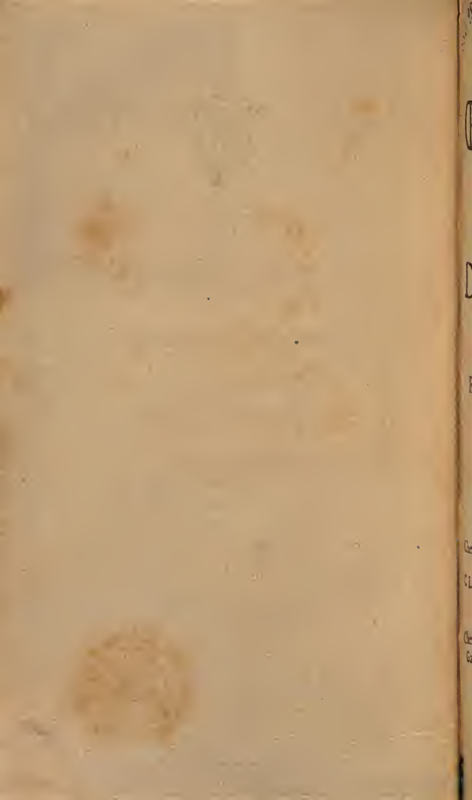

·HELENÆ·AVGV
STÆ·DVCISSÆ
EX·LIBRIS







LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE MOLIERE.

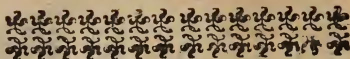
TOME VI.

Reveuës, corrigées & augmentées.



A PARIS,
Chez DENYS THIERRY, ruë ſaint Jacques, devant les Mathurins, à la Ville de Paris.
CLAUDE BARBIN, au Palais, ſur le ſecond Perron de la ſainte Chappelle
ET
Chez PIERRE TRABOUILLET, au Palais, dans la Gallerie des Priſonniers, à l'image S. Hubert, & à la Fortune, proche le Greffe des Eaux & Foreſts.

M. DC. XCVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



PIECES CONTÈNUES.

en ce ſixiéme Volume.

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

COMEDIE.

Par J. B. P. DE MOLIERE.

Repreſentée pour la premiere fois à Paris, ſur le Theâtre de la Salle du Palais Royal, le 24. May 1671.

Par la Troupe du ROY.



ACTEURS.

ARGANTE, Pere d'Octave, & de Zerbinette.

GERONTE, Pere de Leandre, & de Hiacinte.

OCTAVE, Fils d'Argante, & Amant de Hiacinte.

LEANDRE, Fils de Geronte, & Amant de Zerbinette.

ZERBINETTE, cruë Egyptienne, & reconnuë Fille d'Argante, & Amante de Leandre.

HIACINTE, Fille de Geronte, & Amante d'Octave.

SCAPIN, Valet d'Octave, & Fourbe.

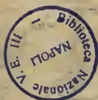
SILVESTRE, Valet de Leandre.

NERINE, Nourrice de Hiacinte.

CARLE, Fourbe.

DEUX PORTEURS.

La Scene est à Naples.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

P.B. d. J.S. f.

LES FOURBERIES DE SCAPIN.





LES FOURBERIES DE SCAPIN, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, SILVESTRE.

OCTAVE.


H fâcheuſes nouvelles pour un Cœur amoureux ! Dures extremitez où je me voy réduit ! Tu viens, Silveſtre, d'apprendre au Port, que mon Pere revient ?

SILVESTRE.

Oüy.

OCTAVE.

Qu'il arrive ce matin meſme ?

SILVESTRE.

Ce matin meſme.

OCTAVE.

Et qu'il revient dans la reſolution de me marier ?

SILVESTRE.

Oüy.

OCTAVE.

Avec une fille du Seigneur Geronte?

SILVESTRE.

Du Seigneur Geronte.

OCTAVE.

Et que cette Fille eſt mandée de Tarente icy pour cela ?

SILVESTRE.

Oüy.

OCTAVE.

Et tu tiens ces nouvelles de mon Oncle ?

SILVESTRE.

De voſtre Oncle.

OCTAVE.

A qui mon Pere les a mandées par une Lettre ?

SILVESTRE.

Par une Lettre.

OCTAVE.

Et cet Oncle, dis-tu, ſçait toutes nos affaires ?

SILVESTRE.

Toutes nos affaires.

OCTAVE.

Ah parle, ſi tu veux, & ne te fais point de la ſorte, arracher les mots de la bouche.

SILVESTRE.

Qu'ay-je à parler davantage ? Vous n'oubliez aucune circonſtance, & vous dites les choſes tout juſtement comme elles ſont.

OCTAVE.

Conſeille-moy, du moins, & me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.

SILVESTRE.

Ma foy, je m'y trouve autant embaraſſé que vous, & j'aurois bon beſoin que l'on me conſeillaſt moy-meſme.

OCTAVE.

Je ſuis aſſaſſiné par ce maudit retour.

SILVESTRE.

Je ne le ſuis pas moins.

OCTAVE.

Lors que mon Pere apprendra les choſes, je vais voir fondre ſur moy un orage ſoudain d'impetueuſes reprimandes.

SILVESTRE.

Les reprimandes ne ſont rien, & plût au Ciel que j'en fuſſe quitte à ce prix ! Mais j'ay bien la mine, pour moy, de payer plus cher vos folies, & je voy ſe former de loin, un nuage de coups de baſton, qui crevera ſur mes épaules.

OCTAVE.

O Ciel ! par où ſortir de l'embarras où je me trouve ?

SILVESTRE.

C'eſt à quoy vous deviez ſonger, avant que de vous y jetter.

OCTAVE.

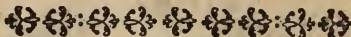
Ah tu me fais mourir, par tes leçons hors de ſaiſon.

SILVESTRE.

Vous me faites bien plus mourir, par vos actions étourdies.

OCTAVE.

Que dois-je faire ? Quelle reſolution prendre ? à quel remede recourir ?



SCENE II.

SCAPIN, OCTAVE, SILVESTRE.

SCAPIN.

QU'est-ce, Seigneur Octave, qu'avez vous ; Qu'y a-t-il ? Quel desordre est-celà ? Je vous voy tout troublé.

OCTAVE.

Ah, mon pauvre Scapin, je suis perdu ; je suis desesperé ; je suis le plus infortuné de tous les Hommes.

SCAPIN.

Comment ?

OCTAVE.

N'as tu rien appris de ce qui me regarde ?

SCAPIN.

Non.

OCTAVE.

Mon Pere arrive avec le Seigneur Geronte, & ils me veulent marier.

SCAPIN

Hé bien, qu'y a-t-il là de si funeste ?

OCTAVE.

Helas ! tu ne sçais pas la cause de mon inquietude.

SCAPIN.

Non ; mais il ne tiendra qu'à vous que je la sçache bien-tost ; & je suis Homme consolatif, Homme à m'interesser aux affaires des jeunes Gens.

OCTAVE.

Ah ! Scapin, si tu pouvois trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je suis, je croirois t'estre redevable de plus que de la vie.

SCAPIN.

A vous dire la verité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m'en veux méler. J'ay sans doute receu du Ciel un genie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillesses d'esprit, de ces galanteries ingenieuses à qui le vulgaire ignorant donne le nom de Fourberies ; & je puis dire sans vanité, qu'on n'a gueres veu d'Homme qui fust plus habile Ouvrier de ressorts & d'intrigues ; qui ait acquis plus de gloire que moy dans ce noble mestier : Mais ma foy, le merite est trop mal-traité aujourd'huy, & j'ay renoncé à toutes choses depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

OCTAVE.

Comment ? Quelle affaire, Scapin.

SCAPIN.

Une avanture où je me broüillay avec la Justice.

OCTAVE.

La Justice ?

SCAPIN.

Ouy, nous eûmes un petit démeslé ensemble.

SILVESTRE.

Toy, & la Justice ?

SCAPIN.

Ouy, Elle en usa fort mal avec moy, & je me dépitay de telle sorte contre l'ingratitude du Siecle, que je resolus de ne plus rien faire. Baste. Ne laissez pas de me conter vostre avanture.

OCTAVE.

Tu ſçais, Scapin, qu'il y a deux mois que le Seigneur Geronte, & mon Pere, s'embarquerent enſemble pour un Voyage qui regarde certain commerce où leurs intereſts ſont mêlez.

SCAPIN.

Je ſçay cela.

OCTAVE.

Et que Leandre & moy nous fûmes laiſſez par nos Peres; moy ſous la conduite de Silveſtre, & Leandre ſous ta direction.

SCAPIN.

Oüy, je me ſuis fort bien acquité de ma charge.

OCTAVE.

Quelque temps aprés, Leandre fit rencontre d'une jeune Egyptienne dont il devint amoureux.

SCAPIN.

Je ſçay cela encore.

OCTAVE.

Comme nous ſommes grands Amis, il me fit auſſi-toſt confidence de ſon amour, & me mena voir cette Fille, que je trouvay belle à la verité, mais non pas tant qu'il vouloit que je la trouvaſſe. Il ne m'entretenoit que d'elle chaque jour; m'exageroit à tous momens ſa beauté & ſa grace; me loüoit ſon eſprit, & me parloit avec tranſport des charmes de ſon entretien, dont il me rapportoit juſqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçoit toûjours de me faire trouver les plus ſpirituelles du monde. Il me querelloit quelquefois de n'eſtre pas aſſez ſenſible aux choſes qu'il me venoit dire, & me blâmoit ſans ceſſe de l'indifference où j'eſtois pour les feux de l'Amour,

SCAPIN.

Je ne voy pas encore où cecy veut aller.

OCTAVE.

Un jour que je l'accompagnois pour aller chez les gens qui gardent l'Objet de ses vœux, nous entendîmes dans une petite Maison d'une Ruë écartée, quelques plaintes meslées de beaucoup de sanglots. Nous demandons ce que c'est. Une Femme nous dit en soûpirant, que nous pouvions voir là quelque chose de pitoyable en des Personnes étrangeres; & qu'à moins que d'estre insensibles, nous en serions touchez.

SCAPIN.

Où est-ce que cela nous meine?

OCTAVE.

La curiosité me fit presser Leandre de voir ce que c'estoit. Nous entrons dans une Salle; où nous voyons une vieille Femme mourante, assistée d'une Servante qui faisoit des regrets, & d'une jeune Fille toute fondante en larmes, la plus belle, & la plus touchante qu'on puisse jamais voir.

SCAPIN.

Ah, ah.

OCTAVE.

Une autre auroit paru effroyable en l'estat où elle estoit; car elle n'avoit pour habillement qu'une méchante petite Jupe, avec des Brassieres de nuit qui estoient de simple futaine; & sa coiffure estoit une Cornette jaune, retroussée au haut de sa teste, qui laissoit tomber en desordre, ses cheveux sur ses épaules; & cependant faite comme cela, elle brilloit de mille attraits, & ce n'estoit qu'agrémens que charmes, & que toute sa Personne.

SCAPIN.

Je ſens venir les choſes.

OCTAVE.

Si tu l'avois veuë, Scapin, en l'eſtat que je dy, tu l'aurois trouvée admirable.

SCAPIN.

Oh je n'en doute point ; & ſans l'avoir veuë, je voy bien qu'elle eſtoit tout-à fait charmante.

OCTAVE.

Ses larmes n'eſtoient point de ces larmes deſagreables, qui défigurent un viſage. Elle avoit à pleurer, une grace touchante ; & ſa douleur eſtoit la plus belle du monde.

SCAPIN.

Je voy tout cela.

OCTAVE.

Elle faiſoit fondre chacun en larmes, en ſe jettant amoureuſement ſur le corps de cette Mourante, qu'elle appelloit ſa chere Mere ; & il n'y avoit perſonne qui n'euſt l'ame percée, de voir un ſi bon naturel.

SCAPIN.

En effet, cela eſt touchant, & je voy bien que ce bon naturel là vous la fit aimer.

OCTAVE.

Ah ! Scapin, un Barbare l'auroit aimée.

SCAPIN.

Aſſurément. Le moyen de s'en empeſcher.

OCTAVE.

Aprés quelques paroles, dont je tâchay d'adoucir la douleur de cette charmante Affligée, nous ſortîmes de-là ; & demandant à Leandre ce qu'il luy ſembloit de cette Perſonne, il me répondit froidement qu'il la trouvoit aſſez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parloit ; & je ne voulus point luy découvrir

l'effet que ses beautez avoient fait sur mon ame.

SILVESTRE.

Si vous n'abregez ce recit, nous en voila pour jusqu'à demain. Laissez-le moy finir en deux mots. Son cœur prend feu dés ce moment. Il ne sçauroit plus vivre, qu'il n'aille consoler son aimable Affligée. Ses frequentes visites sont rejettées de la Servante, devenuë la Gouvernante par le trépas de la Mere; voilà mon Homme au desespoir. Il presse, supplie, conjure; point d'affaire. On luy dit que la Fille, quoique sans bien, & sans appuy, est de Famille honneste, & qu'à moins que de l'épouser, on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultez. Il consulte dans sa teste, agite, raisonne, balance, prend sa resolution: Le voilà marié avec elle depuis trois jours.

SCAPIN.

J'entens.

SILVESTRE.

Maintenant mets avec cela le retour impreveu du Pere, qu'on n'attendoit que dans deux mois; La découverte que l'Oncle a faite du secret de nostre Mariage, & l'autre Mariage qu'on veut faire de luy avec la Fille que le Seigneur Geronte a euë d'une seconde Femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente.

OCTAVE.

Et par dessus tout cela, mets encore l'indigence où se trouve cette aimable Personne, & l'impuissance où je me voy d'avoir dequoy la secourir.

SCAPIN.

Est-ce là tout? Vous voilà bien embarassez tous deux pour une bagatelle. C'est bien là dequoy

se tant allarmer. N'as-tu point de honte, toy de demeurer court à si peu de chose? Que diable, te voilà grand & gros comme Pere & Mere, & tu ne sçaurois trouver dans ta teste, forger dans ton esprit quelque ruse galante, quelque honneste petit stratagême, pour ajuster vos affaires? Fy. Peste soit du Butor. Je voudrois bien que l'on m'eust donné autrefois nos Vieillards à duper; je les aurois joüez, tous deux par dessous la jambe; & je n'estois pas plus grand que cela, que je me signalois déja par cent tours d'adresse jolis.

SILVESTRE.

J'avouë que le Ciel ne m'a pas donné tes talens; & que je n'ay pas l'esprit comme toy de me broüiller avec la Justice.

OCTAVE.

Voicy mon aimable Hiacinte.

SCENE III.

HIACINTE, OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

HIACINTE.

AH, Octave, est-il vray ce que Silvestre vient de dire à Nerine, que vostre Pere est de retour, & qu'il veut vous marier?

OCTAVE.

Ouy, belle Hiacinte, & ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais que voy-je? vous pleurez! Pourquoy ces larmes? Me soupçonnez-vous, dites-moy, de quelque infidelité,

&

& n'estes-vous pas asseurée de l'amour que j'ay pour vous ?

HIACINTE.

Ouy, Octave, je suis seure que vous m'aimez; mais je ne le suis pas que vous m'aimiez toûjours.

OCTAVE.

Eh peut-on vous aimer, qu'on ne vous aime toute sa vie ?

HIACINTE.

J'ay ouy dire, Octave, que vostre Sexe aime moins long-temps que le nostre, & que les ardeurs que les Hommes font voir, sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent.

OCTAVE.

Ah! ma chere Hiacinte, mon cœur n'est donc pas fait comme celuy des autres Hommes, & je sens bien pour moy que je vous aimeray jusqu'au tombeau.

HIACINTE.

Je veux croire que vous sentez ce que vous dites, & je ne doute point que vos paroles ne soient sinceres; mais je crains un pouvoir qui combattra dans vostre cœur les tendres sentimens que vous pouvez avoir pour moy. Vous dépendez d'un Pere, qui veut vous marier à une autre Personne; & je suis seure que je mourray si ce mal-heur m'arrive.

OCTAVE.

Non, belle Hiacinte, il n'y a point de Pere qui puisse me contraindre à vous manquer de foy & je me resoudray à quitter mon Païs, & le jour mesme, s'il est besoin, plûtost qu'à vous quitter. J'ay déja pris, sans l'avoir veuë, une aversion effroyable pour celle que l'on me destine; & sans estre cruel, je souhaitterois que la Mer

l'écartât d'icy pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hiacinte; car vos larmes me tuënt, & je ne les puis voir sans me percer le cœur.

HIACINTE.

Puis que vous le voulez, je veux bien essuyer mes pleurs, & j'attendray d'un œil constant ce qu'il plaira au Ciel de resoudre de moy.

OCTAVE.

Le Ciel nous sera favorable.

HIACINTE.

Il ne sçauroit m'estre contraire, si vous m'estes fidelle.

OCTAVE.

Je le seray assurément.

HIACINTE.

Je seray donc heureuse.

SCAPIN.

Elle n'est point tant sotte, ma foy, & je la trouve assez passable.

OCTAVE.

Voicy un Homme qui pourroit bien, s'il le vouloit, nous estre dans tous nos besoins, d'un secours merveilleux.

SCAPIN.

J'ay fait de grands sermens de ne me mesler plus du Monde; mais si vous m'en priez bien fort tous deux, peut estre...

OCTAVE.

Ah s'il ne tient qu'à te prier bien fort pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon cœur de prendre la conduite de nostre barque

SCAPIN.

Et vous, ne me dites-vous rien?

HIACINTE.

Je vous conjure, à son exemple, par tout ce qui

vous eſt le plus cher au monde, de vouloir ſervir noſtre amour.

SCAPIN.

Il faut ſe laiſſer vaincre, & avoir de l'humanité. Allez, je veux m'employer pour vous.

OCTAVE.

Croy que....

SCAPIN.

parlant à Hiacinte.

Chut Allez-vous-en vous, & ſoyez en repos. Et vous, preparez-vous à ſoûtenir avec fermeté l'abord de voſtre Pere.

OCTAVE.

Je t'avouë que cet abord me fait trembler par avance, & j'ay une timidité naturelle que je ne ſçaurois vaincre.

SCAPIN.

Il faut pourtant paroiſtre ferme au premier choc, de peur que ſur voſtre foibleſſe il ne prenne le pié de vous mener comme un Enfant Là, tâchez de vous compoſer par étude Un peu de hardieſſe, & ſongez à répondre réſolument ſur tout ce qu'il pourra vous dire.

OCTAVE.

Je feray du mieux que je pourray.

SCAPIN.

Çà, eſſayons un peu pour vous accoûtumer. Repetons un peu voſtre rôle, & voyons ſi vous ferez bien. Allons. La mine reſoluë, la teſte haute, les regards aſſurez.

OCTAVE.

Comme cela?

SCAPIN.

Encore un peu davantage.

OCTAVE.

Ainſi.

SCAPIN.

Bon. Imaginez-vous que je ſuis voſtre Pere qui arrive, & répondez moy fermement comme ſi c'eſtoit à luy-meſme. Comment, Pendard, Vaurien, Infame, Fils indigne d'un Pere comme moy, oſes-tu bien paroiſtre devant mes yeux aprés tes bons déportemens, aprés le lâche tour que tu m'as joüé pendant mon abſence ? Eſt-ce-là le fruit de mes ſoins, Maraut, eſt-ce là le fruit de mes ſoins ? le reſpect qui m'eſt deu ? le reſpect que tu me conſerves ? Allons donc. Tu as l'inſolence, Fripon de t'engager ſans le conſentement de ton Pere; de contracter un Mariage clandeſtin ? Répon-moy, Coquin, répon-moy. Voyons un peu tes belles raiſons. Oh que diable, vous demeurez interdit.

OCTAVE.

C'eſt que je m'imagine que c'eſt mon Pere que j'entens.

SCAPIN.

Eh ouy. C'eſt par cette raiſon qu'il ne faut pas eſtre comme un Innocent.

OCTAVE.

Je m'en vay prendre plus de reſolution, & je répondray fermement.

SCAPIN.

Aſſurément ?

OCTAVE.

Aſſurément.

SILVESTRE.

Voilà voſtre Pere qui vient.

OCTAVE.

O Ciel ! je ſuis perdu. *Il s'enfuit.*

SCAPIN.

Hola, Octave, demeurez. Octave. Le voilà en-

ſuy. Quelle pauvre eſpece d'Homme ! ne laiſſons pas d'attendre le Vieillard.

SILVESTRE.

Que luy diray-je ?

SCAPIN.

Laiſſe-moy dire, moy, & ne fais que me ſuivre.



SCENE IV.

ARGANTE, SCAPIN, SILVESTRE.

ARGANTE.

A T-on jamais ouy parler d'une action pareille à celle-là ?

SCAPIN.

Il a déja appris l'affaire, & elle luy tient ſi fort en teſte, que tout ſeul il en parle haut.

ARGANTE.

Voilà une temerité bien grande !

SCAPIN.

Ecoutons-le un peu.

ARGANTE.

Je voudrois bien ſçavoir ce qu'ils me pourront dire ſur ce beau Mariage.

SCAPIN.

Nous y avons ſongé.

ARGANTE.

Tâcheront-ils de me nier la choſe ?

SCAPIN.

Non, nous n'y penſons pas.

ARGANTE.

Ou s'ils entreprendront de l'excuſer ?

SCAPIN.

Celuy-là se pourra faire.

ARGANTE.

Pretendront-ils m'amuser par des contes en l'air ?

SCAPIN.

Peut-estre.

ARGANTE.

Tous leurs discours seront inutiles.

SCAPIN.

Nous allons voir.

ARGANTE.

Ils ne m'en donneront point à garder.

SCAPIN.

Ne jurons de rien.

ARGANTE.

Je sçauray mettre mon pendard de Fils en lieu de seureté.

SCAPIN.

Nous y pourvoirons.

ARGANTE.

Et pour le coquin de Silvestre, je le roüeray de coups.

SILVESTRE.

J'estois bien étonné s'il m'oublioit.

ARGANTE.

Ah, ah, vous voilà donc, sage Gouverneur de Famille, beau Directeur de jeunes Gens.

SCAPIN.

Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour.

ARGANTE.

Bonjour, Scapin. *A Silvestre.* Vous avez suivy mes ordres vrayment d'une belle maniere, & mon Fils s'est comporté fort sagement pendant mon absence.

SCAPIN.

Vous vous portez bien, à ce que je voy.

ARGANTE.

Assez bien. *A Silvestre.* Tu ne dis mot, Coquin ; tu ne dis mot.

SCAPIN.

Vostre voyage a-t-il esté bon ?

ARGANTE.

Mon Dieu, fort bon. Laisse-moy un peu quereller en repos.

SCAPIN.

Vous voulez quereller ?

ARGANTE.

Ouy, je veux quereller.

SCAPIN.

Et qui, Monsieur.

ARGANTE.

Ce Maraut-là.

SCAPIN.

Pourquoy ?

ARGANTE.

Tu n'a pas ouy parler de ce qui s'est passé dans mon absence ?

SCAPIN.

J'ay bien ouy parler de quelque petite chose.

ARGANTE.

Comment quelque petite chose ! Une action de cette nature ?

SCAPIN.

Vous avez quelque raison.

ARGANTE.

Une hardiesse pareille à celle-là ?

SCAPIN.

Cela est vray.

ARGANTE.

Un Fils qui se marie sans le consentement de son Pere ?

SCAPIN.

Ouy, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je serois d'avis que vous ne fissiez point de bruit.

ARGANTE.

Je ne suis pas de cet avis, moy, & je veux faire du bruit tout mon soû. Quoy, tu ne trouves pas que j'aye tous les sujets du monde d'estre en colere ?

SCAPIN.

Si fait, j'y ay d'abord esté moy, lors que j'ay sceu la chose, & je me suis interessé pour vous, jusqu'à quereller vostre Fils. Demandez-luy un peu quelles belles reprimandes je luy ay faites, & comme je l'ay chapitré sur le peu de respect qu'il gardoit à un Pere, dont il devroit baiser les pas. On ne peut pas luy mieux parler, quand ce seroit vous-mesme. Mais quoy, je me suis rendu à la raison, & j'ay consideré que dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourroit croire.

ARGANTE.

Que me viens-tu conter ? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une Inconnuë ?

SCAPIN.

Que voulez-vous, il y a esté poussé par sa destinée.

ARGANTE.

Ah, ah, voicy une raison la plus belle du monde On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner, & dire pour excuse, qu'on y a esté poussé par sa destinée.

SCAPIN.

Mon Dieu, vous prenez mes paroles trop en

Philosophe

Philosophe. Je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

ARGANTE.

Et pourquoy s'y engageoit-il?

SCAPIN.

Voulez-vous qu'il soit aussi sage que vous? Les jeunes Gens sont jeûnes, & n'ont pas toute la prudence qu'il leur faudroit, pour ne rien faire que de raisonnable; témoin nostre Leandre, qui malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, est allé faire de son costé pis encore que vostre Fils. Je voudrois bien sçavoir si vous-mesme n'avez pas esté jeune, & n'avez pas dans vostre temps fait des fredaînes comme les autres. J'ay ouy dire, moy, que vous avez esté autrefois un bon Compagnon parmi les Femmes, que vous faisiez de vostre drôle avec les plus galantes de ce temps-là; & que vous n'en approchiez point, que vous ne poussassiez à bout.

ARGANTE.

Cela est vray. J'en demeure d'accord; mais je m'en suis toûjours tenu à la galanterie; & je n'ay point esté jusqu'à faire ce qu'il a fait.

SCAPIN.

Que vouliez-vous qu'il fist? Il voit une jeune Personne qui luy veut du bien; (car il tient de vous, d'estre aimé de toutes les Femmes;) Il la trouve charmante; Il luy rend des visites; luy conte des douceurs, soûpire galamment; fait le passionné. Elle se rend à sa poursuite. Il pousse sa fortune. Le voila surpris avec elle par ses Parens, qui la force à la main le contraignent de l'épouser.

SILVESTRE.

L'habile Fourbe que voilà!

SCAPIN.

Eussiez-vous voulu qu'il se fust laissé tuer? Il vaut mieux encore estre marié, qu'estre mort.

ARGANTE.

On ne m'a pas dit que l'affaire se soit ainsi passée.

SCAPIN.

Demandez-luy plûtost. Il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE.

C'est par force qu'il a esté marié ?

SILVESTRE.

Ouy, Monsieur.

SCAPIN.

Voudrois-je vous mentir ?

ARGANTE.

Il devoit donc aller tout aussi-tost protester de violence chez un Notaire.

SCAPIN.

C'est ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE.

Cela m'auroit donné plus de facilité à rompre ce Mariage.

SCAPIN.

Rompre ce Mariage ?

ARGANTE.

Ouy.

SCAPIN.

Vous ne le romprez point.

ARGANTE.

Je ne le rompray point ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Quoy, je n'auray pas pour moy les droits de Pere & la raison de la violence qu'on a faite à mon Fils ?

SCAPIN.

C'est une chose dont il ne demeurera pas d'accord.

ARGANTE.

Il n'en demeurera pas d'accord ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Mon Fils ?

SCAPIN.

Vostre Fils. Voulez-vous qu'il confesse qu'il ait esté capable de crainte, & que ce soit par force qu'on luy ait fait faire les choses ? Il n'a garde d'aller avouer cela. Ce seroit se faire tort, & se montrer indigne d'un Pere comme vous

ARGANTE.

Je me mocque de cela.

SCAPIN.

Il faut pour son honneur, & pour le vostre, qu'il dise dans le Monde, que c'est de bon gré qu'il l'a épousée.

ARGANTE.

Et je veux moy, pour mon honneur & pour le sien, qu'il dise le contraire.

SCAPIN.

Non, je suis seur qu'il ne le fera pas.

ARGANTE.

Je l'y forceray bien.

SCAPIN.

Il ne le fera pas, vous dy-je.

ARGANTE.

Finissons ce discours qui m'échauffe la bile. Va-t-en, Pendard, va-t-en me chercher mon Fripon, tandis que j'iray rejoindre le Seigneur Geronte, pour luy conter ma disgrace.

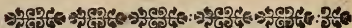
SCAPIN.

Monsieur, si je vous puis estre utile en quelque chose, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE.

Je vous remercie. Ah pourquoy faut-il qu'il soit

Fils unique ; Et que n'ay-je à cette heure la Fille que le Ciel m'a ostée, pour la faire mon Heritiere ?



SCENE V.

SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE.

J'Avouë que tu es un grand Homme, & voilà l'affaire en bon train ; mais l'argent d'autre part nous presse, pour nostre subsistance, & nous avons de tous costez des Gens qui aboyent aprés nous.

SCAPIN.

Laisse-moy faire, la machine est trouvée. Je cherche seulement dans ma teste un Homme qui nous soit affidé, pour jouer un Personnage dont j'ay besoin. Atten. Tien-toy un peu. Enfonce ton bonnet en méchant Garçon. Campe-toy sur un pié. Mets la main au costé. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en Roy de Theatre. Voilà qui est bien. Suimoy. J'ay des secrets pour déguiser ton visage & ta voix.

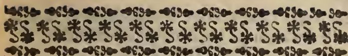
SILVESTRE.

Je te conjure au moins, de ne m'aller point brouiller avec la Justice.

SCAPIN.

Va, va : nous partagerons les perils en Freres ; & trois ans de Galere de plus, ou de moins, ne sont pas pour arrester un noble Cœur.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, ARGANTE.

GERONTE.



OUY, ſans doute, par le temps qu'il fait, nous aûrons icy nos Gens aujourd'huy ; & un Matelot qui vient de Tarente, m'a aſſuré qu'il avoit vû mon Homme qui eſtoit prés de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma Fille trouvera les choſes mal diſpoſées à ce que nous nous propoſions ; & ce que vous venez de m'apprendre de voſtre Fils, rompt étrangement les meſures que nous avions priſes enſemble.

ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine ; je vous répons de renverſer tout cet obſtacle, & j'y vay travailler de ce pas.

GERONTE.

Ma foy, Seigneur Argante, voulez-vous que je vous diſe ; l'éducation des Enfans eſt une choſe à quoy il faut s'attacher fortement.

ARGANTE.

Sans doute. A quel propos cela ?

GERONTE.

A propos de ce que les mauvais déportemens

des jeunes Gens viennent le plus ſouvent de la mauvaiſe éducation que leurs Peres leur donnent.

ARGANTE

Cela arrive parfois. Mais que voulez-vous dire par là ?

GERONTE.

Ce que je veux dire par là ?

ARGANTE.

Ouy.

GERONTE.

Que ſi vous aviez en brave Pere, bien morigené voſtre Fils, il ne vous auroit pas joué le tour qu'il vous a fait.

ARGANTE.

Fort bien. De ſorte donc que vous avez bien mieux morigené le voſtre ?

GERONTE.

Sans doute, & je ſerois bien fâché qu'il m'euſt rien fait approchant de cela.

ARGANTE.

Et ſi ce Fils que vous avez en brave Pere ſi bien morigené, avoit fait pis encore que le mien ? Eh ?

GERONTE.

Comment !

ARGANTE.

Comment.

GERONTE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

ARGANTE.

Cela veut dire, Seigneur Geronte, qu'il ne faut pas eſtre ſi prompt à condamner la conduite des autres ; & que ceux qui veulent gloſer, doivent bien regarder chez eux, s'il n'y a rien qui cloche.

GERONTE.

Je n'entens point cette Enigme.

ARGANTE.

On vous l'expliquera.

GERONTE.

Eſt-ce que vous auriez ouy dire quelque choſe de mon Fils ?

ARGANTE.

Cela ſe peut faire.

GERONTE.

Et quoy encore ?

ARGANTE.

Voſtre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la choſe qu'en gros ; & vous pourrez de luy, ou de quelqu'autre, eſtre inſtruit du détail. Pour moy, je vais viſte conſulter un Avocat, & aviſer des biais que j'ay à prendre. Juſqu'au revoir.



SCENE II.

LEANDRE, GERONTE.

GERONTE.

Que pourroit-ce eſtre que cette affaire-cy ? Pis encore que le ſien ! Pour moy, je ne voy pas ce que l'on peut faire de pis ; & je trouve que ſe marier ſans le conſentement de ſon Pere, eſt une action qui paſſe tout ce qu'on peut s'imaginer. Ah vous voilà.

LEANDRE *en courant à luy pour l'embraſſer.*
Ah ! mon Pere, que j'ay de joye de vous voir de retour.

GERONTE *refuſant de l'embraſſer.*
Doucement. Parlons un peu d'affaire.

LEANDRE.

Souffrez que je vous embraſſe, & que...

GERONTE *le repoussant encore.*
Doucement, vous dy-je.

LEANDRE.
Quoy, vous me refusez, mon Pere, de vous exprimer mon transport par mes embrassemens?

GERONTE.
Ouy, nous avons quelque chose à démesler ensemble.

LEANDRE.
Et quoy?

GERONTE.
Tenez-vous, que je vous voye en face.

LEANDRE.
Comment?

GERONTE.
Regardez-moy entre deux yeux.

LEANDRE.
Hé bien.

GERONTE.
Qu'est-ce donc qui s'est passé icy?

LEANDRE.
Ce qui s'est passé?

GERONTE.
Ouy. Qu'avez-vous fait pendant mon absence?

LEANDRE.
Que voulez-vous, mon Pere, que j'aye fait?

GERONTE.
Ce n'est pas moy qui veux que vous ayez fait, mais qui demande ce que c'est que vous avez fait.

LEANDRE.
Moy, je n'ay fait aucune chose dont vous ayez lieu de vous plaindre.

GERONTE.
Aucune chose?

LEANDRE.
Non.

GERONTE.

Vous estes bien resolu.

LEANDRE.

C'est que je suis seur de mon innocence?

GERONTE.

Scapin pourtant a dit de vos nouvelles.

LEANDRE.

Scapin?

GERONTE.

Ah, ah, ce mot vous fait rougir.

LEANDRE.

Il vous a dit quelque chose de moy?

GERONTE.

Ce lieu n'est pas tout-à-fait propre à vuider cette affaire, & nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on se rende au Logis. J'y vais revenir tout-à-l'heure. Ah, traistre, s'il faut que tu me des-honores, je te renonce pour mon Fils, & tu peux bien pour jamais te resoudre à fuïr de ma presence.



SCENE III.

OCTAVE, SCAPIN, LEANDRE.

LEANDRE.

ME trahir de cette maniere! Un Coquin, qui doit par cent raisons estre le premier à cacher les choses que je luy confie, est le premier à les aller découvrir à mon Pere. Ah! je jure le Ciel, que cette trahison ne demeurera pas impunie.

OCTAVE.

Mon cher Scapin, que ne dois je point à tes soins! Que tu es un Homme admirable! Et que le Ciel

de me l'apprendre, & tu ne croyois pas peut-estre que l'on me dût reveler ce secret : mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, ou je vay te passer cette épée au travers du corps.

SCAPIN.

Ah! Monsieur, auriez-vous bien ce cœur-là?

LEANDRE.

Parle donc.

SCAPIN.

Je vous ay fait quelque chose, Monsieur?

LEANDRE.

Ouy, Coquin, & ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.

SCAPIN.

Je vous asseure que je l'ignore.

LEANDRE *s'avançant pour le frapper.*

Tu l'ignores!

OCTAVE *le retenant.*

Leandre.

SCAPIN.

Hé bien, Monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ay beu avec mes Amis ce petit Quartot de Vin d'Espagne dont on vous fit present il y a quelques jours; & que c'est moy qui fis une fente au Tonneau, & répandis de l'eau autour, pour faire croire que le Vin s'estoit échappé.

LEANDRE.

C'est toy, Pendard, qui m'as beu mon Vin d'Espagne, & qui as esté cause que j'ay tant querellé la Servante, croyant que c'estoit elle qui m'avoit fait le tour?

SCAPIN.

Ouy, Monsieur, je vous en demande pardon.

LEANDRE.

Je suis bien-aise d'apprendre cela; mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAPIN.

Ce n'eſt pas cela, Monſieur ?

LEANDRE.

Non, c'eſt une autre affaire qui me touche bien plus, & je veux que tu me la diſes.

SCAPIN.

Monſieur, je ne me ſouviens pas d'avoir fait autre choſe.

LEANDRE *le voulant frapper.*

Tu ne veux pas parler ?

SCAPIN.

Eh.

OCTAVE *le retenant.*

Tout doux.

SCAPIN.

Ouy, Monſieur, il eſt vray qu'il y a trois ſemaines que vous m'envoyaſtes porter le ſoir, une petite Montre à la jeune Egyptienne que vous aimez. Je revins au Logis mes habits tout couverts de bouë, & le viſage plein de ſang, & vous dis que j'avois trouvé des Voleurs qui m'avoient bien battu, & m'avoient dérobé la Montre. C'eſtoit moy, Monſieur, qui l'avois retenuë.

LEANDRE.

C'eſt toy qui as retenu ma Montre ?

SCAPIN.

Ouy, Monſieur, afin de voir quelle heure il eſt.

LEANDRE

Ah, ah, j'apprens icy des jolies choſes, & j'ay un Serviteur fort fidelle vrayment. Mais ce n'eſt pas encore cela que je demande.

SCAPIN.

Ce n'eſt pas cela ?

LEANDRE.

Non, Infame, c'eſt autre choſe encore que je veux que tu me confeſſes.

SCAPIN.

Peste !

LEANDRE.

Parle viste, j'ay haste.

SCAPIN.

Monsieur, voilà tout ce que j'ay fait.

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Voilà tout ?

OCTAVE *se mettant au devant.*

Eh.

SCAPIN.

Hé bien ouy, Monsieur, vous vous souvenez de ce Loup-garou il y a six mois, qui vous donna tant de coups de baston la nuit, & vous pensa faire rompre le cou dans une Cave où vous tombastes en fuyant.

LEANDRE.

Hé bien ?

SCAPIN.

C'estoit moy, Monsieur, qui faisois le Loup-garou.

LEANDRE.

C'estoit toy, traistre, qui faisois le Loup-garou ?

SCAPIN.

Ouy, Monsieur, seulement pour vous faire peur, & vous oster l'envie de nous faire courir toutes les nuits comme vous aviez de coûtume.

LEANDRE.

Je sçauray me souvenir en temps & lieu de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, & que tu me confesses ce que tu as dit à mon Pere.

SCAPIN.

A vostre Pere ?

LEANDRE.

Ouy, Fripon, à mon Pere.

SCAPIN.

Je ne l'ay pas ſeulement veu depuis ſon retour.

LEANDRE.

Tu ne l'as pas veu ?

SCAPIN.

Non, Monſieur.

LEANDRE.

Aſſurément !

SCAPIN.

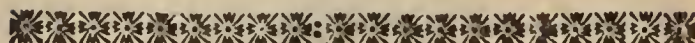
Aſſurément. C'eſt une choſe que je vay vous faire dire par luy-meſme.

LEANDRE.

C'eſt de ſa bouche que je le tiens pourtant.

SCAPIN.

Avec voſtre permiſſion, il n'a pas dit la verité.



SCENE IV.

CARLE, SCAPIN, LEANDRE, OCTAVE.

CARLE.

Monſieur, je vous apporte une nouvelle qui eſt fâcheuſe pour voſtre amour.

LEANDRE.

Comment ?

CARLE.

Vos Egyptiens ſont ſur le point de vous enlever Zerbinette ; & elle-meſme, les larmes aux yeux, m'a chargé de venir promptement vous dire, que ſi dans deux heures vous ne ſongez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais.

LEANDRE.

Dans deux heures ?

CARLE.

Dans deux heures

LEANDRE.

Ah, mon pauvre Scapin, j'implore ton ſecours.

SCAPIN, *Paſſant devant luy avec un air fier.*

Ah, mon pauvre Scapin. Je ſuis mon pauvre Scapin à cette heure qu'on a beſoin de moy.

LEANDRE.

Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, & pis encore, ſi tu me l'as fait.

SCAPIN.

Non, non, ne me pardonnez rien. Paſſez-moy voſtre épée au travers du corps. Je ſeray ravy que vous me tuïez.

LEANDRE.

Non. Je te conjure plûtoſt de me donner la vie, en ſervant mon amour.

SCAPIN.

Point, point, vous ferez mieux de me tuer.

LEANDRE.

Tu m'es trop precieux ; & je te prie de vouloir employer pour moy ce genie admirable, qui vient à bout de toute choſe.

SCAPIN.

Non, tuez-moy, vous dy-je.

LEANDRE.

Ah, de grace, ne ſonge plus à tout cela, & penſe à me donner le ſecours que je te demande.

OCTAVE.

Scapin, il faut faire quelque choſe pour luy.

SCAPIN.

Le moyen, aprés une avanie de la ſorte ?

LEANDRE.

Je te conjure d'oublier mon emportement, & de me preſter ton adreſſe.

OCTAVE.

Je joins mes prieres aux siennes.

SCAPIN.

J'ay cette insulte-là sur le cœur.

OCTAVE.

Il faut quitter ton ressentiment.

LEANDRE.

Voudrois-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extremité où se voit mon amour ?

SCAPIN.

Me venir faire à l'improviste un affront comme celuy-là !

LEANDRE.

J'ay tort, je le confesse.

SCAPIN.

Me traiter de Coquin, de Fripon, de Pendard, d'Infame !

LEANDRE.

J'en ay tous les regrets du monde.

SCAPIN.

Me vouloir passer son épée au travers du corps !

LEANDRE.

Je t'en demande pardon de tout mon cœur ; & s'il ne tient qu'à me jetter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

OCTAVE.

Ah ma foy, Scapin, il se faut rendre à cela.

SCAPIN.

Levez-vous. Une autre fois ne soyez point si prompt.

LEANDRE.

Me promets-tu de travailler pour moy ?

SCAPIN.

On y songera.

LEANDRE.

Mais tu ſçais que le temps preſſe.

SCAPIN.

Ne vous mettez pas en peine. Combien eſt ce qu'il vous faut ?

LEANDRE.

Cinq cens Ecus.

SCAPIN.

Et à vous ?

OCTAVE.

Deux cens Piſtoles

SCAPIN.

Je veux tirer cet argent de vos Peres. Pour ce qui eſt du voſtre, la machine eſt déja toute trouvée : & quant au voſtre, bien qu'avare, au dernier degré, il y faudra moins de façon encore ; car vous ſçavez que pour l'eſprit, il n'en a pas graces à Dieu grande proviſion, & je le livre pour une eſpece d'Homme à qui l'on fera toûjours croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offenſe point, il ne tombe entre luy & vous aucun ſoupçon de reſſemblance ; & vous ſçavez aſſez l'opinion de tout le monde, qui veut qu'il ne ſoit voſtre Pere que pour la forme.

LEANDRE.

Tout-beau, Scapin.

SCAPIN.

Bon, bon ; on fait bien ſcrupule de cela, vous mocquez-vous ? Mais j'apperçois venir le Pere d'Octave. Commençons par luy, puiſqu'il ſe preſente. Allez-vous-en tous deux. Et vous, avertiſſez voſtre Silveſtre de venir viſte jouer ſon rôle.



SCENE V.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN.

Le voilà qui rumine.

ARGANTE.

Avoir si peu de conduite & de consideration ! S'aller jetter dans un engagement comme celuy-là ! Ah, ah, jeunesse impertinente.

SCAPIN.

Monsieur, vostre serviteur.

ARGANTE.

Bonjour, Scapin.

SCAPIN.

Vous resvez à l'affaire de vostre Fils.

ARGANTE.

Je t'avouë que cela me donne un furieux chagrin.

SCAPIN.

Monsieur, la vie est meslée de traverses. Il est bon de s'y tenir sans cesse preparé ; & j'ay ouy dire il y a long-temps une parole d'un Ancien, que j'ay toûjours retenuë.

ARGANTE.

Quoy ?

SCAPIN.

Que pour peu qu'un Pere de Famille ait esté absent de chez luy, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidens que son retour peut rencontrer ; se figurer sa Maison brûlée, son argent dérobé, sa Femme morte, son Fils estropié, sa Fille subornée ;

& ce qu'il trouve qui ne luy eſt point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moy, j'ay pratiqué toûjours cette leçon dans ma petite philoſophie ; & je ne ſuis jamais revenu au Logis, que je ne me ſois tenu preſt à la colere de mes Maiſtres, aux reprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux baſtonnades, aux étrivieres ; & ce qui a manqué à m'arriver, j'en ay rendu graces à mon bon deſtin.

ARGANTE.

Voilà qui eſt bien ; mais ce Mariage impertinent qui trouble celuy que nous voulons faire, eſt une choſe que je ne puis ſouffrir, & je viens de conſulter des Avocats pour le faire caſſer.

SCAPIN.

Ma foy, Monſieur, ſi vous m'en croyez, vous tâcherez par quelqu'autre voye, d'accommoder l'affaire. Vous ſçavez ce que c'eſt que les Procez en ce Païs-cy. & vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE.

Tu as raiſon, je le voy bien. Mais quelle autre voye ?

SCAPIN.

Je penſe que j'en ay trouvé une. La compaſſion que m'a donné tantoſt voſtre chagrin, m'a obligé à chercher dans ma teſte quelque moyen pour vous tirer d'inquietude : car je ne ſçaurois voir d'honneſtes Peres chagrinez par leurs Enfans, que cela ne m'émeuve ; & de tout temps je me ſuis ſenty pour voſtre Perſonne une inclination particuliere.

ARGANTE.

Je te ſuis obligé.

SCAPIN.

J'ay donc eſté trouver le Frere de cette Fille qui a eſté épouſée. C'eſt un de ces Braves de profeſ-

ſion, de ces Gens qui ſont tous coups d'épée ; qui ne parlent que d'échigner, & ne font non plus de conſcience de tuer un Homme, que d'avaler un Verre de Vin. Je l'ay mis ſur ce Mariage ; luy ay fait voir quelle facilité offroit la raiſon de la violence, pour le faire caſſer ; vos prérogatives du nom de Pere, & l'appuy que vous donneroit auprés de la Juſtice & voſtre droit, & voſtre argent, & vos Amis. Enfin je l'ay tant tourné de tous les coſtez, qu'il a preſté l'oreille aux propoſitions que je luy ay faites d'ajuſter l'affaire pour quelque ſomme ; & il donnera ſon conſentement à rompre le Mariage, pourvû que vous luy donniez de l'argent.

ARGANTE.

Et qu'a-t-il demandé ?

SCAPIN.

Oh d'abord, des choſes par deſſus les Maiſons.

ARGANTE.

Et quoy ?

SCAPIN.

Des choſes extravagantes.

ARGANTE.

Mais encore ?

SCAPIN.

Il ne parloit pas moins que de cinq ou ſix cens Piſtoles.

ARGANTE.

Cinq ou ſix cens fiévres quartaines qui le puiſſent ſerrer. Se mocque-t-il des Gens ?

SCAPIN.

C'eſt ce que je luy ay dit. J'ay rejetté bien loin de pareilles propoſitions, & je luy ay bien fait entendre que vous n'eſtiez point une dupe, pour vous demander des cinq ou ſix cens Piſtoles. Enfin aprés pluſieurs diſcours, voicy où s'eſt reduit le reſultat de noſtre conference. Nous voilà au temps, m'a-t-il

dit, que je dois partir pour l'Armée. Je suis aprés à m'équiper; & le besoin que j'ay de quelque argent, me fait consentir malgré moy à ce qu'on me propose. Il me faut un Cheval de service, & je n'en sçaurois avoir un, qui soit tant soit peu raisonnable, à moins de soixante Pistoles.

ARGANTE.

Hé bien, pour soixante Pistoles, je les donne.

SCAPIN.

Il faudra le Harnois, & les Pistolets; & cela ira bien à vingt Pistoles encore.

ARGANTE.

Vingt Pistoles, & soixante, ce seroit quatre-vingt.

SCAPIN.

Justement.

ARGANTE.

C'est beaucoup; mais soit, je consens à cela.

SCAPIN.

Il luy faut aussi un Cheval pour monter son Valet, qui coûtera bien trente Pistoles.

ARGANTE.

Comment diantre! Qu'il se promene; il n'aura rien du tout.

SCAPIN.

Monsieur.

ARGANTE.

Non, c'est un Impertinent.

SCAPIN.

Voulez-vous que son Valet aille à pié?

ARGANTE.

Qu'il aille comme il luy plaira, & le Maistre aussi.

SCAPIN.

Mon Dieu, Monsieur, ne vous arrestez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie & donnez tout pour vous sauver des mains de la Justice.

ARGANTE.

Hé bien soit, je me resous à donner encore ces trente Pistoles.

SCAPIN.

Il me faut encore, a-t-il dit, un Mulet pour porter....

ARGANTE.

Oh qu'il aille au Diable avec son Mulet, c'en est trop, & nous irons devant les Juges.

SCAPIN.

De grace, Monsieur....

ARGANTE.

Non, je n'en feray rien.

SCAPIN.

Monsieur, un petit Mulet.

ARGANTE.

Je ne luy donnerois pas seulement un Asne.

SCAPIN.

Considerez....

ARGANTE.

Non, j'aime mieux plaider.

SCAPIN.

Eh, Monsieur, dequoy parlez-vous là, & à quoy vous resolvez-vous ? Jettez les yeux sur les détours de la Justice. Voyez combien d'appels & de degrez de Jurisdiction ; combien de Procedures embarassantes ; combien d'Animaux ravissans, par les griffes desquels il vous faudra passer, Sergens, Procureurs, Avocats, Greffiers, Substituts, Rapporteurs, Juges, & leurs Clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là, qui pour la moindre chose ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un Sergent baillera de faux Exploits, surquoy vous serez condamné sans que vous le sçachiez. Vostre Procureur s'entendra avec vostre Partie, & vous vendra à beaux deniers comptans. Vô-

tre Avocat gagné de mesme, ne se trouvera point lors qu'on plaidera vostre Cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne, & n'iront point au fait. Le Greffier délivrera par contumace des Sentences & Arrests contre vous. Le Clerc du Rapporteur soustraira des Pieces, ou le Rapporteur mesme ne dira pas ce qu'il a veu. Et quand par les plus grandes precautions du monde vous aurez paré tout cela, vous serez ébahy que vos Juges auront esté sollicitez contre vous ou par des Gens devots, ou par des Femmes qu'ils aimeront. Eh, Monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet Enfer-là. C'est estre damné dés ce Monde, que d'avoir à plaider; & la seule pensée d'un Procés seroit capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

ARGANTE.

A combien est-ce qu'il fait monter le Mulet?

SCAPIN.

Monsieur, pour le Mulet, pour son Cheval, & celuy de son Homme, pour le Harnois & les Pistolets, & pour payer quelque petite chose qu'il doit à son Hostesse, il demande en tout deux cens Pistoles.

ARGANTE.

Deux cens Pistoles?

SCAPIN.

Ouy.

ARGANTE *se promenant en colere le long du Theatre.*

Allons, allons, nous plaiderons.

SCAPIN.

Faites reflexion....

ARGANTE.

Je plaideray.

SCAPIN.

Ne vous allez point jetter....

ARGANTE.

Je veux plaider.

SCAPIN.

Mais pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour l'Exploit ; il vous en faudra pour le Contrôle. Il vous en faudra pour la Procuration, pour la Presentation, Conseils, Productions, & journées du Procureur. Il vous en faudra pour les Consultations & Plaidoyeries des Avocats ; pour le droit de retirer le Sac, & pour les Grosses d'Ecritures. Il vous en faudra pour le Rapport des Substituts ; pour les Epices de Conclusion ; pour l'Enregistrement du Greffier, façon d'Appointement, Sentences & Arrests, Contrôles, Signatures, & Expeditions de leurs Clercs, sans parler de tous les presens qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet Homme-cy, vous voila hors d'affaire.

ARGANTE.

Comment, deux cens Pistoles ?

SCAPIN.

Ouy, vous y gagnerez. J'ay fait un petit calcul en moy-mesme de tous les frais de la Justice ; & j'ay trouvé qu'en donnant deux cens Pistoles à vostre Homme, vous en aurez de reste pour le moins cent cinquante, sans compter les soins, les pas, & les chagrins que vous vous épagnerez. Quand il n'y auroit à essuyer que les sottises que disent devant tout le Monde de méchans plaisans d'Avocats, j'aimerois mieux donner trois cens Pistoles, que de plaider.

ARGANTE.

Je me mocque de cela & je défie les Avocats de rien dire de moy.

SCAPIN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais si j'estois que de vous, je fuyrois les Procés.

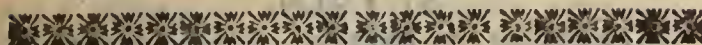
ARGANTE.

ARGANTE.

Je ne donneray point deux cens Pistoles.

SCAPIN.

Voicy l'Homme dont il s'agit.



SCENE VI.

SILVESTRE, ARGANTE, SCAPIN.

SILVESTRE, *déguisé en Spadassin.*

SCapin, faites-moy connoistre un peu cét Argante, qui est Pere d'Octave.

SCAPIN.

Pourquoy, Monsieur?

SILVESTRE.

Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en Procés, & faire rompre par Justice le Mariage de ma Sœur.

SCAPIN.

Je ne sçay pas s'il a cette pensée; mais il ne veut point consentir aux deux cens Pistoles que vous voulez, & il dit que c'est trop.

SILVESTRE.

Par la mort, Par la teste, Par la ventre, si je le trouve, je le veux échiner, dussay-je estre roüé tout vif. *Argante, pour n'estre point veu, se tient en tremblant couvert de Scapin.*

SCAPIN.

Monsieur, ce Pere d'Octave a du cœur, & peut-estre ne vous craindra-t-il point.

SILVESTRE.

Luy? Luy? Par la sang, Par la teste, s'il estoit là, je luy donnerois tout à l'heure de l'épée dans le ventre. Qui est cet Homme-là?

SCAPIN.

Ce n'est pas luy, Monsieur, ce n'est pas luy.

SILVESTRE.

N'est-ce point quelqu'un de ses Amis ?

SCAPIN.

Non, Monsieur, au contraire, c'est son ennemy capital.

SILVESTRE.

Son Ennemy capital ?

SCAPIN.

Ouy.

SILVESTRE.

Ah, parbleu, j'en suis ravy. Vous estes Ennemy, Monsieur, de ce faquin d'Argante ; Eh ?

SCAPIN.

Ouy, ouy, je vous en répons.

SILVESTRE *luy prend rudement la main.*

Touchez-là. Touchez. Je vous donne ma parole, & vous jure sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les sermens que je sçaurois faire, qu'avant la fin du jour je vous déferay de ce Maraut fieffé, de ce faquin d'Argante. Reposez-vous sur moy.

SCAPIN.

Monsieur, les violences en ce Païs-cy ne sont gueres souffertes.

SILVESTRE.

Je me mocque de tout, & je n'ay rien à perdre.

SCAPIN.

Il se tiendra sur ses gardes assurément ; & il a des Parens, des Amis, & des Domestiques, dont il se fera un secours contre vostre ressentiment.

SILVESTRE.

C'est ce que je demande, morbleu, c'est ce que je demande. *Il met l'épée à la main, & pousse de tous les costez, comme s'il y avoit plusieurs Personnes*

devant luy. Ah teste ! Ah ventre ! Que ne le trouvay-je à cette heure avec tout son secours ! Que ne paroist-il à mes yeux au milieu de trente Personnes ! Que ne les vois-je fondre sur moy les armes à la main ! Comment, Marauts, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moy ! Allons, morbleu, tuë, point de quartier. Donnons. Ferme. Poussons. Bon pié, bon œil. Ah Coquins, ah Canaille, vous en voulez par-là, je vous en feray taster vostre soû. Soûtenez, Marauts, soûtenez, Allons. A cette botte. A cette autre. A celle-cy, A celle-là. Comment, vous reculez ? Pié-ferme, morbleu, pié-ferme.

SCAPIN.

Eh, eh, eh, Monsieur, nous n'en sommes pas.

SILVESTRE.

Voila qui vous apprendra à vous oser joüer à moy.

SCAPIN.

Hé bien, vous voyez combien de Personnes tuées pour deux cens Pistoles. Oh sus, je vous souhaite une bonne fortune.

ARGANTE *tout tremblant.*

Scapin.

SCAPIN.

Plaist-il ?

ARGANTE.

Je me resous à donner les deux cens Pistoles.

SCAPIN.

J'en suis ravi, pour l'amour de vous.

ARGANTE.

Allons le trouver, je les ay sur moy.

SCAPIN.

Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas pour vostre honneur, que vous paroissiez-là, aprés avoir passé icy pour autre que ce que vous estes ; & de plus, je craindrois qu'en vous faisant

connoistre, il n'allast s'aviser de vous demander davantage.

ARGANTE.

Ouy ; mais j'aurois esté bien aise de voir comme je donne mon argent.

SCAPIN.

Est-ce que vous vous défiez de moy ?

ARGANTE.

Non pas, mais...

SCAPIN.

Parbleu, Monsieur, je suis un Fourbe, ou je suis honneste Homme ; c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrois vous tromper, & que dans tout cecy j'ay d'autre interest que le vostre & celuy de mon Maistre, à qui vous voulez vous allier ? Si je vous suis supect, je ne me mesle plus de rien, & vous n'avez qu'à chercher dés cette heure qui accommodera vos affaires.

ARGANTE.

Tien donc.

SCAPIN.

Non, Monsieur, ne me confiez point vostre argent. Je seray bien aise que vous vous serviez de quelqu'autre.

ARGANTE.

Mon Dieu, tien.

SCAPIN.

Non, vous dy-je, ne vous fiez point à moy. Que sçait-on, si je ne veux point vous attraper vostre argent ?

ARGANTE.

Tien, te dy-je, ne me fais point contester davantage. Mais songe à bien prendre tes suretez avec luy.

SCAPIN.

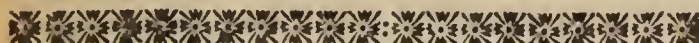
Laissez-moy faire, il n'a pas affaire à un Sot,

ARGANTE.

Je vay t'attendre chez moy.

SCAPIN.

Je ne manqueray pas d'y aller. Et un. Je n'ay qu'à chercher l'autre. Ah ma Foy, le voicy. Il semble que le Ciel, l'un aprés l'autre, les améne dans mes filets.



SCENE VII.

GERONTE, SCAPIN.

SCAPIN *faisant semblant de ne pas voir Geronte.*

O Ciel! ô disgrace impréveuë! ô miserable Pere! Pauvre Geronte, que feras-tu?

GERONTE.

Que dit-il là de moy, avec ce visage affligé?

SCAPIN.

N'y a-t-il Personne qui puisse me dire où est le Seigneur Geronte?

GERONTE.

Qu'y a-t-il, Scapin?

SCAPIN.

Où pourray-je le rencontrer, pour luy dire cette infortune?

GERONTE.

Qu'est-ce que c'est donc?

SCAPIN.

En vain je cours de tous costez pour le pouvoir trouver.

GERONTE.

Me voicy.

SCAPIN.

Il faut qu'il ſoit caché en quelque endroit qu'on ne puiſſe point deviner.

GERONTE.

Hola, es-tu aveugle, que tu ne me vois pas?

SCAPIN.

Ah, Monſieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

GERONTE.

Il y a une heure que je ſuis devant toy. Qu'eſt-ce que c'eſt donc qu'il y a?

SCAPIN.

Monſieur...

GERONTE,

Quoy?

SCAPIN.

Monſieur, voſtre Fils....

GERONTE.

Hé bien mon Fils...

SCAPIN.

Eſt tombé dans une diſgrace la plus étrange du Monde.

GERONTE.

Et quelle?

SCAPIN.

Je l'ay trouvé tantoſt tout triſte, de je ne ſçay quoy que vous luy avez dit, où vous m'avez mêlé aſſez mal à propos; & cherchant à divertir cette triſteſſe, nous nous ſommes allez promener ſur le Port. Là, entr'autres pluſieurs choſes, nous avons arreſté nos yeux ſur une Galere Turque aſſez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invitez d'y entrer, & nous a preſenté la main. Nous y avons paſſé, il nous a fait mille civilitez, nous a donné la Colation, où nous avons mangé des Fruits les plus excel-

lens qui se puissent voir, & beu du Vin que nous avons trouvé le meilleur du Monde.

GERONTE.

Qu'y a-t-il de si affligeant en tout cela ?

SCAPIN.

Attendez, Monsieur, nous y voicy. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la Galere en Mer, & se voyant éloigné du Port, il m'a fait mettre dans un Esquif, & m'envoye vous dire, que si vous ne luy envoyez par moy tout-à-l'heure cinq cens Ecus, il va vous emmener vostre Fils en Alger.

GERONTE.

Comment, diantre, cinq cens Ecus ?

SCAPIN.

Ouy, Monsieur ; & de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GERONTE.

Ah le pendard de Turc, m'assassiner de la façon !

SCAPIN.

C'est à vous, Monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un Fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette Galere ?

SCAPIN.

Il ne songeoit pas à ce qui est arrivé.

GERONTE.

Va-t'en, Scapin, va t-en viste dire à ce Turc, que je vais envoyer la Justice aprés luy.

SCAPIN.

La Justice en pleine Mer ! Vous mocquez-vous des Gens ?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette Galere ?

SCAPIN.

Une méchante deſtinée conduit quelquefois les Perſonnes.

GERONTE.

Il faut, Scapin, il faut que tu faſſes icy l'action d'un Serviteur fidelle.

SCAPIN.

Quoy, Monſieur ?

GERONTE.

Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoye mon Fils, & que tu te mets à ſa place, juſqu'à ce que j'aye amaſſé la ſomme qu'il demande.

SCAPIN.

Eh, Monſieur, ſongez-vous à ce que vous dites ? & vous figurez-vous que ce Turc ait ſi peu de ſens, que d'aller recevoir un miſerable comme moy, à la place de voſtre Fils ?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette Galere ?

SCAPIN.

Il ne devinoit pas ce malheur. Songez, Monſieur ; qu'il ne m'a donné que deux heures.

GERONTE.

Tu dis qu'il demande...

SCAPIN.

Cinq cens Ecus.

GERONTE.

Cinq cens Ecus ! N'a-t-il point de conſcience ?

SCAPIN.

Vrayment ouy, de la conſcience à un Turc !

GERONTE.

Sçait-il bien ce que c'eſt que cinq cens Ecus ?

SCAPIN.

Ouy, Monſieur, il ſçait que c'eſt mil cinq cens livres.

GERONTE.

Croit-il, le traiſtre, que mille cinq cens livres ſe trouvent dans le pas d'un cheval ?

SCAPIN.

Ce ſont des Gens qui n'entendent point de raiſon.

GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire à cette Galere ?

SCAPIN.

Il eſt vray ; mais quoy ? on ne prévoyoit pas les choſes. De grace, Monſieur, dépeſchez.

GERONTE.

Tien voila la clef de mon Armoire.

SCAPIN.

Bon.

GERONTE.

Tu l'ouvriras.

SCAPIN.

Fort bien.

GERONTE.

Tu trouveras une groſſe clef du coſté gauche, qui eſt celle de mon Grenier.

SCAPIN.

Ouy.

GERONTE.

Tu iras prendre toutes les Hardes qui ſont dans cette grande Manne, & tu les vendras aux Fripiers, pour aller racheter mon Fils.

SCAPIN *en luy rendant la clef.*

Eh, Monſieur, révez-vous ? Je n'aurois pas cent francs de tout ce que vous dites, & de plus, vous ſçavez le peu de temps qu'on m'a donné.

GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire à cette Galere ?

SCAPIN.

Oh que de paroles perduës ! Laiſſez là cette

Galere, & ſongez que le temps preſſe, & que vous courez riſque de perdre voſtre Fils. Helas ! mon pauvre Maiſtre, peut-eſtre que je ne te verray de ma vie, & qu'à l'heure que je parle on t'emmene Eſclave en Alger. Mais le Ciel me ſera témoin que j'ay fait pour toy tout ce que j'ay pû; & que ſi tu manques à eſtre racheté, il n'en faut accuſer que le peu d'amitié d'un Pere.

GERONTE.

Attend, Scapin, je m'en vay querir cette ſomme.

SCAPIN.

Dépeſchez donc viſte, Monſieur, je tremble, que l'heure ne ſonne.

GERONTE.

N'eſt-ce pas quatre cens Ecus que tu dis ?

SCAPIN.

Non, cinq cens Ecus.

GERONTE.

Cinq cens Ecus ?

SCAPIN.

Ouy.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire à cette Galere ?

SCAPIN.

Vous avez raiſon, mais haſtez-vous.

GERONTE.

N'y avoit-il point d'autre promenade ?

SCAPIN.

Cela eſt vray. Mais faites promptement.

GERONTE.

Ah maudite Galere !

SCAPIN.

Cette Galere luy tient au cœur.

GERONTE.

Tien, Scapin; je ne me ſouvenois pas que je viens juſtement de recevoir cette ſomme en or,

& je ne croyois pas qu'elle dût m'estre si-tost ravie. *Il luy presente sa bourse, qu'il ne laisse pourtant pas aller & dans ses transports il fait aller son bras de costé & d'autre, & Scapin le sien pour avoir la bourse.* Tien. Va t-en racheter mon Fils.

SCAPIN.

Ouy, Monsieur.

GERONTE.

Mais dis à ce Turc que c'est un Scelerat.

SCAPIN.

Ouy.

GERONTE.

Un Infame.

SCAPIN.

Ouy.

GERONTE.

Un Homme sans foy, un Voleur.

SCAPIN.

Laissez-moy faire.

GERONTE.

Qu'il me tire cinq cens Ecus contre toute sorte de droict.

SCAPIN.

Ouy.

GERONTE.

Que je ne les luy donne ny à la mort, ny à la vie.

SCAPIN.

Fort-bien.

GERONTE.

Et que si jamais je l'attrape, je sçauray me vanger de luy.

SCAPIN.

Ouy.

GERONTE *remet la bourse dans sa poche, & s'en va.*

Va, va viste requerir mon Fils.

SCAPIN *allant aprés luy.*

Hola, Monsieur.

GERONTE.

Quoy?

SCAPIN.

Où est donc cet argent?

GERONTE.

Ne te l'ay-je pas donné?

SCAPIN.

Non vrayment, vous l'avez remis dans vostre poche.

GERONTE.

Ah, c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

SCAPIN.

Je le voy bien.

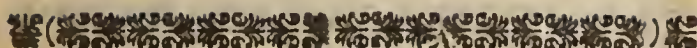
GRONTE.

Que Diable alloit-il faire dans cette Galere? Ah maudite Galere! Traitre de Turc à tous les Diables!

SCAPIN.

Il ne peut digerer les cinq cens Ecus que je luy arrache; mais il n'est pas quitte envers moy, & je veux qu'il me paye en une autre monnoye l'imposture qu'il m'a faite auprés de son Fils.





SCENE VIII.

OCTAVE, LEANDRE, SCAPIN.

OCTAVE.

HE' bien, Scapin, as-tu réüssi pour moy dans ton entreprise?

LEANDRE.

As-tu fait quelque chose pour tirer mon amour de la peine où il est.

SCAPIN.

Voilà deux cens Pistoles que j'ay tirées de vostre Pere.

OCTAVE.

Ah que tu me donnes de joye!

SCAPIN.

Pour vous je n'ay pû faire rien.

LEANDRE *veut s'en aller.*

Il faut donc que j'aille mourir; & je n'ay que faire de vivre, si Zerbinette m'est ostée.

SCAPIN.

Hola, hola, tout doucement. Comme diantre vous allez viste.

LEANDRE *se retourne.*

Que veux-tu que je devienne?

SCAPIN.

Allez, j'ay vostre affaire icy.

LEANDRE *revient.*

Ah tu me redonnes la vie.

SCAPIN.

Mais à condition que vous me permettrez à moy

une petite vengeance contre vostre Pere pour le tour qu'il m'a fait.

LEANDRE.

Tout ce que tu voudras.

SCAPIN.

Vous me le promettez devant Témoin.

LEANDRE.

Ouy.

SCAPIN.

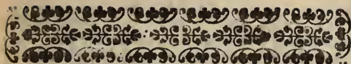
Tenez, voilà cinq cens Ecus.

LEANDRE.

Allons-en promptement acheter celle que j'adore.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE

ZERBINETTE, HIACINTE, SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE.



UY, vos Amans ont arresté entr'eux que vous fussiez ensemble ; & nous nous acquittons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

HIACINTE.

Un tel ordre n'a rien qui ne me soit fort agreable. Je reçois avec joye une Compagne de la sorte ; & il ne tiendra pas à moy que l'amitié qui est entre les Personnes que nous aimons, ne se répande entre nous deux.

ZERBINETTE.

J'accepte la proposition, & ne suis point Personne à reculer, lorsqu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN.

Et lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque ?

ZERBINETTE.

Pour l'amour, c'est une autre chose ; on y court un peu plus de risque, & je n'y suis pas si hardie.

SCAPIN.

Vous l'estes, que je croy, contre mon Maistre maintenant ; & ce qu'il vient de faire pour vous, doit vous donner du cœur pour répondre comme il faut à sa passion.

ZERBINETTE.

Je ne m'y fie encore que de la bonne sorte ; & ce n'est pas assez pour m'assurer entierement, que ce qu'il vient de faire. J'ay l'humeur enjouée, & sans cesse je ris ; mais tout en riant, je suis serieuse sur de certains chapitres ; & ton Maistre s'abusera, s'il croit qu'il luy suffise de m'avoir achetée pour me voir toute à luy. Il doit luy en couster autre chose que de l'argent ; & pour répondre à son amour de la maniere qu'il souhaite, il me faut un don de sa foy qui soit assaisonné de certaines ceremonies qu'on trouve necessaires.

SCAPIN.

C'est là aussi comme il l'entend. Il ne pretend à vous qu'en tout bien & en tout honneur ; & je n'aurois pas esté Homme à me mesler de cette affaire, s'il avoit une autre pensée.

ZERBINETTE.

C'est ce que je veux croire, puisque vous me le dites ; mais du costé du Pere, j'y prévoy des empeschemens.

SCAPIN.

Nous trouverons moyen d'accommoder les choses.

HIACINTE.

La ressemblance de nos destins doit contribuer encore à faire naistre nostre amitié ; & nous nous voyons toutes deux dans les mesmes allarmes, toutes deux exposées à la mesme infortune.

ZERBINETTE.

ZERBINETTE.

Vous avez cet avantage, au moins, que vous sçavez de qui vous estes née ; & que l'appuy de vos Parens que vous pouvez faire connoistre, est capable d'ajuster tout, peut asſurer vostre bonheur, & faire donner un consentement au Mariage qu'on trouve fait. Mais pour moy je ne rencontre aucun secours dans ce que je puis estre, & l'on me voit dans un estat qui n'adoucira pas les volontez d'un Pere qui ne regarde que le bien.

HIACINTE.

Mais aussi avez-vous cet avantage, que l'on ne tente point par un autre Party, celuy que vous aimez.

ZERBINETTE.

Le changement du cœur d'un Amant n'est pas ce qu'on peut le plus craindre. On se peut naturellement croire assez de merite pour garder sa conqueste ; & ce que je voy de plus redoutable dans ces sortes d'affaires, c'est la puissance paternelle, auprés de qui tout le merite ne sert de rien.

HIACINTE.

Helas ! pourquoy faut-il que de justes inclinations se trouvent traversées ? La douce chose que d'aimer, lorsque l'on ne voit point d'obstacle à ces aimables chaînes dont deux cœurs se lient ensemble !

SCAPIN.

Vous vous mocquez ; la tranquilité en amour est un calme desagreable. Un bon-heur tout uny nous devient ennuyeux ; il faut du haut & du bas dans la vie ; & les difficultez qui se meslent aux choses, réveillent les ardeurs, augmentent les plaisirs.

ZERBINETTE.

Mon Dieu, Scapin, fai-nous un peu ce recit, qu'on m'a dit qui est si plaisant, du stratagême dont tu t'es avisé pour tirer de l'argent de ton Vieillard avare. Tu sçais qu'on ne perd point sa peine, lorsqu'on me fait un conte, & que je le paye assez bien, par la joye qu'on m'y voit prendre.

SCAPIN.

Voila Silvestre qui s'en acquittera aussi-bien que moy. J'ay dans la teste certaine petite vengeance dont je vais goûter le plaisir.

SILVESTRE.

Pourquoy, de gayeté de cœur, veux-tu chercher à t'attirer de méchantes affaires?

SCAPIN.

Je me plais à tenter des entreprises hazardeuses.

SILVESTRE.

Je te l'ay déja dit, tu quitterois le dessein que tu as si tu m'en voulois croire.

SCAPIN.

Ouy, mais c'est moy que j'en croiray.

SILVESTRE.

A quoy diable te vas-tu amuser?

SCAPIN.

De quoy diable te mets-tu en peine?

SILVESTRE.

C'est que je voy que sans necessité tu vas courir risque de t'attirer une venuë de coups de baton.

SCAPIN.

Hé bien, c'est aux dépens de mon dos, & non pas du tien.

SILVESTRE.

Il est vray que tu es maistre de tes épaules, &

tu en diſpoſeras comme il te plaira.

SCAPIN.

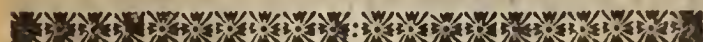
Ces ſortes de perils ne m'ont jamais arreſté, & je hais ces cœurs puſillanimes, qui pour trop prévoir les ſuites des choſes, n'oſent rien entreprendre.

ZERBINETTE.

Nous aurons beſoin de tes ſoins.

SCAPIN.

Allez, je vous iray bien-toſt rejoindre. Il ne ſera pas dit qu'impunément on m'ait mis en eſtat de me trahir moy-meſme, & de découvrir des ſecrets qu'il eſtoit bon qu'on ne ſçeuſt pas.



SCENE II.

GERONTE, SCAPIN.

GERONTE.

HE' bien, Scapin, comment va l'affaire de mon Fils?

SCAPIN.

Voſtre Fils, Monſieur, eſt en lieu de ſeureté; mais vous courez maintenant vous, le peril le plus grand du monde, & je voudrois pour beaucoup, que vous fuſſiez dans voſtre Logis.

GERONTE.

Comment donc?

SCAPIN.

A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GERONTE.

Moy ?

SCAPIN.

Ouy.

GERONTE.

Et qui ?

SCAPIN.

Le Frere de cette Personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de mettre vostre Fille à la place que tient sa Sœur, est ce qui pousse le plus fort à faire rompre leur Mariage ; & dans cette pensée il a resolu hautement de décharger son desespoir sur vous, & vous oster la vie pour vanger son honneur. Tous ses Amis, Gens d'épée comme luy, vous cherchent de tous les costez, & demandent de vos nouvelles. J'ay vû mesme deça & delà, des Soldats de sa Compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, & occupent par pelotons toutes les avenuës de vostre Maison. De sorte que vous ne sçauriez aller chez vous ; vous ne sçauriez faire un pas ny à droit, ny à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GERONTE.

Que feray-je, mon pauvre Scapin ?

SCAPIN.

Je ne sçay pas, Monsieur, & voicy une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds jusqu'à la teste, & ... Attendez.

Il se retourne, & fait semblant d'aller voir au bout du Theatre s'il n'y a personne.

GERONTE *en tremblant.*

Eh !

SCAPIN *en revenant.*

Non, non, non, ce n'est rien.

GERONTE.

Ne ſçaurois-tu trouver quelque moyen, pour me tirer de peine?

SCAPIN.

J'en imagine bien un; mais je courrois riſque moy, de me faire aſſommer.

GERONTE.

Eh, Scapin, montre-toy Serviteur zelé. Ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN.

Je le veux bien. J'ay une tendreſſe pour vous, qui ne ſçauroit ſouffrir que je vous laiſſe ſans ſecours.

GERONTE.

Tu en ſeras recompenſé, je t'aſſure, & je te prómets cet Habit-cy, quand je l'auray un peu uſé.

SCAPIN.

Attendez. Voicy une affaire que je me ſuis trouvée fort à propos pour vous ſauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce Sac, & que....

GERONTE *croyant voir quelqu'un.*

Ah!

SCAPIN.

Non, non, non, non, ce n'eſt perſonne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, & que vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargeray ſur mon dos, comme un pacquet de quelque choſe, & je vous porteray ainſi au travers de vos Ennemis, juſques dans voſtre Maiſon, où quand nous ſerons une fois, nous pourrons nous barricader, & envoyer querir main-forte contre la violence.

GERONTE.

L'invention eſt bonne.

SCAPIN.

La meilleure du Monde. Vous allez voir, *à part.* Tu me payeras l'imposture.

GERONTE.

Eh ?

SCAPIN.

Je dis que vos Ennemis seront bien attrapez. Mettez-vous bien jusqu'au fond, & sur tout prenez garde de ne vous point montrer, & de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

GERONTE.

Laisse-moy faire. Je sçauray me tenir . . .

SCAPIN.

Cachez-vous. Voicy un Spadassin qui vous cherche. *En contrefaisant sa voix.* Quoy, je n'auray pas l'avantage dé tuer cé Geronte, & quelqu'un par charité ne m'enseignera pas où il est ? *A Geronte, avec sa voix ordinaire.* Ne branlez pas. *Reprenant son ton contrefait.* Cadédis, jé lé trouberay, sé cachast il au centre de la terre. *A Geronte, avec son ton naturel.* Ne vous montrez pas. *Tout le langage Gascon est supposé de celuy qu'il contrefait, & le reste de luy.* Oh l'Homme au Sac. Monsieur. Jé té vaille un Loüis, & m'enseigne où put estre Geronte. Vous cherchez le Seigneur Geronte ? Ouy mordy jé lé cherche. Et pour quelle affaire, Monsieur ? Pour quelle affaire. Ouy. Je beux, cadédis, lé faire mourir sous les coups de vaton. Oh, Monsieur, les coups de baston ne se donnent point à des Gens comme luy, & ce n'est pas un Homme à estre traité de la sorte. Qui, cé fat de Geronte, cé maraut, cé velître ? Le Seigneur Geronte, Monsieur, n'est ny fat, ny maraut, ny belître, & vous devriez, s'il vous plaist, parler d'autre façon. Com-

ment, tu mé traites à moy, avec cette hautur ? Je défens comme je dois, un Homme d'honneur qu'on offenſe. Eſt-ce que tu es des amis dé cé Geronte ? Ouy, Monſieur, j'en ſuis. Ah, cadédis, tu es de ſes Amis, à la vonne hure. *Il donne plusieurs coups de baſton ſur le Sac.* Tien. Boilà ce que jé té vaille pour luy. Ah, ah, ah ; Ah, Monſieur. Ah, ah, Monſieur, tout beau, Ah ! doucement, ah, ah, ah, Va, porte-luy cela de ma part. Adiuſias. Ah ! Diable ſoit le Gaſcon.

Ah ! *en ſe plaignant, & remuant le dos, comme s'il avoit receu les coups de baſton.*

GERONTE *mettant la teſte hors du Sac.*

Ah, Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN.

Ah, Monſieur, je ſuis tout moulu, & les épaules me font un mal épouvantable.

GERONTE.

Comment, c'eſt ſur les miennes qu'il a frappé.

SCAPIN.

Nenny, Monſieur, c'eſtoit ſur mon dos qu'il frappoit.

GERONTE.

Que veux-tu dire ? j'ay bien ſenty les coups, & les ſens bien encore.

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ce n'eſt que le bout du baſton qui a eſté juſques ſur vos épaules.

GERONTE.

Tu devois donc te retirer un peu plus loin, pour m'épargner...

SCAPIN *luy remet la teſte dans le Sac.*

Prenez garde. En voicy un autre qui à la mine d'un Etranger. *Cet endroit eſt de meſme que celuy*

du Gascon, pour le changement de langage, & le jeu de Theatre. Party moy courir comme une Basque, & moy ne pouvre point troufair de tout le jour sty tiable de Gironte ? Cachez-vous bien. Dites-moy un peu fous, Monsir l'Homme, s'il ve plaist, fous sçavoir point où l'est sty Gironte que moy cherchair ? Non, Monsieur, je ne sçay point où est Geronte. Dites moy le vous franchemente, moy ly fouloir pas grande chose à luy L'est seulemente pour ly donnair un petite régale sur le dos d'un douzaine de coups de bastonne, & de trois ou quatre petites coups d'épée au trafers de son poitrine. Je vous assure, Monsieur, que je ne sçay pas où il est. Il me semble que jy foy remuair quelque chose dans sty Sac. Pardonnez-moy, Monsieur. Ly est assurément quelque histoire là-tetans. Point du tout, Monsieur. Moy l'avoir enfie de tonner ain coup d'épée dans sty Sac. Ah, Monsieur, gardez-vous en bien. Montre-le moy un peu fous, ce que c'estre-là. Tout-beau, Monsieur. Quement, tout-beau ? Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. Et moy je le fouloir foir, moy. Vous ne le verrez point. Ahi que de badinemente. Ce sont hardes qui m'appartiennent. Montre-moy fous, te dy-je. Je n'en feray rien. Toy ne faire rien ? Non. Moy pailler de ste bastonne dessus les épaules de toy. Je me mocque de cela. Ah toy faire le trole ! Ahi, ahi, ahi; Ah, Monsieur, ah, ah, ah, ah. Jusqu'au revoir; l'estre là un petit leçon pour luy apprendre à toy à parlair insolentemente. Ah ! Peste soit du Baragoüineux. Ah !

GERONTE *sortant sa teste du Sac.*

Ah ! je suis roüé.

SCAPIN.

Ah ! je suis mort.

GERONTE.

GERONTE.

Pourquoy diantre faut-il qu'ils frappent sur mon dos ?

SCAPIN *luy remettant sa teste dans le Sac.*

Prenez garde, voicy une demie douzaine de Soldats tout ensemble. *Il contrefait plusieurs Personnes ensemble.* Allons, tâchons à trouver ce Geronte, cherchons part tout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la Ville. N'oublions aucun lieu. Visitons tout. Furetons tous les costez : Par où irons-nous ? Tournons par là. Non par icy. A gauche. A droit. Nenny. Sifait. Cachez-vous bien. Ah, Camarades, voicy son Valet. Allons, Coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton Maistre. Eh, Messieurs, ne me maltraitez point. Allons, dy-nous où il est ? Parle. Haste-toy. Expedions. Dépesche viste. Tost, Eh, Messieurs, doucement. *Geronte met doucement la teste hors du Sac, & apperçoit la fourberie de Scapin.* Si tu ne nous fais trouver ton Maistre tout-à-l'heure, nous allons faire pleuvoir sur toy une ondée de coups de baston. J'aime mieux souffrir toute chose, que de vous découvrir mon Maistre. Nous allons t'assommer. Faites tout ce qu'il vous plaira. Tu as envie d'estre battu. Ah tu en veux taster : Voila... Oh ; *Comme il est prest de frapper, Geronte sort du Sac & Scapin s'enfuit.*

GERONTE.

Ah infame ! ah traistre ! ah scelerat ! C'est ainsi que tu m'assassines.



trouvé rien de si drole qu'un tour qui vient d'estre joué par un Fils à son Pere, pour en attraper de l'argent.

GERONTE.

Par un Fils à son Pere, pour en attraper de l'argent?

ZERBINETTE.

Ouï. Pour peu que vous me pressiez, vous me trouverez assez disposée à vous dire l'affaire, & j'ay une demangeaison naturelle à faire part des contes que je sçay.

GERONTE.

Je vous prie de me dire cette histoire.

ZERBINETTE.

Je le veux bien. Je ne risqueray pas grand'chose à vous la dire, & c'est une avanture qui n'est pas pour estre long-temps secrette. La Destinée a voulu que je me trouvasse parmy une bande de ces personnes qu'on appelle Egyptiens, & qui rodant de Province en Province, se meslent de dire la bonne fortune, & quelquefois de beaucoup d'autres choses. En arrivant dans cette Ville, un jeune Homme me vit, & conçut pour moy de l'amour. Dés ce moment il s'attache à mes pas, & le voilà d'abord, comme tous les jeunes Gens, qui croyent qu'il n'y a qu'à parler, & qu'au moindre mot qu'ils nous disent, leurs affaires sont faites: mais il trouva une fierté qui luy fit un peu corriger ses premieres pensées. Il fit connoistre sa passion aux Gens qui me tenoient, & il les trouva disposez à me laisser à luy, moyennant quelque somme. Mais le mal de l'affaire estoit que mon Amant se trouvoit dans l'estat où l'on voit tres souvent la pluspart des Fils de Famille, c'est à dire qu'il estoit un peu dénué d'argent; & il a un Pere, qui, quoy-que riche, est un avaricieux fieffé, le plus vilain Homme. Attendez. Ne me sçaurois-je souvenir de son nom? Haye. Aydez-

moy un peu. Ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de cette Ville qui ſoit connu pour eſtre avare au dernier point ?

GERONTE.

Non.

ZERBINETTE.

Il y a à ſon nom du rond . . . . ronte. Or . . . Oronte. Non. Geronte. ; ouy Geronte juſtement ; voilà mon vilain, je l'ay trouvé, c'eſt ce ladre-là que je dy. Pour venir à noſtre conte, nos Gens ont voulu aujourd'huy partir de cette Ville ; & mon Amant m'alloit perdre faute d'argent, ſi pour en tirer de ſon Pere, il n'avoit trouvé du ſecours dans l'induſtrie d'un Serviteur qu'il a. Pour le nom du Serviteur, je le ſçay à merveille. Il s'appelle Scapin ; c'eſt un Homme incomparable, & il merite toutes les louanges qu'on peut donner.

GERONTE.

Ah Coquin que tu es !

ZERBINETTE.

Voicy le ſtratagême dont il s'eſt ſervy pour attraper ſa dupe. Ah, ah, ah. Je ne ſçaurois m'en ſouvenir, que je ne rie de tout mon cœur. Ah, ah, ah. Il eſt allé trouver ce chien d'avare. Ah, ah, ah ; & il luy a dit, qu'en ſe promenant ſur le Port avec ſon Fils, hi, hi, ils avoient veu une Galere Turque où on les avoit invité d'entrer. Qu'un jeune Turc leur y avoit donné la Colation. Ah. Que tandis qu'ils mangeoient, on avoit mis la Galere en Mer ; & que le Turc l'avoit renvoyé luy ſeul à terre dans un Eſquif, avec ordre de dire au Pere de ſon Maiſtre, qu'il emmenoit ſon Fils en Alger, s'il ne luy envoyoit tout à l'heure cinq cens Ecus, Ah, ah, ah. Voilà mon ladre, mon vilain dans de furieuſes angoiſſes ; & la tendreſſe qu'il a pour ſon Fils, fait un combat étrange avec ſon avarice. Cinq cens Ecus qu'on luy demande,

sont justement cinq cens coups de poignard qu'on luy donne. Ah, ah, ah. Il ne peut se resoudre à tirer cette somme de ses entrailles ; & la peine qu'il souffre, luy fait trouver cent moyens ridicules pour ravoir son Fils, Ah, ah, ah. Il veut envoyer la Justice en Mer aprés la Galere du Turc, Ah, ah, ah. Il sollicite son Valet de s'aller offrir à tenir la place de son Fils, jusqu'à ce qu'il ait amassé l'argent qu'il n'a pas envie de donner, Ah, ah, ah. Il abandonne, pour faire les cinq cents écus, quatre ou cinq vieux Habits, qui n'en valent pas trente, Ah, ah, ah. Le Valet luy fait comprendre à tous coups l'impertinence de ses propositions ; & chaque reflexion est douloureusement accompagnée d'un : Mais que diable alloit-il faire à cette Galere ? Ah maudite Galere! Traître de Turc ! Enfin aprés plusieurs détours, aprés avoir long-temps gemy & soûpiré, . . . Mais il me semble que vous ne riez point de mon conte. Qu'en dites vous ?

GERONTE.

Je dis que le jeune Homme est un pendard, un insolent, qui sera puny par son Pere, du tour qu'il luy a fait. Que l'Egyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un Homme d'honneur qui sçaura luy apprendre à venir icy débaucher les Enfans de Famille ; Et que le Valet est un scelerat, qui sera par Geronte envoyé au gibet avant qu'il soit demain.





SCENE IV.

SILVESTRE, ZERBINETTE.

SILVESTRE.

OU est-ce donc que vous vous échappez ? Sçavez-vous bien que vous venez de parler là au Pere de vostre Amant ?

ZERBINETTE.

Je viens de m'en douter, & je me suis adressée à luy-mesme sans y penser, pour luy conter son histoire.

SILVESTRE.

Comment, son histoire ?

ZERBINETTE.

Ouy, j'estois toute remplie du conte, & je brûlois de le redire. Mais qu'importe ? tant pis pour luy. Je ne voy pas que les choses pour nous en puissent estre ny pis, ny mieux.

SILVESTRE.

Vous aviez grande envie de babiller; & c'est avoir bien de la langue, que de ne pouvoir se taire de ses propres affaires.

ZERBINETTE.

N'auroit-il pas appris cela de quelqu'autre ?





SCENE V.

ARGANTE, SILVESTRE.

ARGANTE.

HOla, Silveſtre.

SILVESTRE.

Rentrez dans la Maiſon. Voilà mon Maiſtre qui m'appelle.

ARGANTE.

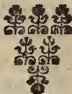
Vous vous eſtes donc accordez, Coquins; vous vous eſtes accordez, Scapin, vous & mon Fils, pour me fourber; & vous croyez que je l'endure?

SILVESTRE.

Ma foy, Monſieur, ſi Scapin vous fourbe, je m'en lave les mains, & vous aſſure que je n'y trempe en aucune façon.

ARGANTE.

Nous verrons cette affaire, Pendard, nous verrons cette affaire, & je ne prétens pas qu'on me faſſe paſſer la plume par le bec.





SCENE VI.

GERONTE, ARGANTE, SILVESTRE.

GERONTE.

AH, Seigneur, Argante, vous me voyez accablé de disgrace.

ARGANTE.

Vous me voyez aussi dans un accablement horrible.

GERONTE.

Le pendart de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cens Ecus.

ARGANTE.

Le mesme Pendard de Scapin par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cens Pistoles.

GERONTE.

Il ne s'est pas contenté de m'attraper cinq cens Ecus, il m'a traité d'une maniere que j'ay honte de dire. Mais il me la payera.

ARGANTE.

Je veux qu'il me fasse raison de la piece qu'il m'a jouée.

GERONTE.

Et je pretens faire de luy une vengeance exemplaire.

SILVESTRE.

Plaise au Ciel, que dans tout cecy je n'aye point ma part!

GERONTE.

Mais ce n'est pas encore tout, Seigneur Argan-

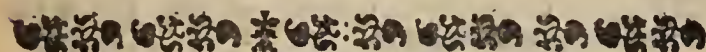
te, & un malheur nous est toûjours l'avant-coureur d'un autre. Je me réjoüissois aujourd'huy de l'esperance d'avoir ma Fille, dont je faisois toute ma consolation ; & je viens d'apprendre de mon Homme qu'elle est partie il y a long-temps de Tarente, & qu'on y croit qu'elle a pery dans le Vaisseau où elle s'embarqua.

ARGANTE.

Mais pourquoy, s'il vous plaist, la tenir à Tarente, & ne vous estre pas donné la joye de l'avoir avec vous ?

GERONTE.

J'ay eu mes raisons pour cela, & des interests de Famille m'ont obligé jusques icy à tenir fort secret ce second Mariage. Mais que vois-je ?



SCENE VII.

NERINE, ARGANTE, GERONTE, SILVESTRE.

GERONTE.

AH te voilà, Nourrice.

NERINE *se jettant à ses genoux.*

Ah, Seigneur Pandolphe, que....

GERONTE.

Appelle-moy Geronte, & ne te sers plus de ce nom. Les raisons ont cessé, qui m'avoient obligé à le prendre parmy vous à Tarente.

NERINE.

Las ! que ce changement de nom nous a causé de troubles & d'inquietudes dans les soins que nous avons pris de vous venir chercher icy !

GERONTE.

Où est ma Fille, & sa Mere?

NERINE.

Vostre Fille, Monsieur, n'est pas loin d'icy. Mais avant que de vous la faire voir; il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement, où faute de vous rencontrer, je me suis trouvée avec elle.

GERONTE.

Ma Fille mariée!

NERINE.

Ouy, Monsieur.

GERONTE.

Et avec qui?

NERINE.

Avec un jeune Homme nommé Octave, Fils d'un certain Seigneur Argante.

GERONTE.

O Ciel!

ARGANTE.

Quelle rencontre!

GERONTE.

Méne-nous, méne-nous promptement où elle est.

NERINE.

Vous n'avez qu'à entrer dans ce Logis.

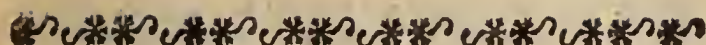
GERONTE.

Passe devant. Suivez-moy, suivez-moy, Seigneur Argante.

SILVESTRE.

Voilà une avanture qui est tout-à-fait surprenante!





SCENE VIII.

SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

HE bien, Silvestre, que font nos Gens?

SILVESTRE.

J'ay deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave est accommodée. Nostre Hiacinte s'est trouvée la Fille du Seigneur Geronte ; & le hazard a fait, ce que la prudence des Peres avoit déliberé. L'autre avis, c'est que les deux Vieillards font contre toy des menaces épouvantables, & sur tout le Seigneur Geronte.

SCAPIN.

Cela n'est rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal ; & ce sont des nuées qui passent bien loin sur nos testes.

SILVESTRE.

Pren garde à toy, les Fils se pourroient bien raccommoder avec les Peres, & toy demeurer dans la nasse.

SCAPIN.

Laisse-moy faire, je trouveray moyen d'appaiser leur courroux, & . . . .

SILVESTRE.

Retire-toy, les voilà qui sortent.



SCENE IX.

GERONTE, ARGANTE, SILVESTRE, NERINE, HIACINTE.

GERONTE.

ALlons, ma Fille, venez chez moy. Ma joye auroit esté parfaite, si j'y avois pû voir vostre Mere avec vous.

ARGANTE.

Voicy Octave tout à propos.



SCENE X.

OCTAVE, ARGANTE, GERONTE, HIACINTE, NERINE, ZERBINETTE, SILVESTRE.

ARGANTE.

VEnez, mon Fils, venez vous réjouïr avec nous de l'heureuse avanture de vostre Mariage. Le Ciel....

OCTAVE *sans voir Hiacinte.*

Non mon Pere, toutes vos propositions de Mariage ne serviront de rien. Je dois lever le masque avec vous, & l'on vous a dit mon engagement.

ARGANTE.

Ouy ; mais tu ne ſçais pas . . . .

OCTAVE.

Je ſçay tout ce qu'il faut ſçavoir.

ARGANTE.

Je te veux dire que la Fille du Seigneur Geronte . . . .

OCTAVE.

La Fille du Seigneur Geronte ne me ſera jamais de rien.

GERONTE.

C'eſt elle . . . .

OCTAVE.

Non, Monſieur, je vous demande pardon, mes reſolutions ſont priſes.

SILVESTRE.

Ecoutez . . . .

OCTAVE.

Non, tay-toy, je n'écoute rien.

ARGANTE.

Ta Femme . . . .

OCTAVE.

Non, vous dis-je, mon Pere, je mourray plûtoſt, que de quitter mon aimable Hiacinte. *Traverſant le Theatre pour aller à elle.* Ouy, vous avez beau faire, la voilà celle à qui ma foy eſt engagée ; je l'aimeray toute ma vie, & je ne veux point d'autre Femme.

ARGANTE.

Hé bien, c'eſt elle, qu'on te donne. Quel diable d'étourdy, qui ſuit toûjours ſa pointe.

HIACINTE.

Ouy, Octave, voilà mon Pere que j'ay trouvé, & nous nous voyons hors de peine.

GERONTE.

Allons chez moy, nous ſerons mieux qu'icy pour nous entretenir.

HIACINTE.

Ah, mon Pere, je vous demande par grace, que je ne sois point separée de l'aimable Personne que vous voyez : Elle a un merite, qui vous fera concevoir de l'estime pour elle, quand il sera connu de vous.

GERONTE.

Tu veux que je tienne chez moy une Personne qui est aimée de ton Frere, & qui m'a dit tantost au nez mille sottises de moy-mesme ?

ZERBINETTE.

Monsieur, je vous prie de m'excuser. Je n'aurois pas parlé de la sorte, si j'avois sceu que c'estoit vous, & je ne vous connoissois que de reputation.

GERONTE.

Comment, que de reputation ?

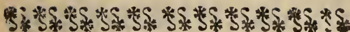
HIACINTE.

Mon Pere, la passion que mon Frere a pour elle, n'a rien de criminel, & je répons de sa vertu.

GERONTE.

Voilà qui est fort bien. Ne voudroit-on point que je mariasse mon Fils avec elle ? Une Fille inconnuë, qui fait le mestier de Coureuse.





SCENE XI.

LEANDRE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, ARGANTE, GERONTE, SILVESTRE, NERINE.

LEANDRE.

MOn Pere, ne vous plaignez pas que j'aime une inconnuë, sans naissance & sans bien. Ceux de qui je l'ay rachetée, viennent de me découvrir qu'elle est de cette Ville, & d'honneste Famille; que ce sont eux qui l'ont dérobée à l'âge de quatre ans; & voicy un Brasselet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses Parens.

ARGANTE.

Helas! à voir ce Brasselet, c'est ma Fille que je perdis à l'âge que vous dites.

GERONTE.

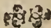
Vostre Fille?

ARGANTE.

Ouy, ce l'est, & j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre assuré. Ma chere Fille...

HIACINTE.

O Ciel! que d'avantures extraordinaires!





SCENE XII.

CARLE, LEANDRE, OCTAVE, GERONTE, ARGANTE, HIACINTE, ZERBINETTE, SILVESTRE, NERINE.

CARLE.

AH, Messieurs, il vient d'arriver un accident étrange.

GERONTE.

Quoy?

CARLE.

Le pauvre Scapin....

GERONTE.

C'est un Coquin, que je veux faire pendre.

CARLE.

Helas! Monsieur, vous ne serez pas en peine de cela; En passant contre un bastiment, il luy est tombé sur la teste un Marteau de Tailleur de Pierre, qui luy a brisé l'os, & découvert toute la cervelle. Il se meurt, & il a prié qu'on l'apportast icy pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARGANTE.

Où est-il?

CARLE.

Le voilà.



SCENE DERNIERE.

SCAPIN, CARLE, GERONTE, ARGANTE, &c.

SCAPIN *apporté par deux Hommes, & la teste entourée de linges, comme s'il avoit esté blessé.*

AHy, ahy, Messieurs, vous me voyez.... Ahy, vous me voyez dans un étrange estat. Ahy. Je n'ay pas voulu mourir, sans venir demander pardon à toutes les Personnes que je puis avoir offensées. Ahy Ouy, Messieurs, avant que de rendre le dernier soûpir, je vous conjure de tout mon cœur, de vouloir me pardonner tout ce que je puis vous avoir fait, & principalement le Seigneur Argante, & le Seigneur Geronte. Ahy.

ARGANTE.

Pour moy, je te pardonne; va, meurs en repos.

SCAPIN.

C'est vous, Monsieur, que j'ay le plus offensé, par les coups de baston que....

GERONTE.

Ne parle point davantage, je te pardonne aussi.

SCAPIN.

C'a esté une témerité bien grande à moy, que les coups de baston que je....

GERONTE.

Laissons cela.

SCAPIN.

J'ay en mourant, une douleur inconcevable des coups de baston que....

GERONTE.

Mon Dieu, tay-toy.

SCAPIN.

Les malheureux coups de baſton que je vous . . . .

GERONTE.

Tay-toy, te dis-je, j'oublie tout.

SCAPIN.

Helas, quelle bonté ! Mais eſt-ce de bon cœur ; Monſieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que. . . .

GERONTE.

Eh ouy. Ne parlons plus de rien ; je te pardonne tout, voilà qui eſt fait.

SCAPIN.

Ah, Monſieur, je me ſens tout ſoulagé depuis cette parole.

GERONTE.

Ouy ; mais je te pardonne à la charge que tu mourras.

SCAPIN.

Comment, Monſieur.

GERONTE.

Je me dédis de ma parole, ſi tu réchapes.

SCAPIN.

Ahy, ahy. Voilà mes foibleſſes qui me reprennent.

ARGANTE.

Seigneur Geronte, en faveur de noſtre joye il faut luy pardonner ſans condition.

GERONTE.

Soit.

ARGANTE.

Allons ſouper enſemble, pour mieux gouter noſtre plaiſir.

SCAPIN.

Et moy qu'on me porte au bout de la Table, en attendant que je meure.

FIN.

PSICHÉ.

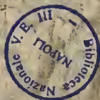
TRAGEDIE-BALLET;

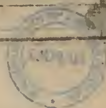
Par J. B. P. DE MOLIERE.

Repreſentée pour le Roy dans la grande Salle des Machines du Palais des Tuilleries en Janvier & durant tout le Carnaval de l'année 1670.

Par la Troupe du ROY.

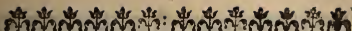
Et donnée au Public ſur le Theatre de la Salle du Palais Royal, le 24. Juillet 1671.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



P. Brissart d. J. Sauvé f.

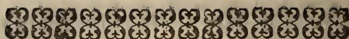
PSICHÉE



LE LIBRAIRE
au Lecteur.



Et Ouvrage n'est pas tout d'une main. M. Quinaut a fait les Paroles qui s'y chantent en Musique, à la reserve de la Plainte Italienne. M. Moliere a dressé le Plan de la Piece, & reglé la disposition, où il s'est plus attaché aux beautez & à la pompe du Spectacle, qu'à l'exacte regularité. Quant à la Versification, il n'a pas eu le loisir de la faire entiere. Le Carnaval approchoit, & les Ordres pressans du Roy, qui se vouloit donner ce magnifique Divertissement plusieurs fois avant le Caresme, l'ont mis dans la necessité de souffrir un peu de secours. Ainsi il n'y a que le Prologue, le premier Acte, la premiere Scene du Second, & la premiere du Troisiéme, dont les Vers soient de luy. M. Corneille l'aisné a employé une quinzaine au reste; & par ce moyen Sa Majesté s'est trouvée servie dans le temps qu'elle l'avoit ordonné.



ACTEURS.

JUPITER.

VENUS.

L'AMOUR.

ÆGIALE. } Graces.
PHAENE. }

PSICHE'.

LE ROY, Pere de Psiché.

AGLAURE, } Sœurs de Psiché.
CIDIPPE, }

CLEOMENE, } Princes Amans de Psiché.
AGENOR, }

LE ZEPHIRE.

LYCAS.

LE DIEU D'UN FLEUVE.

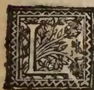
PSICHE'.



PSICHE',

TRAGEDIE-BALLET.

PROLOGUE.



A Scene represente sur le devant un Lieu champestre, & dans l'enfoncement un Rocher percé à jour, à travers duquel on voit la Mer en éloignement.

Flore paroist au milieu du Theatre accompagnée de Vertumne Dieu des Arbres & des Fruits, & de Palæmon Dieu des Eaux. Chacun de ces Dieux conduit une Troupe de Divinitez : l'un mene à sa suite des Dryades & des Sylvains ; & l'autre des Dieux des Fleuves & des Nayades. Flore chante ce Recit pour inviter Venus à descendre en Terre.

CE n'est plus le temps de la Guerre,
Le plus puissant des Rois
Interrompt ses Exploits
Pour donner la Paix à la Terre.

Descendez, Mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Vertumne & Palæmon, avec les Divinitez qui les accompagnent, joignent leurs voix à celle de Flore & chantent ces paroles.

CHOEUR DE TOUTES LES Divinitez de la Terre & des Eaux.

Composé de Flore, Nymphes, Palæmon, Vertumne, Sylvains, Faunes, Dryades & Nayades.

Nous gouſtons une Paix profonde ;
Les plus doux Jeux ſont icy bas ;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus Grand Roy du Monde.
Deſcendez, Mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Il ſe fait enſuite une Entrée de Balet, compoſée de deux Dryades, quatre Sylvains, deux Fleuves, & deux Nayades. Aprés laquelle, Vertumne & Palæmon chantent ce Dialogue.

VERTUMNE.

Rendez-vous, Beautez cruelles,
Soûpirez à voſtre tour.

PALÆMON.

Voicy la Reine des Belles,
Qui vient inſpirer l'amour.

VERTUMNE.

Un bel Objet toûjours ſevere
Ne ſe fait jamais bien aimer.

PALÆMON.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

Ils repetent enſemble ces derniers Vers.

C'eſt la beauté qui commence de plaire;
Mais la douceur acheve de charmer.

VERTUMNE.

Souffrons tous qu'Amour nous bleſſe;
Languiſſons, puis qu'il le faut.

PALÆMON.

Que ſert un cœur ſans tendreſſe?
Eſt-il un plus grand défaut?

VERTUMNE.

Un bel Objet toûjours ſévere
Ne ſe fait jamais bien aimer.

PALÆMON.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

Flore répond au Dialogue de Vertumne & de Palæmon, par ce Menuet; & les autres Divinitez y meſlent leurs Dances.

Eſt-on ſage
Dans le bel âge,
Eſt-on ſage
De n'aimer pas?
Que ſans ceſſe
L'on ſe preſſe
De goûter les plaiſirs icy bas:
La ſageſſe
De la Jeuneſſe,
C'eſt de ſçavoir joüir de ſes appas.

L'amour charme
Ceux qu'il desarme ;
L'Amour charme,
Cedons luy tous :
Nostre peine
Seroit vaine
De vouloir resister à ses coups :
Quelque chaine
Qu'un Amant prenne,
La liberté n'a rien qui soit si doux.

Venus descend du Ciel dans une Grande Machine avec l'Amour son Fils, & deux petites Graces, nommées Ægiale & Phaéne, & les Divinitez de la Terre & des Eaux recommencent de joindre toutes leurs voix, & continuent par leurs Dances de luy témoigner la joye qu'elles ressentent à son abord.

CHOEUR DE TOUTES LES
Divinitez de la Terre & des Eaux.

NOus goûtons une Paix profonde ;
Les plus doux Jeux sont icy bas ;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus Grand Roy du Monde.
Descendez, Mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

VENUS *dans sa Machine.*

CEssez, cessez pour moy tous vos chants d'allegresse :
De si rares honneurs ne m'appartiennent pas,
Et l'hommage qu'icy vostre bonté m'adresse,
Doit estre reservé pour de plus doux appas,

C'eſt une trop vieille methode
De me venir faire ſa Cour ;
Toutes les choſes ont leur tour,
Et Venus n'eſt plus à la mode.
Il eſt d'autres attraits naiſſans,
Où l'on va porter ſes encens:
Pſiché Pſiché la Belle, aujourd'huy tient ma place ;
Déja tout l'Univers s'empreſſe à l'adorer,
Et c'eſt trop que dans ma diſgrace
Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.
On ne balance point entre nos deux merites,
A quitter mon party tout s'eſt licentié,
Et du nombreux amas de Graces favorites,
Dont je traînois par tout les ſoins & l'amitié,
Il ne m'en eſt reſté que deux des plus petites,
Qui m'accompagnent par pitié.
Souffrez que ces Demeures ſombres
Preſtent leur ſolitude aux troubles de mon cœur,
Et me laiſſez parmi leurs ombres
Cacher ma honte & ma douleur.

Flore & les autres Deïtez ſe retirent, & Venus avec ſa Suite ſort de ſa Machine.

ÆGIALE.

Nous ne ſçavons, Déeſſe, comment faire,
Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler ?
Noſtre reſpect veut ſe taire,
Noſtre zele veut parler.

VENUS.

Parlez, mais ſi vos ſoins aſpirent à me plaire ;
Laiſſez tous vos conſeils pour une autre ſaiſon,
Et ne parlez de ma colere,
Que pour dire que j'ay raiſon.
C'eſtoit-là, c'eſtoit-là la plus ſenſible offence,
Que ma Divinité pût jamais recevoir ;
Mais j'en auray la vengeance,
Si les Dieux ont du pouvoir.

PHAENE.

Vous avez plus que nous de clartez, de sagesse;
Pour juger ce qui peut estre digne de vous :
Mais pour moy j'aurois crû qu'une grande Déesse
Devroit moins se mettre en courroux.

VENUS.

Est c'est là la raison de ce courroux extrême.
Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront est sanglant;
Et si je n'estois pas dans ce degré suprême,
Le dépit de mon cœur seroit moins violent.
Moy la Fille du Dieu qui lance le Tonnerre,
Mere du Dieu qui fait aimer;
Moy les plus doux souhaits du Ciel & de la Terre,
Et qui ne suis venuë au jour que pour charmer;
Moy, qui par tout ce qui respire,
Ay vû de tant de vœux encenser mes Autels,
Et qui de la Beauté par des droits immortels.
Ay tenu de tout temps le souverain Empire;
Moy, dont les yeux ont mis deux grandes Deïtez
Au point de me ceder le prix de la plus belle,
Je me voy ma victoire & mes droits disputez
Par une chetive Mortelle!
Le ridicule excés d'un fol entestement
Va jusqu'à m'opposer une petite Fille!
Sur ses traits & les miens j'essuyray constament
Un temeraire jugement?
Et du haut des Cieux où je brille,
J'entendray prononcer aux Mortels prévenus
Elle est plus belle que Venus?

ÆGIALE.

Voilà comme l'on fait, c'est le style des Hommes,
Ils sont impertinens dans leurs comparaisons.

PHAENE.

Ils ne sçauroient loüer dans le Siecle où nous sommes,
Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

VENUS.

Ah que de ces trois mots la rigueur insolente
Venge bien Junon & Pallas,
Et console leurs cœurs de la gloire éclatante
Que la fameuse Pomme acquit à mes appas !
Je les voy s'applaudir de mon inquietude,
Affecter à toute heure un ris malicieux,
Et d'un fixe regard chercher avec étude
Ma confusion dans mes yeux.
Leur triomphante joye au fort d'un tel outrage;
Semble me venir dire, insultant mon courroux,
Vente, vente Venus, les traits de ton visage,
Au jugement d'un seul tu l'emportas sur nous;
Mais par le jugement de tous
Une simple Mortelle a sur toy l'avantage.
Ah ! ce coup là m'acheve, il me perce le cœur;
Je n'en puis plus souffrir les rigueurs sans égales;
Et c'est trop de surcroist à ma vive douleur,
Que le plaisir de mes Rivales.
Mon Fils, si j'eus jamais sur toy quelque credit,
Et si jamais je te fus chere,
Si tu portes un cœur à sentir le dépit
Qui trouble le cœur d'une Mere
Qui si tendrement te cherit !
Employe, employe icy l'effort de ta puissance
A soûtenir mes interests,
Et fais à Psiché par tes traits
Sentir les traits de ma vengeance.
Pour rendre son cœur mal-heureux,
Prens celuy de tes traits le plus propre à me plaire;
Le plus empoisonné de ceux
Que tu lances dans ta colere;
Du plus bas, du plus vil, du plus affreux Mortel,
Fais que jusqu'à la rage elle soit enflâmée,
Et qu'elle ait à souffrir le supplice cruel
D'aimer & n'estre point aimée.

L'AMOUR.

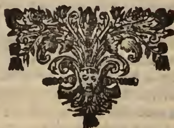
Dans le Monde on n'entend que plaintes de l'Amour,
On m'impute par tout mille fautes commises,
Et vous ne croiriez point le mal & les sottises
Que l'on dit de moy chaque jour.
Si pour servir vostre colere...

VENUS.

Va, ne resiste point aux souhaits de ta Mere,
N'applique tes raisonnemens
Qu'à chercher les plus prompts momens
De faire un sacrifice à ma gloire outragée.
Parts, pour toute réponse à mes empressemens,
Et ne me revoy point que je ne sois vengée.

L'Amour s'envole, & Venus se retire avec les Graces.

La Scene est changée en une grande Ville, où l'on découvre des deux costez, des Palais & des Maisons de differens ordres d'Architecture.





ACTE I.

SCENE PREMIERE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.


L est des maux, ma Sœur, que le silence aigrit,
Laissons, laissons parler mon chagrin & le vostre,
Et de nos cœurs l'un à l'autre
Exhalons le cuisant dépit:
Nous nous voyons Sœurs d'infortune,
Et la vostre & la mienne ont un si grand rapport,
Que nous pouvons mesler toutes les deux en une,
Et dans nostre juste transport
Murmurer à plainte commune
Des cruautez de nostre sort.
Quelle fatalité secrete,
Ma Sœur, soûmet tout l'Univers
Aux attraits de nostre Cadette,
Et de tant de Princes divers
Qu'en ces lieux la Fortune jette,
N'en presente aucun à nos fers?
Quoy, voir de toutes parts pour luy rendre les armes,
Les cœurs se precipiter,
Et passer devant nos charmes,

Sans s'y vouloir arrester ?
Quel sort ont nos yeux en partage,
Et qu'est-ce qu'ils ont fait aux Dieux,
De ne joüir d'aucun hommage,
Parmi tous ces tributs de soûpirs glorieux,
Dont le superbe avantage
Fait triompher d'autres yeux ?
Est-il pour nous, ma Sœur, de plus rude disgrace,
Que de voir tous les cœurs mépriser nos appas,
Et l'heureuse Psiché joüir avec audace
D'une foule d'Amans attachez à ses pas ?

CIDIPPE.

Ah, ma Sœur, c'est une avanture
A faire perdre la raison,
Et tous les maux de la Nature,
Ne sont rien en comparaison.

AGLAURE.

Pour moy j'en suis souvent jusqu'à verser des larmes.
Tout plaisir, tout repos, par là m'est arraché;
Contre un pareil malheur ma constance est sans armes,
Toûjours à ce chagrin mon esprit attaché
Me tient devant les yeux la honte de nos charmes,
Et le triomphe de Psiché.
La nuit il m'en repasse une idée eternelle
Qui sur toute chose prévaut;
Rien ne me peut chasser cette image cruelle,
Et dés qu'un doux sommeil me vient délivrer d'elle,
Dans mon esprit aussi-tost
Quelque songe la rappelle,
Qui me réveille en sursaut.

CIDIPPE.

Ma Sœur, voila mon martyre,
Dans vos discours je me voy
Et vous venez-là de dire
Tout ce qui se passe en moy.

AGLAURE.

Mais encor, raiſonnons un peu ſur cette affaire.
Quels charmes ſi puiſſans en elle ſont épars,
Et par où, dites-moy, du grand ſecret de plaire;
L'honneur eſt il acquis à ſes moindres regards?
Que voit-on dans ſa perſonne,
Pour inſpirer tant d'ardeurs?
Quel droit de beauté luy donne
L'Empire de tous les cœurs:
Elle a quelques attraits, quelque éclat de jeuneſſe;
On en tombe d'accord, je n'en diſconviens pas:
Mais luy cede-t-on fort pour quelque peu d'aiſneſſe,
Et ſe voit-on ſans appas?
Eſt-on d'une figure à faire qu'on ſe raille?
N'a-t-on point quelques traits, & quelques agrémens,
Quelque teint, quelques yeux, quelque air & quelque taille
A pouvoir dans nos fers jetter quelques Amans?
Ma Sœur, faites-moy la grace
De me parler franchement:
Suis-je faite d'un air à voſtre jugement,
Que mon merite au ſien doive ceder la place;
Et dans quelque ajuſtement
Trouvez-vous qu'elle m'efface?

CIDIPPE.

Qui, vous, ma Sœur? nullement.
Hier à la Chaſſe, prés d'elle,
Je vous regarday long-temps,
Et ſans vous donner d'encens,
Vous me paruſtes plus belle.
Mais moy, dites ma Sœur, ſans me vouloir flater;
Sont-ce des viſions que je me mets en teſte,
Quand je me croy taillée à pouvoir meriter
La gloire de quelque conqueſte?

AGLAURE.

Vous, ma Sœur, vous avez sans nul déguisement ;
Tout ce qui peut causer une amoureuse flâme ;
Vos moindres actions brillent d'un agrément
Dont je me sens toucher l'ame,
Et je serois vostre Amant,
Si j'estois autre que Femme.

CIDIPPE.

D'où vient donc qu'on la voit l'emporter sur nous deux,
Qu'à ses premiers regards les cœurs rendent les [armes,
Et que d'aucun tribut de soûpirs & de vœux
On ne fait honneur à nos charmes ?

AGLAURE.

Toutes les Dames d'une voix
Trouvent ses attraits peu de chose,
Et du nombre d'Amans qu'elle tient sous ses loix,
Ma Sœur, j'ay découvert la cause.

CIDIPPE.

Pour moy je la devine, & l'on doit presumer
Qu'il faut que là-dessous soit caché du mistere ;
Ce secret de tout enflâmer
N'est point de la Nature un effet ordinaire ;
L'Art de la Thessalie entre dans cette affaire,
Et quelque main a sceu sans doute luy former
Un charme pour se faire aimer.

AGLAURE.

Sur un plus fort appuy ma croyance se fonde ;
Et le charme qu'elle a pour attirer les cœurs,
C'est un air en tout temps desarmé de rigueurs ;
Des regards caressans que la bouche seconde ;
Un soûris chargé de douceurs
Qui tend les bras à tout le monde,
Et ne vous promet que faveurs.
Nostre gloire n'est plus aujourd'huy conservée,

Et l'on n'est plus au temps de ces nobles fiertez,
Qui par un digne essay d'illustres cruautez,
Vouloient voir d'un Amant la constance éprouvée,
De tout ce noble orgueil qui nous seyoit si bien,
On est bien descendu dans le Siecle où nous sommes,
Et l'on en est reduite à n'esperer plus rien,
A moins que l'on se jette à la teste des Hommes.

CIDIPPE.

Ouy, voila le secret de l'affaire; & je voy
Que vous le prenez mieux que moy.
C'est pour nous attacher à trop de bienséance,
Qu'aucun Amant, ma Sœur, à nous ne veut venir,
Et nous voulons trop soûtenir
L'honneur de nostre Sexe, & de nostre naissance.
Les Hommes maintenant aiment ce qui leur rit,
L'espoir, plùs que l'Amour, est ce qui les attire,
Et c'est par là que Psiché nous ravit
Tous les Amans qu'on voit sous son empire.
Suivons, suivons l'exemple, ajustons-nous au temps,
Abaissons-nous, ma Sœur, à faire des avances,
Et ne ménageons plus de tristes bienséances,
Qui nous ostent les fruits du plus beau de nos ans.

AGLAURE.

J'approuve la pensée, & nous avons matiere
D'en faire l'épreuve premiere
Aux deux Princes qui sont les derniers arrivez.
Ils sont charmans, ma Sœur, & leur personne entiere
Me... Les avez-vous observez?

CIDIPPE.

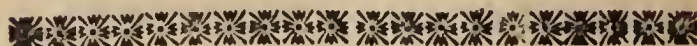
Ah, ma Sœur, ils sont faits tous deux d'une maniere,
Que mon ame... Ce sont deux Princes achevez.

AGLAURE.

Je trouve qu'on pourroit rechercher leur tendresse,
Sans se faire des honneur.

CIDIPPE.

Je trouve que sans honte une belle Princesse.
Leur pourroit donner son cœur.



SCENE II.

CLEOMENE, AGENOR, AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

Les voicy tous deux, & j'admire
Leur air & leur ajustement.

CIDIPPE.

Ils ne démentent nullement
Tout ce que nous venons de dire.

AGLAURE.

D'où vient, Princes, d'où vient que vous fuyez ainsi?
Prenez-vous l'épouvante en nous voyant paroistre?

CLEOMENE.

On nous faisoit croire qu'icy
La Princesse Psiché, Madame, pourroit estre.

AGLAURE.

Tous ces lieux n'ont-ils rien d'agreable pour vous;
Si vous ne les voyez ornez de sa presence?

AGENOR.

Ces lieux peuvent avoir des charmes assez doux;
Mais nous cherchons Psiché dans nostre impatience.

CIDIPPE.

Quelque chose de bien pressant
Vous doit à la chercher pousser tous deux sans doute.

CLEOMENE.

Le motif eſt aſſez puiſſant,
Puis que noſtre fortune enfin en dépend toute.

AGLAURE.

Ce ſeroit trop à nous, que de nous informer
Du ſecret que ces mots nous peuvent enfermer.

CLEOMENE.

Nous ne pretendons point en faire de myſtere;
Auſſi bien malgré nous paroiſtroit-il au jour,
Et le ſecret ne dure guere,
Madame, quand c'eſt de l'amour.

CIDIPPE.

Sans aller plus avant, Princes, cela veut dire;
Que vous aimez Pſiché tous deux.

AGENOR.

Tous deux ſoûmis à ſon empire
Nous allons de concert luy découvrir nos feux.

AGLAURE.

C'eſt une nouveauté ſans doute aſſez bizarre,
Que deux Rivaux ſi bien unis.

CLEOMENE.

Il eſt vray que la choſe eſt rare;
Mais non pas impoſſible à deux parfaits Amis.

CIDIPPE.

Eſt-ce que dans ces lieux il n'eſt qu'elle de belle,
Et n'y trouvez-vous point à ſeparer vos vœux?

AGLAURE.

Parmi l'éclat du ſang, vos yeux n'ont-ils veu qu'elle
A pouvoir meriter vos feux?

CLEOMENE.

Eſt-ce que l'on conſulte au moment qu'on s'enflâme?
Choiſit-on qui l'on veut aimer?
Et pour donner toute ſon ame,
Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer?

AGENOR.

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,
On suit dans une telle ardeur
Quelque chose qui nous attire,
Et lors que l'Amour touche un cœur,
On n'a point de raisons à dire.

AGLAURE.

En verité je plains les fâcheux embarras
Où je voy que vos cœurs se mettent;
Vous aimez un Objet dont les rians appas
Mesleront des chagrins à l'espoir qu'ils vous jettent.
Et son cœur ne vous tiendra pas
Tout ce que ses yeux vous promettent.

CIDIPPE.

L'espoir qui vous appelle au rang de ses Amans
Trouvera du méconte aux douceurs qu'elle étale;
Et c'est pour essuyer de tres-fâcheux momens,
Que les soudains retours de son ame inégale.

AGLAURE.

Un clair discernement de ce que vous valez
Nous fait plaindre le sort où cet amour vous guide,
Et vous pouvez trouver tous deux, si vous voulez,
Avec autant d'attraits, une ame plus solide.

CIDIPPE.

Par un choix plus doux de moitié
Vous pouvez de l'amour sauver vostre amitié,
Et l'on voit en vous deux un merite si rare,
Qu'un tendre avis veut bien prevenir par pitié
Ce que vostre cœur se prepare.

CLEOMENE.

Cet avis genereux fait pour nous éclater
Des bontez qui nous touchent l'ame;
Mais le Ciel nous réduit à ce malheur, Madame,
De ne pouvoir en profiter.

AGENOR.

Vostre illustre pitié veut en vain nous distraire
D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet;
Ce que nostre amitié, Madame, n'a pas fait,
Il n'est rien qui le puisse faire.

CIDIPPE.

Il faut que le pouvoir de Psiché... La voicy.



SCENE III.

PSICHE', CIDIPPE, AGLAURE, CLEOMENE, AGENOR.

CIDIPPE.

Venez joüir, ma Sœur, de ce qu'on vous ap- [preste.

AGLAURE.

Preparez vos attraits à recevoir icy
Le triomphe nouveau d'une illustre conqueste.

CIDIPPE.

Ces Princes ont tous deux si bien senti vos coups,
Qu'à vous le découvrir leur bouche se dispose.

PSICHE'.

Du sujet qui les tient si resveurs parmi nous
Je ne me croyois pas la cause,
Et j'aurois crû toute autre chose
En les voyant parler à vous.

AGLAURE.

N'ayant ny beauté, ny naissance
A pouvoir meriter leur amour & leurs soins,
Ils nous favorisent au moins
De l'honneur de la confidence.

CLEOMENE.

L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas,

Eſt ſans doute, Madame, un aveu temeraire ;
Mais tant de cœurs prés du trépas,
Sont par de tels aveus forcez à vous déplaire,
Que vous eſtes reduite à ne les punir pas
Des foudres de voſtre colere.
Vous voyez en nous deux Amis,
Qu'un doux rapport d'humeurs ſçeut joindre dés l'enfance ;
Et ces tendres liens ſe ſont veus affermis
Par cent combats d'eſtime & de reconnoiſſance.
Du Deſtin ennemy les aſſauts rigoureux,
Les mépris de la mort & l'aſpect des ſupplices,
Par d'illuſtres éclats de mutuels offices
Ont de noſtre amitié ſignalé les beaux nœuds :
Mais à quelques eſſais qu'elle ſe ſoit trouvée,
Son grand triomphe eſt en ce jour,
Et rien ne fait tant voir ſa conſtance éprouvée,
Que de ſe conſerver au milieu de l'Amour.
Ouy, malgré tant d'appas, ſon illuſtre conſtance
Aux Loix qu'elle nous fait, a ſoûmis tous nos vœux ;
Elle vient d'une douce & pleine déference
Remettre à voſtre choix le ſuccés de nos feux,
Et pour donner un poids à noſtre concurrence,
Qui des raiſons d'Eſtat entraîne la balance
Sur le choix de l'un de nous deux,
Cette meſme amitié s'offre ſans repugnance
D'unir nos deux Eſtats au ſort du plus heureux.

AGENOR.

Ouy, de ces deux Etats, Madame,
Que ſous voſtre heureux choix nous nous offrons d'unir,
Nous voulons faire à noſtre flâme
Un ſecours pour vous obtenir.
Ce que pour ce bon-heur, prés du Roy vôtre Pere
Nous nous ſacrifions tous deux,

N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux ;
Et c'est au plus heureux faire un don necessaire
D'un pouvoir dont le malheureux,
Madame, n'aura plus affaire.

PSICHE'.

Le choix que vous m'offrez, Princes, montre à mes yeux
Dequoy remplir les vœux de l'ame la plus fiere,
Et vous me le parez tous deux d'une maniere,
Qu'on ne peut rien offrir qui soit plus precieux.
Vos feux, vostre amitié, vostre vertu suprême,
Tout me releve en vous l'offre de vostre foy,
Et j'y vois un merite à s'opposer luy-mesme
A ce que vous voulez de moy.
Ce n'est pas à mon cœur qu'il faut que je défere
Pour entrer sous de tels liens;
Ma main pour se donner, attend l'ordre d'un Pere,
Et mes Sœurs ont des droits qui vont devant les miens :
Mais si l'on me rendoit sur mes vœux absoluë,
Vous y pourriez avoir trop de part à la fois,
Et toute mon estime entre vous suspenduë,
Ne pourroit sur aucun laisser tomber mon choix.
A l'ardeur de vostre poursuite
Je répondrois assez de mes vœux les plus doux,
Mais c'est parmi tant de merite
Trop que deux cœurs pour moy, trop peu qu'un cœur pour vous.
De mes plus doux souhaits j'aurois l'ame gesnée,
A l'effort de vostre amitié,
Et j'y vois l'un de vous prendre une Destinée
A me faire trop de pitié.
Ouy, Princes, à tous ceux dont l'amour suit le vostre,
Je vous prefererois tous deux avec ardeur;
Mais je n'aurois jamais le cœur

De pouvoir preferer l'un de vous deux à l'autre.
A celuy que je choisirois,
Ma tendresse feroit un trop grand sacrifice,
Et je m'imputerois à barbare injustice,
Le tort qu'à l'autre je ferois.
Ouy, tous deux vous brillez de trop de grandeur d'ame,
Pour en faire aucun mal-heureux.
Et vous devez chercher dans l'amoureuse flâme
Le moyen d'estre heureux tous deux.
Si vostre cœur me considere
Assez pour me souffrir de disposer de vous,
J'ay deux Sœurs capables de plaire,
Qui peuvent bien vous faire un destin assez doux,
Et l'amitié me rend leur personne assez chere,
Pour vous souhaiter leurs Epoux.

CLEOMENE.

Un cœur dont l'amour est extrême
Peut-il bien consentir, helas!
D'estre donné par ce qu'il aime!
Sur nos deux cœurs, Madame, à vos divins appas
Nous donnons un pouvoir suprême,
Disposez en pour le trépas,
Mais pour une autre que vous-mesme,
Ayez cette bonté de n'en disposer pas.

AGENOR.

Aux Princesses, Madame, on feroit trop d'outrage,
Et c'est pour leurs attraits un indigne partage,
Que les restes d'une autre ardeur?
Il faut d'un premier feu la pureté fidelle,
Pour aspirer à cet honneur
Où vostre bonté nous appelle,
Et chacune merite un cœur
Qui n'ait soûpiré que pour elle.

AGLAURE.

Il me ſemble, ſans nul courroux,
Qu'avant que de vous en défendre,
Princes, vous deviez bien attendre
Qu'on ſe fût expliqué ſur vous.
Nous croyez-vous un cœur ſi facile & ſi tendre?
Et lors qu'on parle icy de vous donner à nous,
Sçavez-vous ſi l'on veut vous prendre?

CIDIPPE.

Je penſe que l'on a d'aſſez hauts ſentimens
Pour refuſer un cœur qu'il faut qu'on ſollicite,
Et qu'on ne veut devoir qu'à ſon propre merite
La conqueſte de ſes Amans.

PSICHE'.

J'ay crû pour vous, mes Sœurs, une gloire aſſez grande,
Si la poſſeſſion d'un merite ſi haut....

SCENE IV.

LYCAS, PSICHE', AGLAURE, CIDIPPE, CLEOMENE, AGENOR.

LYCAS.

AH, Madame!

PSICHE'.

Qu'a-tu?

LYCAS.

Le Roy...

PSICHE'.

Quoy?

LYCAS.

Vous demande.

PSICHE'.

De ce trouble si grand, que faut-il que j'attende ?

LYCAS.

Vous ne le sçaurez que trop tost.

PSICHE'.

Helas ! que pour le Roy tu me donnes à craindre !

LYCAS.

Ne craignez que pour vous, c'est vous que l'on doit plaindre.

PSICHE'.

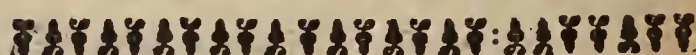
C'est pour loüer le Ciel, & me voir hors d'effroy,
De sçavoir que je n'aye à craindre que pour moy.
Mais appren-moy, Lycas, le sujet qui te touche.

LYCAS.

Souffrez que j'obeïsse à qui m'envoye icy,
Madame, & qu'on vous laisse apprendre de sa bouche
Ce qui peut m'affliger ainsi.

PSICHE'.

Allons sçavoir surquoy l'on craint tant ma foiblesse.



SCENE V.

AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS.

AGLAURE.

Si ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu,
Dy-nous quel grand mal-heur nous couvre ta tristesse.

LYCAS.

Helas ! ce grand mal-heur dans la Cour répandu,
Voyez-le vous-mesme, Princesse,

Dans l'Oracle qu'au Roy les Destins ont rendu.
Voicy ses propres mots, que la douleur, Madame,
A gravez au fond de mon ame.
Que l'on ne pense nullement
A vouloir de Psiché conclure l'Hymenée ;
Mais qu'au sommet d'un Mont elle soit promptement
En pompe funebre menée,
Et que de tous abandonnée,
Pour Epoux elle attende en ces lieux constamment
Un Monstre dont on a la veuë empoisonnée,
Un Serpent qui répand son venin en tous lieux,
Et trouble dans sa rage & la Terre & les Cieux.
Aprés un Arrest si severe.
Je vous quitte, & vous laisse à juger entre vous,
Si par de plus cruels & plus sensibles coups
Tous les Dieux nous pouvoient expliquer leur colere.



SCENE VI.

AGLAURE, CIDIPPE.

CIDIPPE.

MA Sœur, que sentez-vous à ce soudain malheur,
Où nous voyons Psiché par les Destins plongée ?

AGLAURE.

Mais vous, que sentez-vous, ma Sœur ?

CIDIPPE.

A ne vous point mentir je sens que dans mon cœur
Je n'en suis pas trop affligée.

AGLAURE.

Moy, je sens quelque chose au mien
Qui ressemble assez à la joye.
Allons, le Destin nous envoye
Un mal que nous pouvons regarder comme un bien.

PREMIER INTERMEDE.

La Scene est changée en des Rochers affreux, & fait voir en esloignement une Grotte effroyable.

C'est dans ce Desert que Psiché doit estre exposée pour obeïr à l'Oracle. Une Troupe de Personnes affligées y viennent déplorer sa disgrace. Une partie de cette Troupe desolée témoigne sa pitié par des Plaintes touchantes, & par des Concerts lugubres; & l'autre exprime sa desolation par une Dance pleine de toutes les marques du plus violent desespoir.

PLAINTES EN ITALIEN chantées par une Femme desolée, & deux Hommes affligez.

Femme desolée.

Deh, piangete al pianto mio,
Sassi duri, antiche selve,
Lagrimate fonti, e belve,
D'un bel volto il fato rio.

1. *Homme affligé.*

Ahi dolore!

2. *Homme affligé.*

Ahi martire!

1 *Homme affligé.*

Cruda morte!

2. *Homme*

2. Homme affligé.

Empia ſorte !

TOUS TROIS.

Che condanni à morir tanta beltà.
Cieli, ſtelle, ahi cudeltà.

2. Homme affligé.

Com'eſſer puo fra voi, ô Numi eterni ;
Chi voglia eſtinta una beltà innocente ?
Ahi ! che tanto rigor, Cielo inclemente,
Vince di crudeltà gli ſteſſi inferni.

1. Homme affligé.

Nume fiero !

2. Homme affligé.

Dio ſevero !

ENSEMBLE.

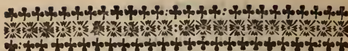
Perche tanto rigor
Contro innocente cor ?
Ahi, ſentenza inudita,
Dar morte à la Beltà, ch'altrui da vita.

Femme deſolée.

Ahi ch'indarno ſi tarda,
Non reſiſte à gli Dei mortale affetto ;
Alto impero ne ſforza,
Ove commanda il Ciel, l'Uvom cede à forza ;
Ahi dolore ! &c. *Come ſopra.*

Ces Plaintes ſont entrecoupées & finies par une Entrée de Ballet de huit Perſonnes affligées, qui par leurs attitudes expriment leur douleur.





ATCE II.

SCENE PREMIERE.

LE ROY, PSICHE', AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS, SUITE.

PSICHE'.



DE vos larmes, Seigneur, la ſource m'eſt bien chere ;
Mais c'eſt trop aux bontez que vous avez pour moy,
Que de laiſſer regner les tendreſſes de Pere
Juſques dans les yeux d'un grand Roy.
Ce qu'on vous voit icy donner à la Nature,
Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'injure,
Et j'en dois refuſer les touchantes faveurs :
Laiſſez moins ſur voſtre ſageſſe
Prendre d'empire à vos douleurs,
Et ceſſez d'honorer mon deſtin par des pleurs,
Qui dans le cœur d'un Roy montrent de la foibleſſe.

LE ROY.

Ah ! ma Fille, à ces pleurs laiſſe mes yeux ouverts.
Mon deüil eſt raiſonnable, encor qu'il ſoit extrême,

Et lors que pour toûjours on perd ce que je perds,
La Sageſſe, croy-moy, peut pleurer elle-meſme.
En vain l'orgueil du Diadême
Veut qu'on ſoit inſenſible à ces cruels revers,
En vain de la Raiſon les ſecours ſont offerts,
Pour vouloir d'un œil ſec voir mourir ce qu'on aime :
L'effort en eſt barbare aux yeux de l'Univers,
Et c'eſt brutalité plus que vertu ſuprême.
Je ne veux point dans cette adverſité
Parer mon cœur d'inſenſibilité,
Et cacher l'ennuy qui me touche,
Je renonce à la vanité
De cette dureté farouche,
Que l'on appelle fermeté;
Et de quelque façon qu'on nomme
Cette vive douleur dont je reſſens les coups,
Je veux bien l'étaler, ma Fille, aux yeux de tous,
Et dans le cœur d'un Roy montrer le cœur d'un Homme.

PSICHE'.

Je ne merite pas cette grande douleur :
Oppoſez, oppoſez un peu de reſiſtance
Aux droits qu'elle prend ſur un cœur
Dont mille evenemens ont marqué la puiſſance.
Quoy, faut-il que pour moy vous renonciez, Seigneur,
A cette Royale conſtance,
Dont vous avez fait voir dans les coups du malheur
Une fameuſe experience ?

LE ROY.

La conſtance eſt facile en mille occaſions.
Toutes les révolutions
Où nous peut expoſer la Fortune inhumaine,
La perte des grandeurs, les perſecutions,
Le poiſon de l'Envie, & les traits de la Haine,

N'ont rien que ne puisse sans peine
Braver les resolutions
D'une ame où la raison est un peu souveraine:
Mais ce qui porte des rigueurs
A faire succomber les cœurs
Sous le poids des douleurs ameres;
Ce sont, ce sont les rudes traits
De ces fatalitez severes,
Qui nous enlevent pour jamais
Les Personnes qui nous sont cheres,
La raison contre de tels coups
N'offre point d'armes secourables;
Et voila des Dieux en couroux
Les foudres les plus redoutables
Qui se puissent lancer sur nous.

PSICHE'.

Seigneur, une douceur icy vous est offerte;
Vostre hymen a receu plus d'un present des Dieux;
Et par une faveur ouverte
Il ne vous ostent rien en m'ostant à vos yeux,
Dont ils n'ayent le soin de reparer la perte.
Il vous reste dequoy consoler vos douleurs,
Et cette loy du Ciel que vous nommez cruelle;
Dans les deux Princesses mes Sœurs,
Laisse à l'amitié paternelle
Où placer toutes ses douceurs.

LE ROY.

Ah, de mes maux soulagemens frivoles!
Rien, rien ne s'offre à moy qui de toy me console;
C'est sur mes déplaisirs que j'ay les yeux ouverts,
Et dans un destin si funeste
Je regarde ce que je perds,
Et ne voy point ce qui me reste.

PSICHE'.

Vous sçavez mieux que moy qu'aux volontés des Dieux.

Seigneur, il faut régler les noftres;
Et je ne puis vous dire en ces triftes Adieux,
Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux
autres.
Ces Dieux font maiftres fouverains
Des prefens qu'ils daignent nous faire;
Ils ne les laiffent dans nos mains
Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire.
Lors qu'ils viennent les retirer,
On n'a nul droit de murmurer
Des graces que leur main ne veut plus nous étendre;
Seigneur, je fuis un don qu'ils ont fait à vos vœux,
Et quand par cet Arreft ils veulent me reprendre,
Ils ne vous oftent rien que vous ne teniez d'eux,
Et c'eft fans murmurer que vous devez me rendre.

LE ROY.

Ah, cherche un meilleur fondement
Aux confolations que ton cœur me prefente,
Et de la fauffeté de ce raifonnement
Ne fais point un accablement
A cette douleur fi cuifante,
Dont je fouffre icy le tourment.
Crois-tu là me donner une raifon puiffante,
Pour ne me plaindre point de cet Arreft des Cieux?
Et dans le procedé des Dieux
Dont tu veux que je me contente,
Une rigueur affaffinante
Ne paroift elle pas aux yeux?
Voy l'état où ces Dieux me forcent à te rendre;
Et l'autre où te receut mon cœur infortuné:
Tu connoiftras par là qu'ils me viennent reprendre
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je receus d'eux en toy, ma Fille,
Un prefent que mon cœur ne leur demandoit pas;

J'y trouvois alors peu d'appas ;
Et leur en vis sans joye accroistre ma famille.
Mais mon cœur ainsi que mes yeux
S'est fait de ce present une douce habitude :
J'ay mis quinze ans de soins, de veilles, & d'étude ;
A me le rendre precieux,
Je l'ay paré de l'aimable richesse
De mille brillantes vertus ;
En luy j'ay renfermé par des soins assidus
Tous les plus beaux tresors que fournit la sagesse ;
A luy j'ay de mon ame attaché la tendresse,
J'en ay fait de ce cœur le charme & l'allegresse,
La consolation de mes sens abbatus,
Le doux espoir de ma vieillesse.
Ils m'ostent tout cela, ces Dieux,
Et tu veux que je n'aye aucun sujet de plainte ;
Sur cet affreux Arrest dont je souffre l'atteinte ?
Ah ! leur pouvoir se jouë avec trop de rigueur
Des tendresses de nostre cœur ;
Pour m'oster leur present, leur faloit-il attendre
Que j'en eusse fait tout mon bien ?
Ou plûtost, s'ils avoient dessein de le reprendre,
N'eust-il pas esté mieux de ne me donner rien ?

PSICHE'.

Seigneur, redoutez la colere
De ces Dieux contre qui vous osez éclater.

LE ROY.

Aprés ce coup que peuvent-ils me faire ?
Ils m'ont mis en estat de ne rien redouter.

PSICHE'.

Ah, Seigneur, je tremble des crimes
Que je vous fais commettre, & je dois me haïr . . :

LE ROY.

Ah, qu'ils souffrent du moins mes plaintes légitimes,
Ce m'est assez d'effort que de leur obeïr :

Ce doit leur estre assez que mon cœur t'abandonne,
Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,
Sans pretendre gesner la douleur que me donne
L'épouventable Arrest d'un Sort si rigoureux.
Mon juste desespoir ne sçauroit se contraindre,
Je veux, je veux garder ma douleur à jamais,
Je veux sentir toûjours la perte que je fais,
De la rigueur du Ciel je veux toûjours me plaindre,
Je veux jusqu'au trépas incessamment pleurer
Ce que tout l'Univers ne peut me reparer.

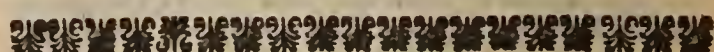
PSICHE'.

Ah, de grace, Seigneur, épargnez ma foiblesse,
J'ay besoin de constance en l'estat où je suis:
Ne fortifiez point l'excez de mes ennuis
Des larmes de vostre tendresse,
Seuls ils sont assez fort, & c'est trop pour mon cœur,
De mon destin & de vostre douleur.

LE ROY.

Ouy, je doy t'épargner mon deüil inconsolable.
Voicy l'instant fatal de m'arracher de toy:
Mais comment prononcer ce mot épouvantable?
Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loy,
Une rigueur inévitable
M'oblige à te laisser en ce funeste lieu.
Adieu, je vais... Adieu

Ce qui suit jusqu'à la fin de la Piece, est de Monsieur de Corneille l'aisné, à la reserve de la premiere Scene du troisiéme Acte, qui est de la mesme main que ce qui a precedé.



SCENE II.

PSICHE', AGLAURE, CIDIPPE.

PSICHE'.

Suivez le Roy, mes Sœurs, vous essuyrez ses larmes,
Vous adoucirez ses douleurs,
Et vous l'accableriez d'alarmes
Si vous vous exposiez encor à mes mal-heurs.
Conservez-luy ce qui luy reste,
Le Serpent que j'attens peut vous estre funeste;
Vous envelopper dans mon sort,
Et me porter en vous une seconde mort.
Le Ciel m'a seule condamnée
A son haleine empoisonnée,
Rien ne sçauroit me secourir;
Et je n'ay pas besoin d'exemple pour mourir.

AGLAURE.

Ne nous enviez pas ce cruel avantage
De confondre nos pleurs avec vos déplaisirs,
De mesler nos soûpirs à vos derniers soûpirs;
D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage.

PSICHE'.

C'est vous perdre inutilement.

CIDIPPE.

C'est en vostre faveur esperer un miracle;
Ou vous accompagner jusques au monument.

PSICHE'.

Que peut-on se promettre aprés un tel Oracle?

AGLAURE.

Un Oracle jamais n'est sans obscurité,
On l'entend d'autant moins que mieux on croit l'entendre,
Et peut-estre aprés tout n'en devez-vous attendre
Que gloire & que felicité.
Laissez-nous voir, ma Sœur, par une digne issuë,
Cette frayeur mortelle heureusement deceuë,
Ou mourir du moins avec vous,
Si le Ciel à nos vœux ne se montre plus doux.

PSICHE'.

Ma Sœur, écoutez mieux la voix de la Nature,
Qui vous appelle auprés du Roy.
Vous m'aimez trop, le devoir en murmure,
Vous en sçavez l'indispensable loy;
Un Pere vous doit estre encor plus cher que moy.
Rendez-vous toutes deux l'appuy de sa vieillesse,
Vous luy devez chacun un Gendre, & des Neveux,
Mille Rois à l'envy vous gardent leur tendresse,
Mille Rois à l'envy vous offriront leurs vœux:
L'Oracle me veut seule, & seule aussi je veux
Mourir si je puis, sans foiblesse,
Ou ne vous avoir pas pour témoin toutes deux
De ce que malgré moy la Nature m'en laisse.

AGLAURE.

Partager vos mal-heurs, c'est vous importuner.

CIDIPPE.

J'ose dire un peu plus, ma Sœur, c'est vous déplaire.

PSICHE'.

Non, mais enfin c'est me gesner,
Et peut-estre du Ciel redoubler la colere.

AGLAURE.

Vous le voulez, & nous partons.
Daigne ce mesme Ciel plus juste & moins severe,
Vous envoyer le sort que nous vous souhaitons,

Et que nostre amitié sincere
En dépit de l'Oracle & malgré vous espere.

PSICHE'.

Adieu, c'est un espoir, ma Sœur, & des souhaits
Qu'aucun des Dieux ne remplira jamais.

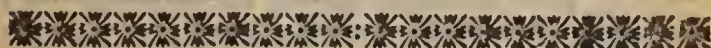


SCENE III.

PSICHE' *seule.*

ENfin seule, & toute à moy-mesme,
Je puis envisager cet affreux changement,
Qui du haut d'une gloire extrême
Me précipite au monument.
Cette gloire estoit sans seconde,
L'éclat s'en répandoit jusqu'aux deux bouts du Monde,
Tout ce qu'il a de Rois sembloient faits pour m'aimer:
Tous leurs Sujets me prenant pour Déesse,
Commençoient à m'accoûtumer
Aux encens qu'ils m'offroient sans cesse;
Leurs soûpirs, me suivoient sans qu'il m'en coûtast rien,
Mon ame restoit libre en captivant tant d'ames,
Et j'estois parmy tant de flâmes
Reine de tous les cœurs, & maistresse du mien.
O Ciel m'auriez-vous fait un crime
De cette insensibilité?
Déployez-vous sur moy tant de severité,
Pour n'avoir à leurs vœux rendu que de l'estime;
Si vous m'imposiez cette loy,
Qu'il falust faire un choix pour ne vous pas déplaire,
Puis que je ne pouvois le faire,

Que ne le faisiez-vous pour moy ?
Que ne m'inspiriez vous ce qu'inspire à tant d'autres
Le merite, l'amour, & ... Mais que vois-je icy ?



SCENE IV.

CLEOMENE, AGENOR, PSICHE'.

CLEOMENE.

DEux Amis, deux Rivaux, dont l'unique soucy
Est d'exposer leurs jours pour conserver les vostres.

PSICHE'.

Puis-je vous écouter quand j'ay chassé deux Sœurs ?
Princes, contre le Ciel pensez-vous me défendre ?
Vous livrer au Serpent qu'icy je dois attendre,
Ce n'est qu'un desespoir qui sied mal aux grands cœurs ;
Et mourir alors que je meurs,
C'est accabler une ame tendre
Qui n'a que trop de ses douleurs.

AGENOR.

Un Serpent n'est pas invincible ?
Cadmus qui n'aimoit rien défit celuy de Mars :
Nous aimons, & l'Amour sçait rendre tout possible
Au cœur qui suit ses étendarts,
A la main dont luy-même il conduit tous les dards.

PSICHE'.

Voulez vous qu'il vous serve en faveur d'une ingrate
Que tous ses traits n'ont pû toucher ?
Qu'il dompte sa vengeance au moment qu'elle éclate,
Et vous aide à m'en arracher ?
Quand mesme vous m'auriez servie ;

Quand vous m'auriez rendu la vie ;
Quel fruit esperez-vous de qui ne peut aimer ?

CLEOMENE.

Ce n'est point par l'espoir d'un si charmant salaire
Que nous nous sentons animer,
Nous ne cherchons qu'à satisfaire
Aux devoirs d'un amour qui n'ose présumer
Que jamais, quoy qu'il puisse faire,
Il soit capable de vous plaire,
Et digne de vous enflamer.
Vivez, belle Princesse, & vivez pour un autre ;
Nous le verrons d'un œil jaloux,
Nous en mourrons, mais d'un trépas plus doux
Que s'il nous faloit voir le vostre ;
Et si nous ne mourons en vous sauvant le jour,
Quelque amour qu'à nos yeux vous preferiez au nostre,
Nous voulons bien mourir de douleur & d'amour.

PSICHE'.

Vivez, Princes, vivez, & de ma Destinée
Ne songez plus à rompre, ou partager la loy :
Je croy vous l'avoir dit, le Ciel ne veut que moy ;
Le Ciel m'a seule condamnée,
Je pense ouïr déja les mortels sifflemens
De son Ministre qui s'approche ;
Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous momens,
Et maistresse qu'elle est de tous mes sentimens,
Elle me le figure au haut de cette Roche,
J'en tombe de foiblesse, & mon cœur abbatu
Ne soûtient plus qu'à peine un reste de vertu.
Adieu, Princes, fuyez, qu'il ne vous empoisonne.

AGENOR.

Rien ne s'offre à nos yeux encor qui les étonne,
Et quand vous vous peignez un si proche trépas,
Si la force vous abandonne,
Nous avons des cœurs & des bras

Que l'espoir n'abandonne pas.
Peut-estre qu'un Rival a dicté cet Oracle,
Que l'or a fait parler celuy qui l'a rendu :
Ce ne seroit pas un miracle,
Que pour un Dieu muet un Homme eût répondu ;
Et dans tous les climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il est ainsi qu'ailleurs des méchans dans les Temples.

CLEOMENE.

Laissez-nous opposer au lâche Ravisseur,
A qui le Sacrilege indignement vous livre,
Un Amour qu'a le Ciel choisi pour défenseur
De la seule Beauté pour qui nous voulons vivre;
Si nous n'osons prétendre à sa possession,
Du moins en son peril permettez nous de suivre
L'ardeur & les devoirs de nostre passion.

PSICHE'.

Portez-les à d'autres moy-mesmes,
Princes, portez-les à mes Sœurs
Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes
Dont pour moy sont remplis vos cœurs;
Vivez pour elles quand je meurs,
Plaignez de mon Destin les funestes rigueurs,
Sans leur donner en vous de nouvelles matieres.
Ce sont mes volontez dernieres,
Et l'on a receu de tout temps
Pour souveraines loix les ordres des Mourans.

CLEOMENE.

Princesse...

PSICHE'.

Encor un coup, Princes, vivez pour elles,
Tant que vous m'aimerez vous devez m'obeïr;
Ne me reduisez pas à vouloir vous haïr.
Et vous regarder en rebelles,
A force de m'estre fidelles,

Allez, laissez-moy seule expirer en ce lieu;
Où je n'ay plus de voix que pour vous dire adieu.
Mais je sens qu'on m'enleve, & l'air m'ouvre une route
D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.
Adieu, Princes, Adieu pour la derniere fois,
Voyez si de mon sort vous pouvez estre en doute.

Elle est enlevée en l'air par deux Zephires.

AGENOR.

Nous la perdons de vuë, allons tous deux chercher
Sur le faiste de ce Rocher,
Prince, les moyens de la suivre.

CLEOMENE.

Allons-y chercher ceux de ne luy point survivre.

SCENE V.

L'AMOUR *en l'air.*

ALlez mourir, Rivaux d'un Dieu jaloux,
Dont vous meritez le couroux,
Pour avoir eu le cœur sensible aux mesmes charmes.
Et toy, forge, Vulcain, mille brillans attraits
Pour orner un Palais,
Où l'Amour de Psiché veut essuyer les larmes,
Et luy rendre les armes.



SECOND INTERMEDE.

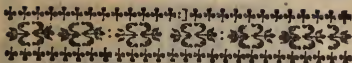
LA Scene se change en une Cour magnifique, ornée de Colomnes de Lapys enrichies de Figures d'or qui forment un Palais pompeux & brillant, que l'Amour destine pour Psiché. Six Cyclopes avec quatre Fées y font une Entrée de Balet, où ils achevent en cadence quatre gros Vases d'argent que les Fées leur ont apportez. Cette Entrée est entrecoupée par ce Recit de Vulcain, qu'il fait à deux reprises.

DEpeschez, preparez ces lieux.
Pour le plus aimable des Dieux.
Que chacun pour luy s'interesse,
N'oubliez rien des soins qu'il faut:
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tost.

L'Amour ne veut point qu'on differe,
Travaillez, hastez-vous,
Frappez, redoublez vos coups;
Que l'ardeur de luy plaire
Fasse vos soins les plus doux.

SECOND COUPLET.

SErvez bien un Dieu si charmant;
Il se plaist dans l'empressement.
Que chacun pour luy s'interesse.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, ZEPHIRE.

ZEPHIRE.



Uy, je me suis galamment acquitté
De la commission que vous m'avez
donnée,
Et du haut du Rocher je l'ay, cette
Beauté
Par le milieu des airs doucement amenée
Dans ce beau Palais enchanté,
Où vous pouvez en liberté
Disposer de sa Destinée:
Mais vous me surprenez par ce grand changement
Qu'en vostre personne vous faites;
Cette taille, ces traits, & cet ajustement,
Cachent tout à fait qui vous estes,
Et je donne aux plus fins à pouvoir en ce jour
Vous réconnoistre pour l'Amour.

L'AMOUR.

Aussi ne veux-je pas qu'on puisse me connoistre,
Je ne veux à Psiché que découvrir mon cœur,
Rien que les beaux transports de cette vive ardeur
Que ses doux charmes y font naistre,
Et pour en exprimer l'amoureuse langueur,
Et cacher ce que je puis estre

Aux yeux qui m'imposent des loix,
J'ay pris la forme que tu vois.

ZEPHIRE.

En tout vous estes un grand Maistre,
C'est icy que je le connois.
Sous des déguisemens de diverse nature
On a veu les Dieux amoureux
Chercher à soulager cette douce blessure
Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de feux:
Mais en bon sens vous l'emportez sur eux.
Et voilà la bonne figure
Pour avoir un succés heureux
Prés de l'aimable Sexe où l'on porte ses vœux.
Oüy de ces formes-là l'assistance est bien forte,
Et sans parler ny de rang, ny d'esprit,
Qui peut trouver moyen d'estre fait de la sorte;
Ne soûpire guere à credit.

L'AMOUR.

J'ay resolu, mon cher Zephire,
De demeurer ainsi toûjours,
Et l'on ne peut le trouver à redire
A l'aisné de tous les Amours.
Il est temps de sortir de cette longue enfance
Qui fatigue ma patience,
Il est temps desormais que je devienne grand,

ZEPHIRE.

Fort bien, vous ne pouvez mieux faire,
Et vous entrez dans un mystere
Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR.

Ce changement sans doute irritera ma Mere.

ZEPHIRE.

Je prévoy là dessus quelque peu de colere.
Bien que les disputes des ans
Ne doivent point regner parmy des Immortelles;
Vostre Mere Venus est de l'humeur des belles

Qui n'aiment point de grands enfans.
Mais où je la trouve outragée,
C'est dans le procedé que l'on vous voit tenir,
Et c'est l'avoir étrangement vengée,
Que d'aimer la Beauté qu'elle vouloit punir.
Cette haine où ses vœux pretendent que réponde
La puissance d'un Fils que redoutent les Dieux...

L'AMOUR.

Laissons cela Zephire, & me dy si tes yeux
Ne trouvent pas Psiché la plus belle du monde ?
Est-il rien sur la Terre, est-il rien dans les Cieux,
Qui puisse luy ravir le titre glorieux
De beauté sans seconde ?
Mais je la voy, mon cher Zephire,
Qui demeure surprise à l'éclat de ces lieux.

ZEPHIRE.

Vous pouvez-vous montrer pour finir son martyre,
Luy découvrir son destin glorieux,
Et vous dire entre vous tout ce que peuvent dire
Les soûpirs, la bouche, & les yeux.
En Confident discret je sçay ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux mystere.



SCENE II.

PSICHE' *seule.*

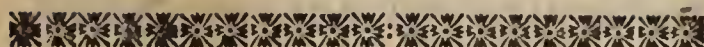
OU suis-je ? & dans un lieu que je croyois barbare,
Quelle sçavante main a basti ce Palais,
Que l'Art, que la Nature pare
De l'assemblage le plus rare

Que l'œil puiſſe admirer jamais ?
Tout rit, tout brille, tout éclate,
Dans ces Jardins, dans ces Appartemens,
Dont les pompeux ameublemens
N'ont rien qui n'enchante & ne flate;
Et de quelque coſté que tournent mes frayeurs,
Je ne voy ſous mes pas que de l'or ou des fleurs.

Le Ciel auroit-il fait cet amas de merveilles
Pour la demeure d'un Serpent ?
Et lors que par leur veuë il amuſe & ſuſpend
De mon deſtin jaloux les rigueurs ſans pareilles,
Veut-il montrer qu'il s'en repent ?
Non, non, c'eſt de ſa haine en cruautez feconde
Le plus noir, le plus rude trait,
Qui par une rigueur nouvelle & ſans ſeconde
N'étale ce choix qu'elle a fait
De ce qu'a de plus beau le Monde,
Qu'afin que je le quitte avec plus de regret.

Que mon eſpoir eſt ridicule,
S'il croit par là ſoulager mes douleurs!
Tout autant de momens que ma mort ſe recule,
Sont autant de nouveaux mal-heurs,
Plus elle tarde, & plus de fois je meurs.

Ne me fay plus languir, vien prẽdre ta victime,
Monſtre qui dois me déchirer;
Veux-tu que je te cherche, & faut-il que j'anime
Tes fureurs à me devorer ?
Si le Ciel veut ma mort, ſi ma vie eſt un crime,
De ce peu qui m'en reſte oſe enfin t'emparer,
Je ſuis laſſe de murmurer
Contre un chaſtiment legitime,
Je ſuis laſſe de ſoûpirer,
Vien, que j'acheve d'expirer.



SCENE III.

L'AMOUR, PSICHE', ZEPHIRE.

L'AMOUR.

LE voila ce Serpent ce Monstre impitoyable,
Qu'un Oracle étonnant pour vous a préparé,
Et qui n'est pas peut-estre à tel point effroyable
Que vous vous l'estes figuré.

PSICHE'.

Vous, Seigneur, vous seriez ce Monstre dont l'Oracle
A menacé mes tristes jours?
Vous qui semblez plûtost un Dieu qui par miracle
Daigne venir luy-mesme à mon secours?

L'AMOUR.

Quel besoin de secours au milieu d'un Empire,
Où tout ce qui respire
N'attend que vos regards pour en prendre la loy,
Où vous n'avez à craindre autre Monstre que moy?

PSICHE'.

Qu'un Monstre tel que vous inspire peu de crainte!
Et que s'il a quelque poison,
Une ame auroit peu de raison
De hazarder la moindre plainte,
Contre une favorable atteinte
Dont tout le cœur craindroit la guerison!
A peine je vous voy, que mes frayeurs cessées
Laissent évanouïr l'image du trépas;
Et que je sens couler dans mes veines glacées
Un je ne sçay quel feu que je ne connois pas.

J'ay senti de l'estime & de la complaisance ;
De l'amitié, de la reconnoissance,
De la compassion les chagrins innocens
M'en ont fait sentir la puissance,
Mais je n'ay point encor senti ce que je sens ;
Je ne sçay ce que c'est, mais je sçay qu'il me charme,
Que je n'en conçoy point d'alarme ;
Plus j'ay les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer :
Tout ce que j'ay senty, n'agissoit point de mesme,
Et je dirois que je vous aime,
Seigneur, si je sçavois ce que c'est que d'aimer.
Ne les détournez point, ces yeux qui m'empoisonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçans, mais amoureux,
Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.
Helas ! plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux.
Par quel ordre du Ciel que je ne puis comprendre
Vous dy-je plus que je ne doy,
Moy de qui la pudeur devroit du moins attendre
Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous voy ?
Vous soûpirez, Seigneur, ainsi que je soûpire,
Vos sens comme les miens paroissent interdits,
C'est à moy de m'en taire, à vous de me le dire,
Et cependant c'est moy qui vous le dis.

L'AMOUR.

Vous avez eu, Psiché, l'ame toûjours si dure,
Qu'il ne faut pas vous étonner,
Si pour en reparer l'injure
L'Amour en ce moment se paye avec usure
De ceux qu'elle a deu luy donner.
Ce moment est venu qu'il faut que vostre bouche
Exhale des soûpirs si long-temps retenus,

Et qu'en vous arrachant à cette humeur farou-
che,
Un amas de transports aussi doux qu'inconnus
Aussi sensiblement tout à la fois vous touche,
Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux
jours
Dont cette ame insensible a profané le cours.

PSICHE'.

N'aimer point, c'est donc un grand crime ?

L'AMOUR.

En souffrez-vous un rude châtiment ?

PSICHE'.

C'est punir assez doucement.

L'AMOUR.

C'est luy choisir sa peine legitime,
Et se faire justice en ce glorieux jour
D'un manquement d'amour, par un excez d'a-
mour.

PSICHE'.

Que n'ay-je esté plûtost punie ?
J'y mets le bon-heur de ma vie ;
Je devrois en rougir ou le dire plus bas,
Mais le supplice a trop d'appas ;
Permettez que tout haut je le die & redie,
Je le dirois cent fois & n'en rougirois pas.
Ce n'est point moy qui parle, & de vostre presen-
ce
L'empire surprenant, l'aimable violence,
Dés que je veux parler, s'empare de ma voix.
C'est en vain qu'en secret ma pudeur s'en offense ;
Que le Sexe & la bienseance
Osent me faire d'autres loix ;
Vos yeux de ma réponse eux mesmes font le
choix,
Et ma bouche asservie à leur toute-puissance
Ne me consulte plus sur ce que je me dois.

L'AMOUR.

Croyez, belle Psiché, croyez ce qu'ils vous disent,
Ces yeux, qui ne sont point jaloux;
Qu'à l'envy les vostres m'instruisent
De tout ce qui se passe en vous.
Croyez-en ce cœur qui soûpire,
Et qui tant que le vostre y voudra répartir,
Vous dira bien plus d'un soûpir
Que cent regards ne peuvent dire.
C'est le langage le plus doux;
C'est le plus fort, c'est le plus seur de tous.

PSICHE'.

L'intelligence en estoit deuë
A nos cœurs, pour les rendre également contens;
J'ay soûpiré, vous m'avez entenduë;
Vous soûpirez, je vous entens.
Mais ne me laissez plus en doute,
Seigneur, & dites moy si par la mesme route
Aprés moy le Zephire icy vous a rendu
Pour me dire ce que j'écoute.
Quand j'y suis arrivée, estiez-vous attendu?
Et quand vous luy parlez estes-vous entendu?

L'AMOUR.

J'ay dans ce doux climat un souverain empire,
Comme vous l'avez sur mon cœur:
L'Amour m'est favorable, & c'est en sa faveur
Qu'à mes ordres Æole a soûmis le Zephire.
C'est l'Amour qui pour voir mes feux recompensez,
Luy mesme a dicté cet Oracle,
Par qui vos beaux jours menacez
D'une foule d'Amans se sont débarassez,
Et qui m'a delivré de l'eternel obstacle
De tant de soûpirs empressez,
Qui ne meritoient pas de vous estre adressez.

Ne

Ne me demandez point quelle eſt cette Province,
Ni le nom de ſon Prince,
Vous le ſçaurez quand il en ſera temps:
Je veux vous acquerir, mais c'eſt par mes ſervices,
Par des ſoins aſſidus, & par des vœux conſtans,
Par les amoureux ſacrifices
De tout ce que je ſuis,
De tout ce que je puis,
Sans que l'éclat du rang pour moy vous ſolicite,
Sans que de mon pouvoir je me faſſe un merite;
Et bien que Souverain dans cet heureux ſéjour,
Je ne vous veux, Pſiché, devoir qu'à mon amour.
Venez en admirer avec moy les merveilles,
Princeſſe, & preparez vos yeux & vos oreilles
A ce qu'il a d'enchantemens.
Vous y verrez des Bois & des Prairies
Conteſter ſur leurs agrémens
Avec l'or & les Pierreries;
Vous n'entendrez que des concerts charmans;
De cent beautez vous y ſerez ſervie,
Qui vous adoreront ſans vous porter envie,
Et brigueront à tous momens
D'une ame ſoûmiſe & ravie
L'honneur de vos commandemens.

PSICHE'.

Mes volontez ſuivent les voſtres;
Je n'en ſçaurois plus avoir d'autres;
Mais voſtre Oracle enfin vient de me ſeparer
De deux Sœurs, & du Roy mon Pere,
Que mon trépas imaginaire
Reduit tous trois à me pleurer.
Pour diſſiper l'erreur dont leur ame accablée
De mortels déplaiſirs ſe voit pour moy comblée,

Souffrez que mes Sœurs soient témoins
Et de ma gloire & de vos soins.
Prestez-leur comme à moy les aisles du Zephire,
Qui leur puissent de vostre Empire
Ainsi qu'à moy faciliter l'accez ;
Faites-leur voir en quels lieux je respire,
Faites-leur de ma perte admirer le succez.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Psiché, toute vostre ame :
Ce tendre souvenir d'un Pere & de deux Sœurs
Me vole une part des douceurs
Que je veux toutes pour ma flame.
N'ayez d'yeux que pour moy, qui n'en ay que pour vous,
Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire ;
Et quand de tels soucis osent vous en distraire. . . .

PSICHE'.

Des tendresses du sang peut-on estre jaloux ?

L'AMOUR.

Je le suis, ma Psiché, de toute la Nature.
Les rayons du Soleil vous baisent trop souvent,
Vos cheveux souffrent trop les caresses du Vent ;
Dés qu'il les flatte, j'en murmure ;
L'air mesme que vous respirez,
Avec trop de plaisir passe par vostre bouche ;
Vostre habit de trop prés vous touche ;
Et si-tost que vous soûpirez,
Je ne sçay quoy qui m'effarouche
Craint parmi vos soupirs des soupirs égarez.
Mais vous voulez vos Sœurs, allez, partez Zephire,
Psiché le veut, je ne l'en puis dédire.

Le Zephire s'envole.

Quand vous leur ferez voir ce bien-heureux séjour,

De ſes treſors faites-leur cent largeſſes,
Prodiguez-leur careſſes ſur careſſes,
Et du ſang, s'il ſe peut, épuiſez les tendreſſes,
Pour vous rendre toute à l'Amour.
Je n'y meſleray point d'importune preſence,
Mais ne leur faites pas de ſi longs entretiens;
Vous ne ſçauriez pour eux avoir de complaiſance,
Que vous ne dérobiez aux miens.

PSICHÉ.

Voſtre amour me fait une grace.
Dont je n'abuſeray jamais.

L'AMOUR.

Allons voir cependant ces Jardins, ce Palais,
Où vous ne verrez rien que voſtre éclat n'efface.
Et vous petits Amours, & vous jeunes Zephirs,
Qui pour ames n'avez que de tendres ſoupirs,
Montrez tous à l'envy ce qu'à voir ma Princeſſe
Vous avez ſenty d'allegreſſe.

TROISIÉME INTERMEDE.

IL ſe fait une Entrée de Ballet de quatre Amours & de quatre Zephirs, interrompuë deux fois par un Dialogue chanté par un Amour & un Zephir.

LE ZEPHIR.

AImable Jeuneſſe,
Suivez la tendreſſe,
Joignez aux beaux jours
La douceur des Amours.
C'eſt pour vous ſurprendre,
Qu'on vous fait entendre

Qu'il faut éviter leurs ſoûpirs,
Et craindre leurs deſirs:
Laiſſez-vous apprendre
Quels ſont leurs plaiſirs.

Ils chantent enſemble.

CHacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour,
Et plus on a dequoy charmer,
Plus on doit à l'Amour.

LE ZEPHIR *ſeul.*

Un cœur jeune & tendre
Eſt fait pour ſe rendre,
Il n'a point à prendre
De fâcheux détour.

Les deux enſemble.

Chacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour,
Et plus on a dequoy charmer,
Plus on doit à l'Amour.

L'AMOUR *ſeul.*

Pourquoy ſe défendre?
Que ſert-il d'attendre?
Quand on perd un jour,
On le perd ſans retour.

Les deux enſemble.

Chacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour.
Et plus on a dequoy charmer,
Plus on doit à l'Amour.

SECOND COUPLET.

LE ZEPHIR.

L'Amour a des charmes,
Rendons-luy les armes,

Ses ſoins & ſes pleurs
Ne ſont pas ſans douceur.
Un cœur pour le ſuivre.
A cent maux ſe livre.
Il faut pour goûter ſes appas
Languir juſqu'au trépas ;
Mais ce n'eſt pas vivre
Que de n'aimer pas.

Ils chantent enſemble.

S'il faut des ſoins & des travaux
En aimant,
On eſt payé de mille maux
Par un heureux moment.

LE ZEPHIR *ſeul.*

On craint ; on eſpere,
Il faut du miſtere,
Mais on n'obtient guere
De bien ſans tourment.

Les deux enſemble.

S'il faut des ſoins & des travaux
En aimant,
On eſt payé de mille maux
Par un heureux moment.

L'AMOUR *ſeul.*

Que peut-on mieux faire,
Qu'aimer & que plaire ?
C'eſt un ſoin charmant,
Que l'employ d'un Amant.

Les deux ensemble.

S'il faut des soins & des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

Le Theatre devient un autre Palais magnifique, coupé dans le fond par un Vestibule, au travers duquel on voit un Jardin superbe & charmant, decoré de plusieurs Vases d'Orangers, & d'Arbres chargez de toutes sortes de Fruits.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.



E n'en puis plus, ma Sœur, j'ay veu trop de merveilles.
L'avenir aura peine à les bien concevoir;
Le Soleil qui voit tout, & qui nous fait tout voir,
N'en a jamais veu de pareilles.
Elles me chagrinent l'esprit;
Et ce brillant Palais, ce pompeux équipage,
Font un odieux étalage
Qui m'accable de honte autant que de dépit.
Que la Fortune indignement nous traite,
Et que sa largesse indiscrete
Prodigue aveuglément, épuise, unit d'efforts,
Pour faire de tant de tresors
Le partage d'une Cadete!

CIDIPPE.

J'entre dans tous vos sentimens,
J'ay les mesmes chagrins, & dans ces lieux charmans
Tout ce qui vous déplaist, me blesse;
Tout ce que vous prenez pour un mortel affront,
Comme vous m'accable & me laisse
L'amertume dans l'ame, & la rougeur au front.

AGLAURE.

Non, ma Sœur, il n'eſt point de Reines
Qui dans leur propre Eſtat parlent en Souveraines
Comme Pſiché parle en ces lieux,
On l'y voit obeïe avec exactitude,
Et de ſes volontez une amoureuſe étude
Les cherche juſques dans ſes yeux.
Mille beautez s'empreſſent autour d'elle ;
Et ſemblent dire à nos regards jaloux,
Quels que ſoient nos attraits, elle eſt encor plus belle,
Et nous qui la ſervons le ſommes plus que vous.
Elle prononce, on execute,
Aucun ne s'en défend, aucun ne s'en rebute :
Flore qui s'attache à ſes pas,
Répand à pleines mains autour de ſa perſonne
Ce qu'elle a de plus doux appas,
Zephire vole aux ordres qu'elle donne,
Et ſon Amante & luy s'en laiſſant trop charmer,
Quittent pour la ſervir les ſoins de s'entr'aimer.

CIDIPPE.

Elle a des Dieux à ſon ſervice,
Elle aura bien-toſt des Autels ;
Et nous ne commandons qu'à de chetifs mortels,
De qui l'audace & le caprice
Contre nous à toute heure en ſecret revoltez,
Oppoſent à nos volontez
Ou le murmure, ou l'artifice.

AGLAURE.

C'eſtoit peu que dans noſtre Cour
Tant de cœurs à l'envi nous l'euſſent preferée ;
Ce n'eſtoit pas aſſez que de nuit & de jour
D'une foule d'Amans elle y fût adorée ;
Quand nous nous conſolions de la voir au tombeau
Par l'ordre impreveu d'un Oracle,
Elle a voulu de ſon deſtin nouveau
Faire en noſtre preſence éclater le miracle,

Et choisi nos yeux pour témoins
Dé ce qu'au fond du cœur nous souhaitions le moins.

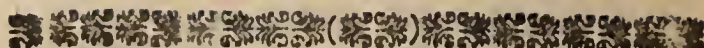
CIDIPPE.

Ce qui le plus me desespere,
C'est cet Amant parfait & si digne de plaire,
Qui se captive sous ses loix.
Quand nous pourrions choisir entre tous les Monarques,
En est-il un de tant de Rois
Qui porte de si nobles marques ?
Se voir du bien par delà ses souhaits,
N'est souvent qu'un bon-heur qui fait des miserables:
Il n'est ni train pompeux, ni superbes Palais,
Qui n'ouvre quelque porte à des maux incurables;
Mais avoir un Amant d'un merite achevé,
Et s'en voir cherement aimée,
C'est un bon-heur si haut, si relevé,
Que sa grandeur ne peut estre exprimée.

AGLAURE.

N'en parlons plus, ma Sœur, nous en mourrions d'ennuy,
Songeons plûtost à la vengeance,
Et trouvons le moyen de rompre entre elle & luy
Cette adorable intelligence.
La voicy. J'ay des coups tout prests à luy porter,
Qu'elle aura peine d'éviter.





SCENE II.

PSICHE', AGLAURE, CIDIPPE.

PSICHE'.

JE viens vous dire adieu, mon Amant vous renvoye,
Et ne ſçauroit plus endurer
Que vous luy retranchiez un moment de la joye
Qu'il prend de ſe voir ſeul à me conſiderer.
Dans un ſimple regard, dans la moindre parole;
Son amour trouve des douceurs,
Qu'en faveur du ſang je luy vole,
Quand je les partage à des Sœurs.

AGLAURE.

La jalouſie eſt aſſez fine,
Et ces délicats ſentimens
Meritent bien qu'on s'imagine
Que celuy qui pour vous a ces empreſſemens;
Paſſe le commun des Amans.
Je vous en parle ainſi faute de le connoiſtre.
Vous ignorez ſon nom, & ceux dont il tient l'eſtre,
Nos eſprits en ſont alarmez:
Je le tiens un grand Prince, & d'un pouvoir ſuprême
Bien au delà du Diadême,
Ses threſors ſous vos pas confuſément ſemez
Ont dequoy faire honte à l'abondance même;
Vous l'aimez autant qu'il vous aime,
Il vous charme, & vous le charmez;
Voſtre felicité, ma Sœur, ſeroit extrême,
Si vous ſçaviez qui vous aimez.

PSICHE'.

Que m'importe? j'en ſuis aimée ;
Plus il me voit plus je luy plais ;
Il n'eſt point de plaiſir dont l'ame ſoit charmée,
Qui ne préviennent mes ſouhaits,
Et je voy mal dequoy la voſtre eſt alarmée,
Quand tout me ſert dans ce Palais.

AGLAURE.

Qu'importe qu'icy tout vous ſerve,
Si toûjours cet Amant vous cache ce qu'il eſt ?
Nous ne nous alarmons que pour voſtre intereſt.
En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaiſt,
Le veritable amour ne fait point de reſerve,
Et qui s'obſtine à ſe cacher,
Sent quelque choſe en ſoy qu'on luy peut reprocher.
Si cet Amant devient volage,
Car ſouvent en amour le change eſt aſſez doux,
Et j'oſe le dire entre nous,
Pour grand que ſoit l'éclat dont brille ce viſage,
Il en peut eſtre ailleurs d'auſſi belle que vous.
Si, dis-je, un autre objet ſous d'autres loix l'engage,
Si dans l'eſtat où je vous voy,
Seul en ſes mains, & ſans défenſes,
Il va juſqu'à la violence,
Sur qui vous vengera le Roy,
Ou de ce changement, ou de cette inſolence ?

PSICHE'.

Ma Sœur, vous me faites trembler.
Juſte Ciel ! pourrois-je eſtre aſſez infortunée ?....

CIDIPPE.

Que ſçait-on ſi déja les nœuds de l'Hymenée....

PSICHE'.

N'achevez pas, ce ſeroit m'accabler;

AGLAURE.

Je n'ay plus qu'un mot à vous dire.
Ce Prince qui vous aime, & qui commande aux Vents,
Qui nous donne pour Char les aîles du Zephire,
Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous momens,
Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la Nature,
Peut-estre à tant d'amour mesle un peu d'imposture,
Peut-estre ce Palais n'est qu'un enchantement;
Et ces lambris dorez, ces amas de richesses
Dont il achepte vos tendresses,
Dés qu'il sera lassé de souffrir vos caresses,
Disparoîstront en un moment.
Vous sçavez comme nous ce que peuvent les charmes.

PSICHE'.

Que je sens à mon tour de cruelles alarmes!

AGLAURE.

Nostre amitié ne veut que vostre bien.

PSICHE'.

Adieu, mes Sœurs, finissons l'entretien;
J'aime, & je crains qu'on ne s'impatiente.
Partez, & demain si je puis
Vous me verrez, ou plus contente,
Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

AGLAURE.

Nous allons dire au Roy quelle nouvelle gloire,
Quel excés de bon-heur le Ciel répand sur vous.

CIDIPPE.

Nous allons luy conter d'un changement si doux
La surprenante & merveilleuse histoire.

PSICHE'.

Ne l'inquietez point, ma Sœur, de vos soupçons;
Et quand vous luy peindrez un si charmant Empire....

AGLAURE.

Nous sçavons toutes deux ce qu'il faut taire, ou dire,
Et n'avons pas besoin sur ce point de leçons.

Le Zephire enleve les deux Sœurs de Psiché dans un nüage qui descend jusqu'à terre, & dans lequel il les emporte avec rapidité.



SCENE III.

L'AMOUR. PSICHE'.

L'AMOUR.

ENfin vous estes seule, & je puis vous redire,
Sans avoir pour témoins vos importunes Sœurs,
Ce que des yeux si beaux ont pris sur moy d'empire,
Et quel excés ont les douceurs
Qu'une sincere ardeur inspire
Si-tost qu'elle assemble deux cœurs.
Je puis vous expliquer de mon ame ravie
Les amoureux empressemens,
Et vous jurer qu'à vous seule asservie
Elle n'a pour objet de ses ravissemens,
Que de voir cette ardeur de mesme ardeur suivie,
Ne concevoir plus d'autre envie
Que de regler mes vœux sur vos desirs,
Et de ce qui vous plaist faire tous mes plaisirs.
Mais d'où vient qu'un triste nuage
Semble offusquer l'éclat de ces beaux yeux ?
Vous manque-t il quelque chose en ces lieux ?
Des vœux qu'on vous y rend dédaignez-vous l'hommage ?

PSICHE'.

Non, Seigneur.

L'AMOUR.

Qu'est-ce donc, & d'où vient mon mal-heur ?
J'entens moins de soûpirs d'amour que de douleur,
Je voy de vostre teint les roses amorties
Marquer un déplaisir secret;
Vos Sœurs à peine sont parties,
Que vous soûpirez de regret !
Ah, Psiché, de deux cœurs quand l'ardeur est la même,
Ont-ils des soûpirs differens ?
Et quand on aime bien, & qu'on voit ce qu'on aime,
Peut-on songer à des Parens ?

PSICHE'.

Ce n'est point-là ce qui m'afflige.

L'AMOUR.

Est-ce l'absence d'un Rival,
Et d'un Rival aimé qui fait qu'on me neglige ?

PSICHE'.

Dans un cœur tout à vous que vous penetrez mal !
Je vous aime, Seigneur, & mon amour s'irrite
De l'indigne soupçon que vous avez formé :
Vous ne connoissez pas quel est vostre merite,
Si vous craignez de n'estre pas aimé.
Je vous aime, & depuis que j'ay veu la lumiere,
Je me suis montrée assez fiere,
Pour dédaigner les vœux de plus d'un Roy :
Et s'il faut ouvrir mon ame toute entiere,
Je n'ay trouvé que vous qui fust digne de moy.
Cependant j'ay quelque tristesse
Qu'en vain je voudrois vous cacher,
Un noir chagrin se mesle à toute ma tendresse,
Dont je ne la puis détacher.
Ne m'en demandez point la cause,
Peut estre la sçachant, voudrez-vous m'en punir,
Et si j'ose aspirer encor à quelque chose,

Je ſuis ſeure du moins de ne point l'obtenir.

L'AMOUR.

Et ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'irrite,
Que vous connoiſſiez mal quel eſt voſtre merite,
Ou feigniez de ne pas ſçavoir
Quel eſt ſur moy voſtre abſolu pouvoir ?
Ah ſi vous en doutez, ſoyez deſabuſée,
Parlez.

PSICHE'.

J'auray l'affront de me voir refuſée.

L'AMOUR.

Prenez en ma faveur de meilleurs ſentimens,
L'experience en eſt aiſée ;
Parlez, tout ſe tient preſt à vos commandemens.
Si pour m'en croire il vous faut des ſermens,
J'en jure vos beaux yeux, ces maiſtres de mon ame,
Ces divins autheurs de ma flâme ;
Et ſi ce n'eſt aſſez d'en jurer vos beaux yeux,
J'en jure par le Styx, comme jurent les Dieux.

PSICHE'.

J'oſe craindre un peu moins aprés cette aſſurance,
Seigneur, je vois icy la pompe & l'abondance,
Je vous adore, & vous m'aimez,
Mon cœur en eſt ravy, mes ſens en ſont charmez ;
Mais parmy ce bon-heur ſuprême
J'ay le mal-heur de ne ſçavoir qui j'aime.
Diſſipez cet aveuglement,
Et faites-moy connoiſtre un ſi parfait Amant.

L'AMOUR.

Pſiché, que venez-vous de dire ?

PSICHE'.

Que c'eſt le bon-heur où j'aſpire ;
Et ſi vous ne me l'accordez....

L'AMOUR.

Je l'ay juré, je n'en ſuis plus le maiſtre,
Mais vous ne ſçavez pas ce que vous demandez.
Laiſſez-moy mon ſecret ; ſi je me fais connoiſtre,
Je vous perds, & vous me perdez.
Le ſeul remede eſt de vous en dédire.

PSICHE'.

C'eſt-là ſur vous mon ſouverain empire ?

L'AMOUR.

Vous pouvez tout, & je ſuis tout à vous ;
Mais ſi nos feux vous ſemblent doux,
Ne mettez point d'obſtacle à leur charmante ſuite
Ne me forcez point à la fuite :
C'eſt le moindre mal-heur qui nous puiſſe arriver,
D'un ſouhait qui vous a ſéduite.

PSICHE'.

Seigneur, vous voulez m'éprouver,
Mais je ſçay ce que j'en doy croire.
De grace, apprenez-moy tout l'excés de ma gloire,
Et ne me cachez plus pour quel illuſtre choix
J'ay rejetté les vœux de tant de Rois.

L'AMOUR.

Le voulez-vous ?

PSICHE'.

Souffrez que je vous en conjure.

L'AMOUR.

Si vous ſçaviez, Pſiché, la cruelle avanture
Que par-là vous vous attirez....

PSICHE'.

Seigneur, vous me deſeſperez.

L'AMOUR.

Penſez-y bien, je puis encor me taire.

PSICHE'.

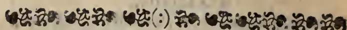
Faites-vous des ſermens pour n'y point ſatisfaire ?

Hé

L'AMOUR.

Hé bien, je ſuis le Dieu le plus puiſſant des Dieux,
Abſolu ſur la Terre, abſolu dans les Cieux;
Dans les eaux, dans les airs mon pouvoir eſt ſu-
prême,
En un mot je ſuis l'Amour même,
Qui de mes propres traits m'eſtois bleſſé pour vous;
Et ſans la violence, helas! que vous me faites,
Et qui vient de changer mon amour en courroux,
Vous m'alliez avoir pour Epoux.
Vos volontez ſont ſatisfaites,
Vous avez ſceu qui vous aimiez,
Vous connoiſſez l'Amant que vous charmiez,
Pſiché, voyez où vous en eſtes.
Vous me forcez vous-meſme à vous quitter,
Vous me forcez vous-meſme à vous oſter
Tout l'effet de voſtre victoire:
Peut-eſtre vos beaux yeux ne me reverront plus,
Ce Palais, ces Jardins avec moy diſparus
Vont faire évanoüir voſtre naiſſante gloire;
Vous n'avez pas voulu me croire,
Et pour tout fruit de ce doute éclaircy,
Le Deſtin ſous qui le Ciel tremble,
Plus fort que mon amour, que tous les Dieux en-
ſemble,
Vous va montrer ſa haine, & me chaſſe d'icy.

L'Amour diſparoiſt, & dans l'inſtant qu'il s'envole, le ſuperbe Jardin s'évanoüit, Pſiché demeure ſeule au milieu d'une vaſte Campagne & ſur le bord ſauvage d'un grand Fleuve où elle ſe veut precipiter. Le Dieu du Fleuve paroiſt aſſis ſur un amas de Joncs & de Roſeaux, & appuyé ſur une grande Urne, d'où ſort une groſſe ſource d'eau.



SCENE IV.

PSICHE'.

CRuel Destin! funeste inquietude!
Fatale curiosité!
Qu'avez-vous fait, affreuse Solitude,
De toute ma felicité?
J'aimois un Dieu, j'en estois adorée,
Mon bonheur redoubloit de moment en moment,
Et je me voy seule, éplorée,
Au milieu d'un Desert, où pour accablement,
Et confuse & desesperée,
Je sens croistre l'amour, quand j'ay perdu l'Amant;
Le souvenir m'en charme & m'empoisonne,
Sa douceur tyrannise un cœur infortuné
Qu'aux plus cuisans chagrins ma flâme a condamné.
O Ciel! quand l'Amour m'abandonne,
Pourquoy me laisse-t-il l'amour qu'il m'a donné?
Source de tous les biens inépuisable & pure,
Maistre des Hommes & des Dieux,
Cher Auteur des maux que j'endure,
Estes-vous pour jamais disparu de mes yeux?
Je vous en ay banny moy mesme;
Dans un excés d'amour, dans un bonheur extrême,
D'un indigne soupçon mon cœur s'est alarmé;
Cœur ingrat, tu n'avois qu'un feu mal allumé,
Et l'on ne peut vouloir du moment que l'on aime,
Que ce que veut l'objet aimé.
Mourons, c'est le party qui seul me reste à suivre,
Aprés la perte que je fais.

Pour qui, grands Dieux, voudrois-je vivre,
Et pour qui former des souhaits ?
Fleuve, de qui les eaux baignent ces tristes sables,
Ensevelis mon crime dans tes flots,
Et pour finir des maux si déplorables,
Laisse-moy dans ton lit asseurer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE.

Ton trépas souilleroit mes ondes,
Psiché, le Ciel te le défend,
Et peut-estre qu'aprés des douleurs si profondes
Un autre sort t'attend.
Fuy plûtost de Venus l'implacable colere :
Je la voy qui te cherche & qui te veut punir,
L'amour du Fils a fait la haine de la Mere,
Fuy, je sçauray la retenir.

PSICHE'.

J'attens ses fureurs vangeresses.
Qu'auront-elles pour moy qui ne me soit trop doux ?
Qui cherche le trépas, ne craint Dieux, ni Déesses,
Et peut braver tout leur couroux.



SCENE V.

VENUS, PSICHE'.

VENUS.

ORgueilleuse Psiché, vous m'osez donc attendre,
Aprés m'avoir sur Terre enlevé mes honneurs,
Aprés que vos traits suborneurs
Ont receu les encens qu'aux miens seuls on doit rendre ?

J'ay veu mes Temples desertez ;
J'ay veu tous les Mortels séduits par vos beautez
Idolâtrer en vous la beauté souveraine ,
Vous offrir des respects jusqu'alors inconnus ,
Et ne se mettre pas en peine
S'il estoit une autre Venus :
Et je vous vois encor l'audace
De n'en pas redouter les justes chaštimens ;
Et de me regarder en face ,
Comme si c'estoit peu que mes ressentimens.

PSICHE'.

Si de quelques Mortels on m'a veuë adorée ;
Est-ce un crime pour moy d'avoir eu des appas ;
Dont leur ame inconsiderée
Laissoit charmer des yeux qui ne vous voyoient pas ?
Je suis ce que le Ciel m'a faite ,
Je n'ay que les beautez qu'il m'a voulu prester :
Si les vœux qu'on m'offroit vous ont mal satisfaite ,
Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter ;
Vous n'aviez qu'à vous presenter ,
Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite ,
Qui pour les rendre à leur devoir ,
Pour se faire adorer , n'a qu'à se faire voir.

VENUS.

Il faloit vous en mieux défendre ;
Ces respects , ces encens se doivent refuser ,
Et pour les mieux desabuser ,
Il faloit à leurs yeux vous-mesme me les rendre.
Vous avez aimé cette erreur
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur ;
Vous avez bien fait plus , vôtre humeur arrogante
Sur le mépris de mille Rois
Jusques aux Cieux a porté de son choix
L'ambition extravagante.

PSICHE'.

J'aurois porté mon choix, Déesse, jusqu'aux Cieux?

VENUS.

Vostre insolence est sans seconde;
Dédaigner tous les Rois du Monde,
N'est-ce pas aspirer aux Dieux?

PSICHE'.

Si l'Amour pour eux tous m'avoit endurcy l'ame,
Et me reservoit toute à luy,
En puis-je estre coupable, & faut-il qu'aujourd'huy
Pour prix d'une si belle flâme,
Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennuy?

VENUS.

Psiché, vous deviez mieux connoistre
Qui vous estiez, & quel estoit ce Dieu.

PSICHE'.

Et m'en a-t-il donné ny le temps, ny le lieu,
Luy qui de tout mon cœur d'abord s'est rendu maistre?

VENUS.

Tout vostre cœur s'en est laissé charmer,
Et vous l'avez aimé dés qu'il vous a dit, j'aime,

PSICHE'.

Pouvois-je n'aimer pas le Dieu qui fait aimer,
Et qui me parloit pour luy-mesme?
C'est vostre Fils, vous sçavez son pouvoir,
Vous en connoissez le merite.

VENUS.

Ouy, c'est mon Fils, mais un Fils qui m'irrite;
Un Fils qui me rend mal ce qu'il sçait me devoir;
Un Fils qui fait qu'on m'abandonne,
Et qui pour mieux flater ses indignes amours,
Depuis que vous l'aimez, ne blesse plus personne
Qui vienne à mes Autels implorer mon secours.
Vous m'en avez fait un rebelle,

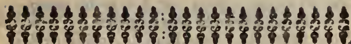
On m'en verra vangée & hautement, sur vous,
Et je vous apprendray s'il faut qu'une Mortelle
Souffre qu'un Dieu soûpire à ses genoux.
Suivez-moy, vous verrez par vôtre experience
A quelle folle confiance
Vous portoit cette ambition;
Venez, & preparez autant de patience,
Qu'on vous voit de présomption.



QUATRIE'ME INTERMEDE.

L*A Scene represente les Enfers. On y voit une Mer toute de feu, dont les flots sont dans une perpetuelle agitation. Cette Mer effroyable est bornée par des Ruines enflâmees; & au milieu de ses flots agitez, au travers d'une Gueule affreuse, paroist le Palais Infernal de Plûton. Huit Furies en sortent, & forment une Entrée de Balet où elles se réjouïssent de la rage qu'elles ont allumee dans l'ame de la plus douce des Divinitez. Un Lutin mesle quantité de sauts perilleux à leurs Dances, cependant que Psiche qui a passé aux Enfers par le commandement de Venus, repasse dans la Barque de Charon, avec la Boëte qu'elle a receuë de Proserpine pour cette Deesse.*

Fin du quatriéme Acte.



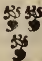
ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PSICHE'.

EFFROYABLES replis des ondes infernales,
Noirs Palais où Mégere & ses Sœurs font leur Cour,
Eternels ennemis du Jour,
Parmy vos Ixions, & parmy vos Tantales,
Parmy tant de tourmens qui n'ont point d'intervales,
Est-il dans vostre affreux séjour
Quelques peines qui soient égales
Aux travaux où Venus condamne mon amour ?
Elle n'en peut estre assouvie :
Et depuis qu'à ses loix je me trouve asservie,
Depuis qu'elle me livre à ses ressentimens,
Il m'a falu dans ces cruels momens
Plus d'une ame, & plus d'une vie,
Pour remplir ses commandemens.
Je souffrirois tout avec joye,
Si parmy les rigueurs que sa haine déploye,
Mes yeux pouvoient revoir, ne fust-ce qu'un moment,
Ce cher, cet adorable Amant :
Je n'ose le nommer ; ma bouche criminelle
D'avoir trop exigé de luy,

S'en est renduë indigne, & dans ce dur ennuy
La souffrance la plus mortelle
Dont m'accable à toute heure un renaissant trépas,
Est celle de ne le voir pas.
Si son couroux duroit encore,
Jamais aucun mal-heur n'approcheroit du mien:
Mais s'il avoit pitié d'une ame qui l'adore,
Quoy qu'il falust souffrir, je ne souffrirois rien.
Ouy, Destins, s'il calmoit cette juste colere,
Tous mes malheurs seroient finis:
Pour me rendre insensible aux fureurs de la Mere,
Il ne faut qu'un regard du Fils.
Je n'en veux plus douter, il partage ma peine,
Il voit ce que je souffre, & souffre comme moy;
Tout ce que j'endure le gesne,
Luy-mesme il s'en impose une amoureuse loy:
En dépit de Venus, en dépit de mon crime,
C'est luy qui me soûtient, c'est luy qui me ranime,
Au milieu des perils où l'on me fait courir:
Il garde la tendresse où son feu le convie,
Et prend soin de me rendre une nouvelle vie,
Chaque fois qu'il me faut mourir.
Mais que me veulent ces deux Ombres
Qu'à travers le faux jour de ces Demeures sombres.
J'entrevoy s'avancer vers moy?



SCENE II.



SCENE II.

PSICHE', CLEOMENE, AGENOR.

PSICHE'.

Cleomene, Agenor; est-ce vous que je voy?
Qui vous a ravy la lumiere?

CLEOMENE.

La plus juste douleur, qui d'un beau desespoir
Nous eust pû fournir la matiere,
Cette pompe funebre, où du sort le plus noir
Vous attendiez la rigueur la plus fiere,
L'injustice la plus entiere.

AGENOR.

Sur ce mesme Rocher, où le Ciel en courroux
Vous promettoit au lieu d'Epoux
Un Serpent dont soudain vous seriez devorée,
Nous tenions la main preparée
A repousser sa rage, ou mourir avec vous.
Vous le sçavez, Princesse, & lors qu'à nostre veuë
Par le milieu des airs vous estes disparuë,
Du haut de ce Rocher pour suivre vos beautez;
Ou plûtost pour goûter cette amoureuse joye
D'offrir pour vous au Monstre une premiere proye,
D'amour & de douleur l'un & l'autre emportez,
Nous nous sommes precipitez.

CLEOMENE.

Heureusement déceus au sens de vostre Oracle,
Nous en avons icy reconnu le miracle,

Et ſceu que le Serpent preſt à vous devorer
Etoit le Dieu qui fait qu'on aime,
Et qui tout Dieu qu'il eſt, vous adorant luy-meſme;
Ne pouvoit endurer
Qu'un Mortel comme nous oſaſt vous adorer.

AGENOR.

Pour prix de vous avoir ſuivie,
Nous jouïſſons icy d'un trépas aſſez doux:
Qu'avions-nous affaire de vie,
Si nous ne pouvions eſtre à vous?
Nous revoyons icy vos charmes,
Qu'aucun des deux là haut n'auroit reveus jamais.
Heureux ſi nous voyons la moindre de vos larmes
Honorer des mal-heurs que vous nous avez faits.

PSICHE'.

Puis-je avoir des larmes de reſte
Aprés qu'on a porté les miens au dernier point?
Uniſſons nos ſoûpirs dans un ſort ſi funeſte,
Les ſoûpirs ne s'épuiſent point.
Mais vous ſoûpireriez, Princes, pour une Ingrate,
Vous n'avez point voulu ſurvivre à mes malheurs,
Et quelque douleur qui m'abatte,
Ce n'eſt point pour vous que je meurs.

CLEOMENE.

L'avons-nous merité, nous dont toute la flâme
N'a fait que vous laſſer du recit de nos maux?

PSICHE'.

Vous pouviez meriter, Princes, toute mon ame,
Si vous n'euſſiez eſté Rivaux.
Ces qualitez incomparables
Qui de l'un & de l'autre accompagnoient les vœux,
Vous rendoient tous deux trop aimables,
Pour mépriſer aucun des deux.

AGENOR.

Vous avez pû ſans eſtre injuſte, ny cruelle,
Nous refuſer un cœur reſervé pour un Dieu.
Mais revoyez Venus : Le Deſtin nous rappelle ;
Et nous force à vous dire Adieu.

PSICHE'.

Ne vous donne-t-il point le loiſir de me dire
Quel eſt icy voſtre ſéjour ?

CLEOMENE.

Dans des Bois toûjours verds, où d'amour on reſpire,
Auſſi-toſt qu'on eſt mort d'amour,
D'amour on y revit, d'amour on y ſoûpire,
Sous les plus douces loix de ſon heureux Empire;
Et l'eternelle nuit n'oſe en chaſſer le jour,
Que luy meſme il attire
Sur nos fantoſmes qu'il inſpire,
Et dont aux Enfers meſme il ſe fait une Cour.

AGENOR.

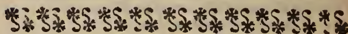
Vos envieuſes Sœurs aprés nous deſcenduës ;
Pour vous perdre ſe ſont perduës,
Et l'une & l'autre tour à tour,
Pour le prix d'un conſeil qui leur coûte la vie;
A coſté d'Ixion, à coſté de Titye,
Souffre tantoſt la rouë, & tantoſt le Vautour.
L'Amour par les Zephirs s'eſt fait prompte juſtice
De leur envenimée & jalouſe malice :
Ces Miniſtres aiſlez de ſon juſte courroux,
Sous couleur de les rendre encore auprés de vous,
Ont plongé l'une & l'autre au fond d'un precipice,
Où le ſpectacle affreux de leurs corps dechirez,
N'étale que le moindre & le premier ſupplice
De ces conſeils dont l'artifice
Fait les maux dont vous ſoûpirez.

PSICHE'.

Que je les plains !

CLEOMENE.

Vous estes seule à plaindre.
Mais nous demeurons trop à vous entretenir,
Adieu, puissions-nous vivre en vostre souvenir,
Puissiez-vous, & bien-tost, n'avoir plus rien à craindre,
Puisse, & bien-tost, l'Amour vous enlever aux Cieux,
Vous y mettre à costé des Dieux,
Et rallumant un feu qui ne sepuisse éteindre,
Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux
D'augmenter le jour en ces lieux.



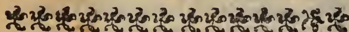
SCENE III.

PSICHE'.

PAuvres Amans ! leur amour dure encore,
Tout morts qu'ils sont l'un & l'autre m'adore;
Moy dont la dureté receut si mal leurs vœux :
Tu n'en fais pas ainsi, toy qui seul m'as ravie,
Amant, que j'aime encor cent fois plus que ma vie,
Et qui brises de si beaux nœuds.
Ne me fuy plus, & souffre que j'espere
Que tu pourras un jour rabaisser l'œil sur moy;
Qu'à force de souffrir j'auray dequoy te plaire,
Dequoy me rengager ta foy.
Mais ce que j'ay souffert m'a trop desfigurée,
Pour rappeller un tel espoir;
L'œil abattu, triste, desesperée,
Languissante & decolorée,

Dequoy puis-je me prévaloir,
Si par quelque miracle impoſſible à prévoir
Ma beauté qui t'a plû ne ſe voit reparée ?
Je porte icy dequoy la reparer,
Ce treſor de beauté divine,
Qu'en mes mains pour Venus a remis Proſerpine;
Enferme des appas dont je puis m'emparer ;
Et l'éclat en doit eſtre extrême,
Puiſque Venus la Beauté même
Les demande pour ſe parer.
En dérober un peu ſeroit-ce un ſi grand crime ?
Pour plaire aux yeux d'un Dieu qui s'eſt fait mon Amant,
Pour regagner ſon cœur, & finir mon tourment,
Tout n'eſt-il pas trop legitime ?
Ouvrons. Quelles vapeurs m'offuſquent le cerveau,
Et que vois-je ſortir de cette Boëte ouverte ?
Amour, ſi ta pitié ne s'oppoſe à ma perte,
Pour ne revivre plus, je deſcens au tombeau.

Elle s'évanoüit, & l'Amour deſcend auprés d'elle en volant.



SCENE IV.

L'AMOUR, PSICHE', *évanoüie.*

L'AMOUR.

VOſtre peril, Pſiché, diſſipe ma colere,
Ou plûtoſt de mes feux l'ardeur n'a point ceſſé;
Et bien qu'au dernier point vous m'ayez ſceu déplaire,
Je ne me ſuis intereſſé
Que contre celle de ma Mere.

J'ay veu tous vos travaux, j'ay ſuivy vos malheurs,
Mes ſoûpirs ont par tout accompagné vos pleurs ;
Tournez les yeux vers moy, je ſuis encor le même,
Quoy ! je dis & redis tout haut que je vous aime,
Et vous ne dites point, Pſiché, que vous m'aimez !
Eſt-ce que pour jamais vos beaux yeux ſont fermez ?
Qu'à jamais la clarté leur vient d'eſtre ravie ?
O mort, devois-tu prendre un dard ſi criminel,
Et ſans aucun reſpect pour mon Eſtre eternel
Attenter à ma propre vie ?
Combien de fois, ingrate Deïté,
Ay-je groſſy ton noir Empire,
Par les mépris & par la cruauté
D'une orgueilleuſe ou farouche Beauté ?
Combien meſme, s'il le faut dire,
T'ay-je immolé de fidelles Amans
A force de raviſſemens ?
Va je ne bleſſeray plus d'ames,
Je ne perceray plus de cœurs,
Qu'avec des dars trempez aux divines liqueurs
Qui nourriſſent du Ciel les immortelles flâmes,
Et n'en lanceray plus que pour faire à tes yeux
Autant d'Amans, autant de Dieux.
Et vous, impitoyable Mere,
Qui la forcez à m'arracher
Tout ce que j'avois de plus cher,
Craignez à voſtre tour l'effet de ma colere.
Vous me voulez faire la loy,
Vous qu'on voit ſi ſouvent la recevoir de moy !
Vous qui portez un cœur ſenſible comme un autre,
Vous enviez au mien les délices du voſtre ;
Mais dans ce meſme cœur j'enfonceray des coups,
Qui ne ſeront ſuivis que de chagrins jaloux ;

Je vous accableray de honteuses surprises,
Et choisiray par tout à vos vœux les plus doux
Des Adonis & des Anchises,
Qui n'auront que haine pour vous.



SCENE V.

VENUS, L'AMOUR, PSICHE' *évanouïe.*

VENUS.

LA menace est respectueuse,
Et d'un Enfant qui fait le revolté
La colere présomptueuse....

L'AMOUR.

Je ne suis plus Enfant, & je l'ay trop esté,
Et ma colere est juste autant qu'impetueuse.

VENUS.

L'impetuosité s'en devroit retenir,
Et vous pourriez vous souvenir
Que vous me devez la naissance.

L'AMOUR.

Et vous pourriez n'oublier pas
Que vous avez un cœur & des appas,
Qui relevent de ma puissance :
Que mon Arc de la vostre est l'unique soûtien,
Que sans mes traits elle n'est rien,
Et que si les cœurs les plus braves,
En triomphe par vous se sont laissez traîner,
Vous n'avez jamais fait d'Esclaves
Que ceux qu'il m'a plû d'enchaîner.
Ne me vantez donc plus ces droits de la naissance
Qui tyrannisent mes desirs ;

Et si vous ne voulez perdre mille soûpirs,
Songez en me voyant à la reconnoissance,
Vous qui tenez de ma Puissance
Et vostre gloire & vos plaisirs.

VENUS.

Comment l'avez-vous défenduë,
Cette gloire dont vous parlez ?
Comment me l'avez-vous renduë ?
Et quand vous avez veu mes Autels desolez,
Mes Temples violez,
Mes honneurs ravalez,
Si vous avez pris part à tant d'ignominie,
Comment en a-t-on veu punie
Psiché qui me les a volez ?
Je vous ay commandé de la rendre charmée
Du plus vil de tous les Mortels,
Qui ne daignast répondre à son ame enflâmée
Que par des rebuts eternels,
Par les mépris les plus cruels,
Et vous-mesme l'avez aimée !
Vous avez contre moy séduit des Immortels,
C'est pour vous qu'à mes yeux les Zephirs l'ont cachée,
Qu'Apollon mesme suborné
Par un Oracle adroitement tourné
Me l'avoit si bien arrachée,
Que si sa curiosité
Par une aveugle défiance
Ne l'eust renduë à ma vengeance,
Elle échappoit à mon cœur irrité.
Voyez l'état où vostre amour l'a mise,
Vostre Psiché, son ame va partir ;
Voyez, & si la vostre en est encore éprise,
Recevez son dernier soûpir.
Menacez, bravez-moy, cependant qu'elle expire ;

Tant d'insolence vous sied bien,
Et je dois endurer, quoy qu'il vous plaise dire,
Moy qui sans vos traits ne puis rien.

L'AMOUR.

Vous ne pouvez que trop, Déesse impitoyable:
Le Destin l'abandonne à tout vostre courroux;
Mais soyez moins inéxorable
Aux prieres, aux pleurs d'un Fils à vos genoux,
Ce doit vous estre un spectacle assez doux
De voir d'un oeil Psiché mourante,
Et de l'autre ce Fils d'une voix suppliante
Ne vouloir plus tenir son bon-heur que de vous.
Rendez-moy ma Psiché, rendez-luy tous ses charmes,
Rendez-la, Déesse, à mes larmes,
Rendez à mon amour, rendez à ma douleur
Le charme de mes yeux, & le choix de mon cœur.

VENUS.

Quelque amour que Psiché vous donne,
De ses malheurs par moy n'attendez pas la fin:
Si le Destin me l'abandonne,
Je l'abandonne à son Destin.
Ne m'importunez plus, & dans cette infortune
Laissez-la sans Venus triompher ou perir.

L'AMOUR.

Helas! si je vous importune,
Je ne le ferois pas, si je pouvois mourir.

VENUS.

Cette douleur n'est pas commune,
Qui force un Immortel à souhaiter la mort.

L'AMOUR.

Voyez par son excés si mon amour est fort,
Ne luy ferez-vous grace aucune?

VENUS.

Je vous l'avouë, il me touche le cœur,

Vostre amour, il desarme, il fléchit ma rigueur:
Vostre Psiché reverra la lumiere.

L'AMOUR.

Que je vous vay par tout faire donner d'encens.

VENUS.

Ouy, vous la reverrez dans sa beauté premiere:
Mais de vos vœux reconnoissans
Je veux la déference entiere.
Je veux qu'un vray respect laisse à mon amitié
Vous choisir une autre Moitié.

L'AMOUR.

Et moy, je ne veux plus de grace,
Je reprens toute mon audace,
Je veux Psiché, je veux sa foy,
Je veux qu'elle revive, & revive pour moy;
Et tiens indifferent que vostre haine lasse,
En faveur d'un autre se passe.
Jupiter qui paroist va juger entre nous
De mes emportemens & de vostre courroux.

Aprés quelques éclairs & roulemens de Tonnerre, Jupiter paroist en l'air sur son Aigle.



SCENE DERNIERE.

JUPITER, VENUS, L'AMOUR, PSICHE'.

L'AMOUR.

Vous à qui seul tout est possible,
Pere des Dieux, Souverain des Mortels,
Fléchissez la rigueur d'une Mere inflexible
Qui sans moy n'auroit point d'Autels.
J'ay pleuré, j'ay prié, je soûpire, menace,

Et perds menaces & ſoûpirs ;
Elle ne veut pas voir que de mes déplaiſirs
Dépend du Monde entier l'heureuſe, ou triſte face,
Et que ſi Pſiché perd le jour,
Si Pſiché n'eſt à moy, je ne ſuis plus l'Amour.
Ouy, je rompray mon Arc, je briſeray mes fléches,
J'éteindray juſqu'à mon flambeau,
Je laiſſeray languir la Nature au tombeau,
Ou ſi je daigne aux cœurs faire encor quelques bréches,
Avec ces pointes d'or qui me font obéir
Je vous bleſſeray tous là haut pour des Mortelles,
Et ne décocheray ſur elles
Que des traits émouſſez qui forcent à haïr,
Et qui ne font que des rebelles,
Des ingrates, & des cruelles.
Par quelle tyrannique loy
Tiendray-je à vous ſervir mes armes toûjours preſtes,
Et vous feray-je à tous conqueſtes ſur conqueſtes,
Si vous me défendez d'en faire une pour moy ?

JUPITER.

Ma Fille, ſois-luy moins ſevere,
Tu tiens de ſa Pſiché le Deſtin en tes mains ;
La Parque au moindre mot va ſuivre ta colere,
Parle, & laiſſe-toy vaincre aux tendreſſes de Mere,
On redoute un courroux que moy-meſme je crains.
Veux-tu donner le monde en proye
A la haine, au deſordre, à la confuſion,
Et d'un Dieu d'union,
D'un Dieu de douceurs & de joye,

Faire un Dieu d'amertume & de division ?
Considere ce que nous sommes,
Et si les passions doivent nous dominer,
Plus la vengeance a dequoy plaire aux Hommes,
Plus il sied bien aux Dieux de pardonner.

VENUS.

Je pardonne à ce Fils rebelle;
Mais voulez-vous qu'il me soit reproché
Qu'une miserable Mortelle,
L'objet de mon courroux, l'orgueilleuse Psiché,
Sous ombre qu'elle est un peu belle,
Par un Hymen dont je rougis.
Souille mon alliance, & le lit de mon Fils ?

JUPITER.

Hé bien, je la fais immortelle,
Afin d'y rendre tout égal.

VENUS.

Je n'ay plus de mépris, ny de haine pour elle;
Et l'admets à l'honneur de ce nœud conjugal;
Psiché, reprenez la lumiere,
Pour ne la reperdre jamais,
Jupiter a fait vostre paix,
Et je quitte cette humeur fiere
Qui s'opposoit à vos souhaits.

PSICHE'.

C'est donc vous, ô grande Déesse,
Qui redonnez la vie à ce cœur innocent !

VENUS.

Jupiter vous fait grace, & ma colere cesse.
Vivez, Venus l'ordonne, aimez, elle y consent.

PSICHE' *à l'Amour.*

Je vous revois enfin, cher objet de ma flâme !

L'AMOUR *à Psiché.*

Je vous possede enfin, delices de mon ame !

JUPITER.

Venez Amans, venez aux Cieux

Achever un si grand & si digne Hymenée ;
Viens-y, belle Psiché, changer de Destinée,
Viens prendre place au rang des Dieux.

Deux grandes Machines descendent aux deux costez de Jupiter, cependant qu'il dit ces derniers Vers. Venus avec sa Suite monte dans l'une ; l'Amour avec Psiché dans l'autre, & tous ensemble remontent au Ciel.

Les Divinitez qui avoient esté partagées entre Venus & son Fils, se réünissent en les voyant d'accord ; & toutes ensemble par des Concerts, des Chants, & des Dances, celebrent la Feste des Nopces de l'Amour.

Apollon paroist le premier, & comme Dieu de l'Harmonie commence à chanter pour inviter les autres Dieux à se réjouïr.

RECIT D'APOLLON.

Unissons-nous, Troupe immortelle ;
Le Dieu d'Amour devient heureux Amant,
Et Venus a repris sa douceur naturelle
En faveur d'un Fils si charmant :
Il va goûter en paix, aprés un long tourment,
Une felicité qui doit estre eternelle.

Toutes les Divinitez chantent ensemble ce Couplet à la gloire de l'Amour.

Celebrons ce grand Jour ;
Celebrons tous une Feste si belle :
Que nos Chants en tous lieux en portent la nouvelle ;
Qu'ils fassent retentir le celeste séjour :
Chantons, repetons tour à tour,

Qu'il n'est point d'Ame si cruelle,
Qui tost ou tard ne se rende à l'Amour.

APOLLON *continuë.*

LE Dieu qui nous engage
A luy faire la Cour,
Défend qu'on soit trop sage.
Les plaisirs ont leur tour,
C'est leur plus doux usage,
Que de finir les soins du Jour.
La Nuit est le partage
Des Jeux & de l'Amour.

Ce seroit grand dommage
Qu'en ce charmant Sejour
On eust un cœur sauvage.
Les Plaisirs ont leur tour,
C'est leur plus doux usage,
Que de finir les soins du Jour.
La Nuit est le partage
Des Jeux & de l'Amour.

Deux Muses qui ont toûjours évité de s'engager sous les Loix de l'Amour, conseillent aux Belles, qui n'ont point encore aimé, de s'en deffendre avec soin à leur exemple.

CHANSON DES MUSES.

GArdez-vous, Beautez severes,
Les Amours font trop d'affaires,
Craignez toûjours de vous laisser charmer;
Quand il faut que l'on soûpire,
Tout le mal n'est pas de s'enflamer;
Le martyre
De le dire
Couste plus cent fois que d'aimer.

SECOND COUPLET DES MUSES.

On ne peut aimer ſans peines,
Il eſt peu de douces chaînes,
A tout moment on ſe ſent alarmer;
Quand il faut que l'on ſoûpire,
Tout le mal n'eſt pas de s'enflammer;
Le martyre
De le dire
Couſte plus cent fois que d'aimer.

Bacchus fait entendre qu'il n'eſt pas ſi dangereux que l'Amour.

RECIT DE BACCHUS.

SI quelquefois,
Suivant nos douces Loix,
La raiſon ſe perd & s'oublie,
Ce que le Vin nous cauſe de folie
Commence & finit en un jour;
Mais quand un cœur eſt enyvré d'Amour,
Souvent c'eſt pour toute la vie.

ENTRE'E DE BALLET.

Compoſée de deux Menades & de deux Ægipans qui ſuivent Bacchus.

Mome declare qu'il n'a point de plus doux employ que de médire, & que ce n'eſt qu'à l'Amour ſeul qu'il n'oſe ſe joüer.

RECIT DE MOME.

JE cherche à médire,
Sur la Terre & dans les Cieux;

Je soûmets à ma satyre
Les plus grands des Dieux.
Il n'est dans l'Univers que l'Amour qui m'étonne,
Il est le seul que j'épargne aujourd'huy,
Il n'appartient qu'à luy
De n'épargner personne.

ENTRE'E DE BALLET.

Composée de quatre Polichinelles & de deux Matassins qui suivent Mome, & viennent joindre leur plaisanterie & leur badinage aux divertissemens de cette grande Feste.

Bacchus & Mome qui les conduisent, chantent au milieu d'eux chacun une Chanson, Bacchus à la loüange du Vin, & Mome une Chanson enjoüée sur le sujet & les avantages de la Raillerie.

RECIT DE BACCHUS.

ADmirons le jus de la Treille :
Qu'il est puissant ! qu'il a d'attraits !
Il sert aux douceurs de la Paix,
Et dans la Guerre il fait merveille:
Mais sur tout pour les Amours,
Le Vin est d'un grand secours.

RECIT DE MOME.

FOlastrons, divertissons nous,
Raillons, nous ne sçaurions mieux faire,
La raillerie est necessaire
Dans les Jeux les plus doux.
Sans la douceur que l'on gouste à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennuy;
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autruy.

Plaisantons

Plaisantons, ne pardonnons rien,
Rions, rien n'est plus à la mode,
On court peril d'estre incommode,
En disant trop de bien.
Sans la douceur que l'on gouste à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennuy;
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autruy.

Mars arrive au milieu du Theatre, suivy de sa Troupe guerriere, qu'il excite à profiter de leur loisir, en prenant part aux Divertissemens.

RECIT DE MARS.

LAissons en paix toute la Terre,
Cherchons de doux amusemens;
Parmy les Jeux les plus charmans,
Meslons l'image de la Guerre.

ENTRE'E DE BALLET.

Suivans de Mars, qui font en dançant avec des Drapeaux & des Enseignes une maniere d'Exercice.

DERNIERE ENTRE'E DE BALLET.

Les Troupes differentes de la Suite d'Apollon de Bacchus, de Mome, & de Mars, aprés avoir achevé leurs Entrées particulieres, s'unissent ensemble, & forment la derniere Entrée qui renferme toutes les autres.

Un Chœur de toutes les Voix & de tous les Instrumens, qui sont au nombre de quarante, se joint à la Dance generale, & termine la Feste des Nopces de l'Amour de Psiché.

DERNIER CHOEUR.

CHantons les plaisirs charmans ;
Des heureux Amans,
Que tout le Ciel s'empresse
A leur faire sa Cour.
Celebrons ce beau jour
Par mille doux chants d'allegresse,
Celebrons ce beau Jour
Par mille doux chants pleins d'amour.

Dans le grand Sallon du Palais des Tuilleries, où Psiché a esté representé devant leurs Majestez, il y avoit des Tymbales, des Trompettes, & des Tambours meslez dans ces derniers concerts, & ce dernier Couplet se chantoit ainsi.

CHantons les plaisirs charmans
Des heureux Amans.
Répondez nous Trompettes,
Tymbales & Tambours:
Accordez vous toûjours
Avec le doux son des Musettes ;
Accordez-vous toûjours
Avec le doux chant des Amours,

FIN.

LES FEMMES SÇAVANTES

COMEDIE.

PAR J. B. P. MOLIERE.

Representée la premiere fois à Paris sur le Theâtre de la Salle du Palais Royal, le 11. Mars 1672.

Par la Troupe du Roy.



ACTEURS.

CHRISALE, bon Bourgeois.

PHILAMINTE, Femme de Chriſale.

ARMANDE, } Filles de Chriſale & de Philaminte.
HENRIETTE, }

ARISTE, Frere de Chriſaſe.

BELISE, Sœur de Chriſale.

CLITANDRE, Amant d'Henriette.

TRISSOTIN, Bel Eſprit.

VADIUS, Sçavant.

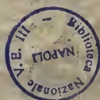
MARTINE, Servante de Cuiſine.

L'EPINE, Laquais.

JULIEN, Valet de Vadius.

LE NOTAIRE.

La Scene eſt à Paris.


Biblioteca Nazionale V.E. III - NAPOLI

P. Brissart d. *J. Sauvé f.*

LES FEMMES SCAVANTES

LES

FEMMES SÇAVANTES.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARMANDE, HENRIETTE.

ARMANDE.



Uoy, le beau nom de Fille est un titre, ma Sœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur ?
Et de vous marier vous osez faire feste ?
Ce vulgaire dessein vous peut monter en teste ?

HENRIETTE.

Ouy, ma Sœur.

ARMANDE.

Je voy que vostre Esprit ne peut-estre guery
Du fol entestement de vous faire un Mary :
Mais sçachons, s'il vous plaist, qui vous songez à prendre ?
Vostre visée au moins n'est pas mise à Clitandre ?

HENRIETTE.

Et par quelle raison n'y seroit-elle pas ?
Manque-t-il de merite ? est-ce un choix qui soit bas ?

ARMANDE.

Non, mais c'est un dessein qui seroit mal-honneste,
Que de vouloir d'un autre enlever la conqueste ;
Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré,
Que Clitandre ait pour moy hautement soûpiré.

HENRIETTE.

Ouy, mais tous ces soûpirs chez vous sont choses vaines,
Et vous ne tombez point aux bassesses humaines ;
Vostre Esprit à l'Hymen renonce pour toûjours,
Et la Philosophie a toutes vos amours.
Ainsi n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puisse pretendre ?

ARMANDE.

Cet Empire que tient la raison sur les sens,
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens ;
Et l'on peut pour Epoux refuser un merite,
Que pour adorateur on veut bien à sa suite.

HENRIETTE.

Je n'ay pas empesché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ses adorations ;
Et je n'ay fait que prendre, au refus de vostre ame,
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flame,

ARMANDE.

Mais à l'offre des vœux d'un Amant dépité,
Trouvez-vous, je vous prie, entiere ſeureté?
Croyez-vous pour vos yeux ſa paſſion bien forte,
Et qu'en ſon cœur pour moy toute flâme ſoit morte?

HENRIETTE.

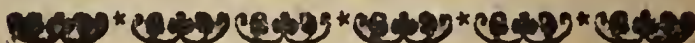
Il me le dit, ma Sœur, & pour moy je le croy.

ARMANDE.

Ne ſoyez pas, ma Sœur, d'une ſi bonne foy,
Et croyez, quand il dit qu'il me quitte & vous aime,
Qu'il n'y ſonge pas bien, & ſe trompe luy-meſme.

HENRIETTE.

Je ne ſçay; mais enfin, ſi c'eſt voſtre plaiſir,
Il nous eſt bien aiſé de nous en éclaircir.
Je l'apperçoy qui vient, & ſur cette matiere
Il pourra nous donner une pleine lumiere.



SCENE II.

CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

POur me tirer d'un doute où me jette ma Sœur,
Entre elle & moy, Clitandre, expliquez voſtre cœur,
Découvrez-en le fond, & nous daignez apprendre
Qui de nous à vos vœux eſt en droit de prétendre.

ARMANDE.

Non, non, je ne veux point à voſtre paſſion
Impoſer la rigueur d'une explication;

Je ménage les Gens, & ſçay comme embaraſſe
Le contraignant effort de ces aveus en face.

CLITANDRE.

Non, Madame, mon cœur qui diſſimule peu,
Ne ſent nulle contrainte à faire un libre aveu;
Dans aucun embarras un tel pas ne me jette,
Et j'avoûray tout haut d'une ame franche & nette,
Que les tendres liens où je ſuis arreſté,
Mon amour & mes vœux ſont tout de ce coſté.
Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte,
Vous avez bien voulu les choſes de la ſorte;
Vos attraits m'avoient pris, & mes tendres ſoûpirs
Vous ont aſſez prouvé l'ardeur de mes deſirs;
Mon cœur vous conſacroit une flâme immortelle;
Mais vos yeux n'ont pas crû leur conqueſte aſſez belle;
J'ay ſouffert ſous leur joug cent mépris differens;
Ils regnoient ſur mon ame en ſuperbes tyrans,
Et je me ſuis cherché, laſſé de tant de peines,
Des vainqueurs plus humains, & de moins rudes chaines:
Je les ay rencontrez, Madame, dans ces yeux,
Et leurs traits à jamais me ſeront précieux;
D'un regard pitoyable ils ont ſeché mes larmes;
Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes:
De ſi rares bontez m'ont ſi bien ſçeu toucher,
Qu'il n'eſt rien qui me puiſſe à mes fers arracher;
Et j'oſe maintenant vous conjurer, Madame,
De ne vouloir tenter nul effort ſur ma flame;
De ne point eſſayer à rappeller un cœur
Reſolu de mourir dans cette douce ardeur.

ARMANDE.

Eh qui vous dit, Monſieur, que l'on ait cette envie,
Et que de vous enfin ſi fort on ſe ſoucie?

Je vous trouve plaiſant, de vous le figurer;
Et bien impertinent de me le déclarer.

HENRIETTE.

Eh doucement, ma Sœur. Où donc eſt la Morale
Qui ſçait ſi bien regir la partie animale,
Et retenir la bride aux efforts du couroux?

ARMANDE.

Mais vous qui m'en parlez, où la pratiquez-vous,
De répondre à l'amour que l'on vous fait pareſtre,
Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'eſtre?
Sçachez que le devoir vous ſoumet à leurs loix,
Qu'il ne vous eſt permis d'aimer que par leur choix,
Qu'ils ont ſur voſtre cœur l'authorité ſuprême,
Et qu'il eſt criminel d'en diſpoſer vous-même.

HENRIETTE.

Je rends grace aux bontez que vous me faites voir
De m'enſeigner ſi bien les choſes du devoir:
Mon cœur ſur vos leçons veut regler ſa conduite;
Et pour vous faire voir, ma Sœur, que j'en profite,
Clitandre, prenez ſoin d'appuyer voſtre amour
De l'agrément de ceux dont j'ay receu le jour,
Faites-vous ſur mes vœux un pouvoir legitime,
Et me donnez moyen de vous aimer ſans crime.

CLITANDRE.

J'y vay de tous mes ſoins travailler hautement,
Et j'attendois de vous ce doux conſentement.

ARMANDE.

Vous triomphez, ma Sœur, & faites une mine
A vous imaginer que cela me chagrine.

HENRIETTE.

Moy, ma Sœur, point du tout, je ſçay que ſur vos ſens
Les droits de la Raiſon ſont toûjours tout-puiſſans;

Et que par les leçons qu'on prend dans la Sageſſe,
Vous eſtes au deſſus d'une telle foibleſſe.
Loin de vous ſoupçonner d'aucun chagrin, je croy
Qu'icy vous daignerez vous employer pour moy,
Appuyer ſa demande, & de voſtre ſuffrage
Preſſer l'heureux moment de noſtre Mariage,
Je vous en ſollicite, & pour y travailler...

ARMANDE.

Voſtre petit Eſprit ſe meſle de railler;
Et d'un cœur qu'on vous jette on vous voit toute fiere.

HENRIETTE.

Tout jetté qu'eſt ce cœur, il ne vous déplaiſt guere;
Et ſi vos yeux ſur moy le pouvoient ramaſſer,
Ils prendroient aiſément le ſoin de ſe baiſſer.

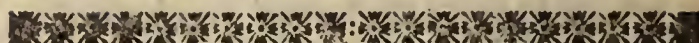
ARMANDE.

A répondre à cela je ne daigne deſcendre,
Et ce ſont ſots diſcours qu'il ne faut pas entendre.

HENRIETTE.

C'eſt fort bien fait à vous, & vous nous faites voir
Des moderations qu'on ne peut concevoir.





SCENE III.

CLITANDRE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Vostre sincere aveu ne l'a pas peu surprise.

CLITANDRE

Elle merite assez une telle franchise,
Et toutes les hauteurs de sa folle fierté
Sont dignes tout au moins de ma sincerité:
Mais puisqu'il m'est permis, je vais à vostre Pere,
Madame...

HENRIETTE.

Le plus seur est de gagner ma Mere:
Mon Pere est d'une humeur à consentir à tout,
Mais il met peu de poids aux choses qu'il resout,
Il a receu du Ciel certaine bonté d'ame,
Qui le soûmet d'abord à ce que veut sa Femme;
C'est elle qui gouverne, & d'un ton absolu
Elle dicte pour loy ce qu'elle a resolu.
Je voudrois bien vous voir pour elle, & pour ma [Tante,
Une ame, je l'avouë, un peu plus complaisante,
Un esprit qui flatant les visions du leur,
Vous pût de leur estime attirer la chaleur.

CLITANDRE.

Mon cœur n'a iamais pû, tant il est né sincere;
Mesme dans vostre Sœur flater leur caractere,
Et les Femmes Docteurs ne sont point de mon goust;
Je consens qu'une Femme ait des clartez de tout,
Mais je ne luy veux point la passion choquante
De se rendre sçavante afin d'estre sçavante;

Et j'aime que souvent aux questions qu'on fait,
Elle sçache ignorer les choses qu'elle sçait :
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du sçavoir sans vouloir qu'on le sçache,
Sans citer les Auteurs, sans dire de grands mots,
Et cloüer de l'esprit à ses moindres propos.
Je respecte beaucoup Madame vostre Mere ;
Mais je ne puis du tout approuver sa chimere,
Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit,
Aux encens qu'elle donne à son Heros d'esprit.
Son Monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme,
Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel Homme,
Qu'elle nous mette au rang des grands & beaux Esprits
Un Benest dont partout on sifle les Ecrits,
Un Pedant dont on voit la plume liberale
D'officieux papiers fournir toute la Hale.

HENRIETTE.

Ses Ecrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux,
Et je me trouve assez vostre goust & vos yeux ;
Mais comme sur ma Mere il a grande puissance,
Vous devez vous forcer à quelque complaisance.
Un Amant fait sa Cour où s'attache son cœur,
Il veut de tout le Monde y gagner la faveur ;
Et pour n'avoir personne à sa flâme contraire,
Jusqu'au Chien du Logis il s'efforce de plaire.

CLITANDRE.

Ouy, vous avez raison ; mais Monsieur Trissotin
M'inspire au fond de l'ame un dominant chagrin.
Je ne puis consentir, pour gagner ses suffrages,
A me deshonnorer, en prisant ses Ouvrages ;
C'est par eux qu'à mes yeux il a d'abord parû,
Et je le connoissois avant que l'avoir vû.
Je vis dans le fatras des Ecrits qu'ils nous donne,
Ce qu'étale en tous lieux sa pedante Personne,

La conſtante hauteur de ſa preſomption ;
Cette intrepidité de bonne opinion ;
Cet indolent eſtat de confiance extrême
Qui le rend en tout temps ſi content de ſoy mê-
me,
Qui fait qu'à ſon merite inceſſamment il rit,
Qu'il ſe ſçait ſi bon gré de tout ce qu'il écrit ;
Et qu'il ne voudroit pas changer ſa renommée
Contre tous les honneurs d'un General d'Armée.

HENRIETTE.

C'eſt avoir de bons yeux, que de voir tout cela.

CLITANDRE.

Juſques à ſa Figure encor la choſe alla,
Et je vis par les Vers qu'à la teſte il nous jette,
De quel air il faloit que fût fait le Poëte ;
Et j'en avois ſi bien deviné tous les traits,
Que rencontrant un Homme un jour dans le Pa-
lais,
Je gageay que c'eſtoit Triſſotin en perſonne,
Et je vis qu'en effet la gageure eſtoit bonne.

HENRIETTE.

Quel conte !

CLITANDRE.

Non, je dis la choſe comme elle eſt :
Mais je voy voſtre Tante. Agréez, s'il vous
plaiſt,
Que mon cœur luy déclare icy noſtre myſtere,
Et gagne ſa faveur auprés de voſtre Mere.





SCENE IV.

CLITANDRE, BELISE.

CLITANDRE.

Souffrez pour vous parler, Madame, qu'un Amant
Prenne l'occasion de cet heureux moment,
Et se découvre à vous de la sincere flame...

BELISE.

Ah tout beau, gardez-vous de m'ouvrir trop vôtre ame:
Si je vous ay sçeu mettre au rang de mes Amans,
Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchemens,
Et ne m'expliquez point par un autre langage
Des desirs qui chez-moy passent pour un outrage;
Aimez-moy, soûpirez, brûlez pour mes appas,
Mais qu'il me soit permis de ne le sçavoir pas:
Je puis fermer les yeux sur vos flâmes secrettes,
Tant que vous vous tiendrez aux müets Interpretes;
Mais si la bouche vient à s'en vouloir mesler;
Pour jamais de ma veuë il vous faut éxiler.

CLITANDRE.

Des projets de mon cœur ne prenez point d'alarme;
Henriette, Madame, est l'objet qui me charme,
Et je viens ardemment conjurer vos bontez
De seconder l'amour que j'ay pour ses beautez.

BELISE.

Ah certes le détour est d'esprit, je l'avouë,
Ce subtil faux-fuyant merite qu'on le louë;

Et dans tout les Romans où j'ay jetté les yeux ;
Je n'ay rien rencontré de plus ingenieux.

CLITANDRE.

Cecy n'est point du tout un trait d'esprit, Madame,
Et c'est un pur aveu de ce que j'ay dans l'ame.
Les Cieux, par les liens d'une immüable ardeur ;
Aux beautez d'Henriette ont attaché mon cœur ;
Henriette me tient sous son aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette est le bien où j'aspire ;
Vous y pouvez beaucoup, & tout ce que je veux ;
C'est que vous y daigniez favoriser mes vœux.

BELISE.

Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je sçay sous ce nom ce qu'il faut que j'entende ;
La Figure est adroite, & pour n'en point sortir,
Aux choses que mon cœur m'offre à vous repartir,
Je diray qu'Henriette à l'Hymen est rebelle,
Et que sans rien pretendre, il faut brûler pour elle.

CLITANDRE.

Eh, Madame, à quoy bon un pareil embarras,
Et pourquoy voulez-vous penser ce qui n'est pas ?

BELISE

Mon Dieu, point de façons, cessez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont souvent fait entendre ;
Il suffit que l'on est contente du détour.
Dont s'est adroitement avisé vostre amour,
Et que sous la Figure où le respect l'engage,
On veut bien se resoudre à souffrir son hommage ;
Pourveu que ses transports par l'honneur éclairez
N'offrent à mes Autels que des vœux épurez.

CLITANDRE.

Mais . . .

BELISE.

Adieu, pour ce coup cecy doit vous suffire,
Et je vous ay plus dit que je ne voulois dire.

CLITANDRE.

Mais vostre erreur....

BELISE.

Laissez, je rougis maintenant;
Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant.

CLITANDRE.

Je veux estre pendu, si je vous aime, & sage...

BELISE.

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

CLITANDRE.

Diantre soit de la folle avec ses visions.
A-t-on rien veu d'égal à ses preventions?
Allons commettre un autre au soin que l'on me donne,
Et prenons le secours d'une sage Personne.

Fin du premier Acte.





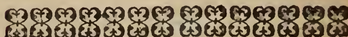
ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARISTE *à Clitandre.*



OUY, je vous porteray la réponse au plûtost;
J'appuyray, presseray, feray tout ce qu'il faut.
Qu'un Amant, pour un mot, a des choses à dire!
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il desire!
Jamais....



SCENE II.

CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.
AH, Dieu vous gard', mon Frere.

CHRISALE.
Et vous aussi,
Mon Frere.

ARISTE.
Sçavez-vous ce qui m'amene icy?

CHRISALE.

Non ; mais si vous voulez, je suis prest à l'apprendre.

ARISTE.

Depuis assez long-temps vous connoissez Clitandre ?

CHRISALE.

Sans doute, & je le voy qui frequente chez-nous.

ARISTE.

En quelle estime est-il, mon Frere, auprés de vous ?

CHRISALE.

D'Homme d'honneur, d'esprit, de cœur, & de conduite,
Et je voy peu de Gens qui soient de son mérite.

ARISTE.

Certain desir qu'il a, conduit icy mes pas,
Et je me réjouïs que vous en fassiez cas.

CHRISALE.

Je connus feu son Pere en mon Voyage à Rome.

ARISTE.

Fort bien.

CHRISALE.

C'estoit, mon Frere, un fort bon Gentil-homme.

ARISTE.

On le dit.

CHRISALE.

Nous n'avions alors que vingt-huit-ans,
Et nous estions, ma foy, tous deux de Vert-Galans.

ARISTE.

Je le croy.

CHRISALE.

Nous donnions chez les Dames Romaines;
Et tout le Monde là parloit de nos fredaines;
Nous faisions des Jaloux.

ARISTE.

Voila qui va desmieux :
Mais venons au sujet qui m'amene en ces lieux.

SCENE III.

BELISE, CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

Clitandre auprés de vous me fait son Interprete,
Et son cœur est épris des graces d'Henriette.

CHRISALE.

Quoy de ma Fille ?

ARISTE.

Ouy, Clitandre en est charmé,
Et je ne vis jamais Amant plus enflâmé.

BELISE.

Non, non, je vous entens, vous ignorez l'histoire ;
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE.

Comment, ma Sœur ?

BELISE.

Clitandre abuse vos esprits ;
Et c'est d'un autre Objet que son cœur est épris.

ARISTE.

Vous raillez. Ce n'est pas Henriette qu'il aime ?

BELISE.

Non, j'en suis assurée.

ARISTE.

Il me l'a dit luy-mesme.

BELISE.

Eh ouy.

ARISTE.

Vous me voyez, ma Sœur, chargé par luy
D'en faire la demande à son Pere aujourd'huy.

BELISE.

Fort bien.

ARISTE.

Et son amour mesme m'a fait instance
De presser les momens d'une telle alliance.

BELISE.

Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment;
Henriette, entre nous, est un amusement,
Un voile ingenieux, un pretexte, mon Frere,
A couvrir d'autres feux dont je sçay le mystere,
Et je veux bien tous deux vous mettre hors d'erreur.

ARISTE.

Mais puis que vous sçavez tant de choses ma Sœur,
Dites nous, s'il vous plaist, cet autre Objet qu'il aime?

BELISE.

Vous le voulez sçavoir?

ARISTE.

Ouy. Quoy?

BELISE.

Moy.

ARISTE.

Vous?

BELISE.

Moy-mesme.

ARISTE.

Hay, ma Sœur!

BELISE.

Qu'est-ce donc que veut dire ce Hay,
Et qu'a de surprenant le discours que je fay?
On est faite d'un air, je pense, à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour un Cœur soûmis à son empire;

Et Dorante, Damis, Cleonte, & Licidas,
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

ARISTE.

Ces Gens vous aiment?

BELISE.

Ouy, de toute leur puissance.

ARISTE.

Il vous l'ont dit?

BELISE.

Aucun n'a pris cette licence;
Ils m'ont sçeu reverer si fort jusqu'à ce jour,
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour:
Mais pour m'offrir leur cœur, & voüer leur service,
Les müets truchemens ont tous fait leur office.

ARISTE.

On ne voit presque point ceans venir Damis.

BELISE.

C'est pour me faire voir un respect plus soûmis.

ARISTE.

De mots piquans par tout Dorante vous outrage.

BELISE

Ce sont emportemens d'une jalouse rage.

ARISTE.

Cleonte & Licidas ont pris Femme tous deux.

BELISE.

C'est par un desespoir où j'ay reduit leurs feux.

ARISTE.

Ma foy, ma chere Sœur, vision toute claire.

CHRISALE.

De ces chimeres là vous devez vous défaire.

BELISE.

Ah chimeres! Ce sont des chimeres, dit-on!
Chimeres, moy! Vrayment chimeres est fort bon!

Je me réjouïs fort de chimeres, mes Freres,
Et je ne sçavois pas que j'eusse des chimeres.



SCENE IV.

CHRISALE, ARISTE.

CHRISALE.

NOstre Sœur est fole, ouy.

ARISTE.

Cela croist tous les jours,
Mais, encore une fois, reprenons le discours.
Clitandre vous demande Henriette pour Femme,
Voyez quelle réponse on doit faire à sa flâme?

CHRISALE

Faut-il le demander? J'y consens de bon cœur
Et tiens son alliance à singulier honneur.

ARISTE

Vous sçavez que de bien il n'a pas l'abondance,
Que...

CHRISALE.

C'est un interest qui n'est pas d'importance;
Il est riche en vertu, cela vaut des trésors,
Et puis son Pere & moy n'estions qu'un en deux corps.

ARISTE.

Parlons à vostre Femme, & voyons à la rendre
Favorable...

CHRISALE.

Il suffit, je l'accepte pour Gendre.

ARISTE.

Ouy, mais pour appuyer vostre consentement,
Mon Frere, il n'est pas mal d'avoir son agrément;

Allons ...

CHRISALE.

Vous mocquez-vous ? il n'eſt pas neceſſaire,
Je réponds de ma femme, & prens ſur moy l'affaire.

ARISTE.

Mais ...

CHRISALE.

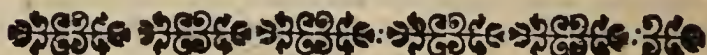
Laiſſez faire, dy-je, & n'apprehendez pas.
Je la vais diſpoſer aux choſes de ce pas.

ARISTE.

Soit. Je vay là deſſus ſonder voſtre Henriette,
Et reviendray ſçavoir ...

CHRISALE.

C'eſt une affaire faite;
Et je vais à ma Femme en parler ſans delay.



SCENE V.

MARTINE, CHRISALE.

MARTINE.

ME voila bien chanceuſe! Helas l'on dit bien vray,
Qui veut noyer ſon Chien, l'accuſe de la rage;
Et ſervice d'autruy n'eſt pas un heritage.

CHRISALE.

Qu'eſt-ce donc? Qu'avez-vous Martine?

MARTINE.

Ce que j'ay?

CHRISALE.

Ouy.

MARTINE.

J'ay que l'on me donne aujourd'huy mon congé,
Monſieur.

CHRISALE.

Vostre congé ?

MARTINE.

Ouy, Madame me chasse.

CHRISALE.

Je n'entens pas cela. Comment ?

MARTINE.

On me menace,
Si je ne sors d'icy, de me bailler cent coups.

CHRISALE.

Non, vous demeurerez, je suis content de vous;
Ma Femme bien-souvent a la teste un peu chaude,
Et je ne veux pas moy...

SCENE VI.

PHILAMINTE, BELISE, CHRISALE, MARTINE.

PHILAMINTE.

Quoy, je vous voy, Maraude ?
Viste, sortez, Friponne; allons, quittez ces lieux;
Et ne vous presentez jamais devant mes yeux.

CHRISALE.

Tout doux.

PHILAMINTE.

Non, c'en est fait.

CHRISALE.

Eh.

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle sorte.

CHRISALE.

Ma foy je ne sçay pas.

PHILAMINTE.

Elle est d'humeur encor à n'en faire aucun cas.

CHRISALE.

A-t-elle, pour donner matiere à vostre haine,
Cassé quelque Miroir, ou quelque Porcelaine ?

PHILAMINTE.

Voudrois-je la chasser, & vous figurez-vous
Que pour si peu de chose on se mette en courroux ?

CHRISALE

Qu'est-ce à dire ! L'affaire est donc considerable ?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on Femme déraisonnable ?

CHRISALE.

Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit negligent,
Dérober quelque Aiguiere, ou quelque Plat d'argent ?

PHILAMINTE.

Cela ne seroit rien.

CHRISALE.

Oh, oh ! Peste, la Belle !
Quoy l'avez-vous surprise à n'estre pas fidelle ?

PHILAMINTE.

C'est pis que tout cela.

CHRISALE.

Pis que tout cela ?

PHILAMINTE.

Pis.

CHRISALE.

Comment diantre, Friponne ! Euh ? A-t-elle commis...

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Aprés trente leçons, insulté mon oreille,
Par l'impropriété d'un mot sauvage & bas,
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

CHRISALE.

Est ce-là...

PHILAMINTE.

Quoy, toûjours malgré nos remonstrances;
Heurter le fondement de toutes les Sciences;
La Grammaire qui sçait régenter jusqu'aux Rois,
Et les fait la main haute obeïr à ses loix?

CHRISALE.

Du plus grand des forfaits je la croyois coupable.

PHILAMINTE.

Quoy, vous ne trouvez pas ce crime impardonnable?

CHRISALE.

Si fait.

PHILAMINTE.

Je voudrois bien que vous l'excusassiez.

CHRISALE.

Je n'ay garde.

BELISE.

Il est vray que ce sont des pitiez;
Toute construction est par elle détruite,
Et des loix du Langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

Tout ce que vous preschez est je croy bel & bon;
Mais je ne sçaurois, moy, parler vostre jargon.

PHILAMINTE.

L'impudente! Appeller un jargon le langage
Fondé sur la Raison & sur le bel Usage!

MARTINE.

MARTINE.

Quand on se fait entendre, on parle toûjours bien,
Et tous vos beaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE.

Hé bien, ne voila pas encore de son stile,
Ne servent pas de rien?

BELISE.

O cervelle indocile!
Faut il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,
On ne te puisse apprendre à parler congrûment!
De *pas*, mis avec *rien*, tu fais la récidive,
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE.

Mon Dieu, je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheuz nous.

PHILAMINTE.

A peut-on y tenir!

BELISE.

Quel solécisme horrible!

PHILAMINTE.

En voila pour tuer une oreille sensible.

BELISE.

Ton esprit, je l'avouë, est bien materiel.
Je, n'est qu'un singulier; *avons*, est pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la Grammaire?

MARTINE.

Qui parle d'offenser Grand' Mere, ni Grand Pere?

PHILAMINTE.

O Ciel!

BELISE.

Grammaire est prise à contre-sens par toy,
Et je t'ay dit déja d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foy ;
Qu'il vienne de Chaillot, d'Hauteüil, ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

BELISE.

Quelle ame villageoise !
La Grammaire, du verbe & du nominatif,
Comme de l'Adjectif avec le Substantif,
Nous enseigne les loix.

MARTINE.

J'ay, Madame, à vous dire
Que je ne connois point ces Gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martyre !

BELISE.

Ce sont les noms des mots, & l'on doit regarder
En quoy c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entr'eux, ou se gourment, qu'importe ?

à sa Sœur. PHILAMINTE.

Eh, mon Dieu, finissez un discours de la sorte.
à son Mary. Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir ?

CHRISALE.

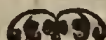
Sifait. A son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point ; retire toy, Martine.

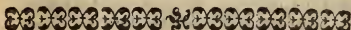
PHILAMINTE.

Comment ? vous avez peur d'offenser la Coquine ?
Vous luy parlez d'un ton tout-à-fait obligeant ?

CHRISALE.

Moy ? point. Allons, sortez. *bas.* Va-t-en, ma pauvre Enfant.





SCENE VII.

PHILAMINTE, CHRISALE, BELISE.

CHRISALE.

Vous estes satisfaite, & la voila partie.
Mais je n'approuve point une telle sortie;
C'est une Fille propre aux choses qu'elle fait,
Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

PHILAMINTE.

Vous voulez que toûjours je l'aye à mon service;
Pour mettre incessamment mon oreille au supplice?
Pour rompre toute loy d'usage & de raison,
Par un barbare amas de vices d'Oraison,
De mots estropiez, cousus par intervales,
De Proverbes traînez dans les ruisseaux des Hales?

BELISE.

Il est vray que l'on suë à souffrir ses discours.
Elle y met Vaugelas en pieces tous les jours;
Et les moindres défauts de ce grossier génie,
Sont ou le pléonasme, ou la cacophonie.

CHRISALE.

Qu'importe qu'elle manque aux loix de Vaugelas;
Pourveu qu'à la Cuisine, elle ne manque pas?
J'aime bien mieux, pour moy, qu'en épluchant ses herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas ou méchant mot,
Que de brûler ma Viande, ou saler trop mon Pot.

Je vis de bonne Soupe, & non de beau Langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un Potage;
Et Malherbe & Balzac si ſçavans en beaux mots,
En Cuiſine peut-eſtre auroient eſté des ſots.

PHILAMINTE.

Que ce diſcours groſſier terriblement aſſomme!
Et quelle indignité pour ce qui s'appelle Homme;
D'eſtre baiſſé ſans ceſſe aux ſoins materiels,
Au lieu de ſe hauſſer vers les ſpirituels!
Le Corps, cette guenille, eſt il d'une importance,
D'un prix à meriter ſeulement qu'on y penſe,
Et ne devons-nous pas laiſſer cela bien loin?

CHRISALE.

Ouy, mon Corps eſt moy-meſme, & j'en veux prendre ſoin:
Guenille ſi l'on veut, ma guenille m'eſt chere.

BELISE.

Le Corps avec l'Eſprit, fait figure, mon Frere:
Mais ſi vous en croyez tout le Monde ſçavant,
L'Eſprit doit ſur le Corps prendre le pas devant;
Et noſtre plus grand ſoin, noſtre premiere inſtance,
Doit eſtre à la nourrir du ſuc de la Science.

CHRISALE.

Ma foy ſi vous ſongez à nourrir voſtre Eſprit,
C'eſt de viande bien creuſe, à ce que chacun dit;
Et vous n'avez nul ſoin, nulle ſollicitude,
Pour....

PHILAMINTE.

Ah *ſollicitude* à mon oreille eſt rude;
Il pût étrangement ſon ancienneté.

BELISE.

Il eſt vray que le mot eſt bien colet-monté.

CHRISALE.

Voulez-vous que je diſe? Il faut qu'enfin j'éclate,
Que je leve le maſque, & décharge ma rate.

De folles on vous traite, & j'ay fort sur le cœur ....

PHILAMINTE.

Comment donc ?

CHRISALE *à Belise.*

C'est à vous que je parle, ma Sœur,
Le moindre solécisme en parlant vous irrite :
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
à Philaminte.
Vos Livres eternels ne me contentent pas,
Et hors un gros Plutarque à mettre mes Rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la Science aux Docteurs de la Ville ;
M'oster pour faire bien du Grenier de ceans,
Cette longue Lunette à faire peur aux Gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune :
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la Lune,
Et vous mesler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens-dessus-dessous.
Il n'est pas bien honneste, & pour beaucoup de causes,
Qu'une Femme étudie, & sçache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses Enfans,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses Gens,
Et regler la dépense avec œconomie,
Doit estre son étude & sa Philosophie.
Nos Peres sur ce point estoient Gens bien sensez,
Qui disoient qu'une Femme en sçait toûjours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connoistre un Pourpoint d'avec un Haut-de-chausse.
Les leurs ne lisoient point, mais elles vivoient bien ;
Leurs ménages estoient tout leur docte entretien,

Et leurs Livres un Dé, du Fil, & des Aiguilles,
Dont elles travailloient au trousseau de leurs Filles:
Les Femmes d'apresent sont bien loin de ces mœurs,
Elles veulent écrire, & devenir Autheurs.
Nulle Science n'est pour elles trop profonde,
Et ceans beaucoup plus qu'en aucun lieu du Monde.
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sçait tout chez moy, hors ce qu'il faut sçavoir.
On y sçait comme vont Lune, Etoile Polaire,
Venus, Saturne, & Mars, dont je n'ay point affaire;
Et dans ce vain sçavoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sçait comme va mon Pot dont j'ay besoin.
Mes gens à la Science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire;
Raisonner est l'employ de toute ma Maison,
Et le raisonnement en bannit la Raison;
L'un me brûle mon Rost en lisant quelque Histoire,
L'autre resve à des Vers quand je demande à boire;
Enfin je voy par eux vostre exemple suivi,
Et j'ay des Serviteurs, & ne suis point servi.
Une pauvre Servante au moins m'estoit restée,
Qui de ce mauvais air n'estoit point infectée;
Et voila qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.
Je vous le dis, ma Sœur, tout ce train-là me blesse,
[Car c'est, comme j'ay dit, à vous que je m'adresse)
Je n'aime point ceans tous vos Gens à Latin,
Et principalement ce Monsieur Trissotin.

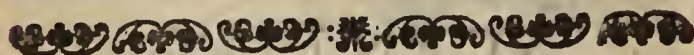
C'est luy qui dans des Vers vous a timpanisées ;
Tous les propos qu'il tient sont des bille-vesées,
On cherche ce qu'il dit aprés qu'il a parlé,
Et je luy croy, pour moy, le timbre un peu feslé.

PHILAMINTE.

Quelle bassesse, ô Ciel, & d'ame, & de langage ?

BELISE.

Est-il de petits Corps un plus lourd assemblage ?
Un Esprit composé d'atomes plus Bourgeois ?
Et de ce mesme sang se peut-il que je sois ?
Je me veux mal-de-mort d'estre de vostre race,
Et de confusion j'abandonne la place.



SCENE VIII.

PHILAMINTE, CHRISALE.

PHILAMINTE.

AVez-vous à lâcher encore quelque trait ?

CHRISALE.

Moy ? non. Ne parlons plus de querelle, c'est fait ;
Discourons d'autre affaire. A vostre Fille aînée
On voit quelque dégoust pour les nœuds d'Hymenée ;
C'est une Philosophe enfin, je n'en dy rien,
Elle est bien gouvernée, & vous faites fort bien.
Mais de toute autre humeur se trouve sa cadette,
Et je croy qu'il est bon de pourvoir Henriette,
De choisir un Mary ....

PHILAMINTE.

C'est à quoy j'ay songé ;
Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ay.

Ce Monſieur Triſſotin dont on nous fait un crime ;
Et qui n'a pas l'honneur d'eſtre dans voſtre eſtime ,
Eſt celuy que je prens pour l'Epoux qu'il luy faut ,
Et je ſçay mieux que vous juger de ce qu'il vaut ;
La conteſtation eſt icy ſuperfluë ,
Et de tout point chez moy l'affaire eſt reſoluë.
Au moins ne dites mot du choix de cet Epoux ,
Je veux à voſtre Fille en parler avant vous
J'ay des raiſons à faire approuver ma conduite ;
Et je connoiſtray bien ſi vous l'aurez inſtruite.

SCENE IX.

ARISTE, CHRISALE.

ARISTE.

HE' bien ? la Femme ſort, mon Frere, & je voy bien
Que vous venez d'avoir enſemble un entretien.

CHRISALE.

Ouy.

ARISTE.

Quel en eſt le ſuccez ? Aurons-nous Henriette ?
A-t-elle conſenti ? l'affaire eſt-elle faite ?

CHRISALE.

Pas tout-à-fait encor.

ARISTE.

Refuſe-t-elle ?

CHRISALE.

Non.

ARISTE.

Eſt-ce qu'elle balance ?

CHRISALE.

En aucune façon.

ARISTE.

Quoy donc ?

CHRISALE.

C'est que pour Gendre elle m'offre un autre Homme.

ARISTE.

Un autre Homme pour Gendre !

CHRISALE.

Un autre.

ARISTE.

Qui se nomme ?

CHRISALE.

Monsieur Trissotin.

ARISTE.

Quoy, ce Monsieur Trissotin ....

CHRISALE.

Ouy, qui parle toûjours de Vers & de Latin.

ARISTE.

Vous l'avez accepté ?

CHRISALE.

Moy, point, à Dieu ne plaise.

ARISTE.

Qu'avez-vous répondu ?

CHRISALE.

Rien ; & je suis bien aise

De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.

ARISTE.

La raison est fort belle, & c'est faire un grand pas.

Avez-vous sceu du moins luy proposer Clitandre ?

CHRISALE.

Non : car comme j'ay veu qu'on parloit d'autre Gendre,

J'ay crû qu'il estoit mieux de ne m'avancer point.

ARISTE.

Certes vostre prudence est rare au dernier point,
N'avez-vous point de honte avec vostre mollesse
Et se peut-il qu'un Homme ait assez de foiblesse
Pour laisser à sa Femme un pouvoir absolu,
Et n'oser attaquer ce qu'elle a resolu ?

CHRISALE.

Mon Dieu, vous en parlez, mon Frere, bien à l'aise,
Et vous ne sçavez pas comme le bruit me pese.
J'aime fort le repos, la paix, & la douceur,
Et ma femme est terrible avecque son humeur :
Du nom de Philosophe elle fait grand mystere,
Mais elle n'en est pas pour cela moins colere ;
Et sa Morale faite à mépriser le bien,
Sur l'aigreur de sa bile opere comme rien.
Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa teste ;
On en a pour huit jours d'effroyable tempeste.
Elle me fait trembler dés qu'elle prend son ton ;
Je ne sçay où me mettre, & c'est un vray Dragon ;
Et cependant avec toute sa diablerie,
Il faut que je l'appelle, & mon cœur, & ma mie.

ARISTE.

Allez, c'est se mocquer. Vostre Femme, entre nous,
Est par vos lâchetez Souveraine sur vous.
Son pouvoir n'est fondé que sur vostre foiblesse.
C'est de vous qu'elle prend le titre de Maistresse.
Vous-mesme à ses hauteurs vous vous abandonnez,
Et vous faites mener en Beste par le nez.
Quoy, vous ne pouvez pas, voyant comme on vous nomme,
Vous resoudre une fois à vouloir estre un Homme ?

A faire condeſcendre une Femme à vos vœux,
Et prendre aſſez de cœur pour dire un je le veux ?
Vous laiſſerez ſans honte immoler voſtre Fille
Aux foles viſions qui tiennent la Famille,
Et de tout voſtre bien reveſtir un Nigaut,
Pour ſix mots de Latin qu'il leur fait ſonner haut ?
Un Pédant qu'à tous coups voſtre femme apoſtrophe
Du nom de bel Eſprit, & de grand Philoſophe,
D'Homme qu'en Vers galans jamais on n'égala,
Et qui n'eſt, comme on ſçait, rien moins que tout cela ?
Allez encore un coup, c'eſt une mocquerie,
Et voſtre lâcheté merite qu'on en rie.

CHRISALE.

Ouy, vous avez raiſon, & je voy que j'ay tort.
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,
Mon Frere.

ARISTE.

C'eſt bien dit.

CHRISALE.

C'eſt une choſe infame.
Que d'eſtre ſi ſoûmis au pouvoir d'une Femme.

ARISTE.

Fort bien.

CHRISALE.

De ma douceur elle a trop profité.

ARISTE.

Il eſt vray.

CHRISALE.

Trop jouy de ma facilité.

ARISTE.

Sans doute.

CHRISALE.

Et je luy veux faire aujourd'huy connoiſtre

Que ma Fille est ma Fille, & que j'en suis le Maistre,
Pour luy prendre un Mary qui soit selon mes vœux.

ARISTE.

Vous voilà raisonnable, & comme je vous veux.

CHRISALE.

Vous estes pour Clitandre, & sçavez sa demeure,
Faites-le moy venir, mon Frere, tout-à-l'heure.

ARISTE.

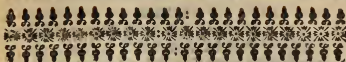
J'y cours tout de ce pas.

CHRISALE.

C'est souffrir trop long-temps,
Et je m'en vais estre Homme à la barbe des Gens.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, TRISSOTIN, L'EPINE.

PHILAMINTE.



H mettons-nous icy pour écoûter à l'aise
Ces vers que mot à mot il est besoin qu'on pese.

ARMANDE.

Je brûle de les voir.

BELISE.

Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMINTE.

Ce sont charmes pour moy, que ce qui part de vous.

ARMANDE.

Ce m'est une douceur à nulle autre pareille.

BELISE

Ce sont repas frians qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE.

Ne faites point languir de si pressans desirs.

ARMANDE.

Depeschez.

BELISE.

Faites toſt, & haſtez nos plaiſirs.

PHILAMINTE.

A noſtre impatience offrez voſtre Epigramme.

TRISSOTIN.

Helas, c'eſt un Enfant tout nouveau né, Madame.
Son ſort aſſurément a lieu de vous toucher,
Et c'eſt dans voſtre court que j'en viens d'accoucher.

PHILAMINTE.

Pour me le rendre cher, il ſuffit de ſon Pere.

TRISSOTIN.

Voſtre approbation luy peut ſervir de Mere.

BELISE.

Qu'il a d'eſprit!



SCENE II.

HENRIETTE, PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, TRISSOTIN, L'EPINE.

PHILAMINTE.

Hola, pourquoy donc fuyez-vous?

HENRIETTE.

C'eſt de peur de troubler un entretien ſi doux.

PHILAMINTE.

Approchez, & venez de toutes vos oreilles
Prendre part au plaiſir d'entendre des merveilles.

HENRIETTE.

Je sçay peu les Beautez de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit.

PHILAMINTE.

Il n'importe, aussi bien ay je à vous dire ensuite
Un secret dont il faut que vous soyez instruite.

TRISSOTIN.

Les Sciences n'ont rien qui vous puisse enflâmer,
Et vous ne vous piquez que de sçavoir charmer.

HENRIETTE.

Aussi peu l'un que l'autre, & je n'ay nulle envie....

BELISE.

Ah songeons à l'Enfant nouveau né, je vous prie.

PHILAMINTE.

Allons, petit Garçon, viste, dequoy s'assoir.

Le Laquais tombe avec la Chaise.

Voyez l'Impertinent! Est-ce que l'on doit choir,
Aprés avoir appris l'équilibre des choses?

BELISE.

De ta chute, Ignorant, ne vois-tu pas les causes,
Et qu'elle vient d'avoir du point fixe écarté,
Ce que nous appellons centre de gravité?

L'EPINE.

Je m'en suis apperceu, Madame, estant par terre.

PHILAMINTE.

Le Lourdaut!

TRISSOTIN.

Bien luy prend de n'estre pas de verre.

ARMANDE.

Ah de l'esprit par tout!

BELISE.

Cela ne tarit pas.

PHILAMINTE.

Servez - nous promptement voſtre aimable Repas.

TRISSOTIN.

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expoſe,
Un plat ſeul de huit Vers me ſemble peu de choſe,
Et je penſe qu'icy je ne feray pas mal,
De joindre à l'Epigramme, ou bien au Madrigal,
Le ragouſt d'un Sonnet, qui chez une Princeſſe
A paſſé pour avoir quelque delicateſſe.
Il eſt de ſel attique aſſaiſonné par tout,
Et vous le trouverez, je croy, d'aſſez bon gouſt.

ARMANDE.

Ah je n'en doute point.

PHILAMINTE.

Donnons viſte audiance.

BELISE.

à chaque fois qu'il veut lire elle l'interrompt.

Je ſens d'aiſe mon cœur treſſaillir par avance.
J'aime la Poëſie avec enteſtement;
Et ſur tout quand les Vers ſont tournez galamment.

PHILAMINTE.

Si nous parlons toûjours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN.

SO....

BELISE. *à Henriette.*

Silence, ma Niéce.

TRISSOTIN.

TRISSOTIN.

SONNET.

A LA PRINCESSE URANIE, sur sa Fiévre.

Vostre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement,
Et de loger superbement
Vostre plus cruelle Ennemie.

BELISE.

Ah le joly début!

ARMANDE.

Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE.

Luy seul des Vers aisez possede le talent!

ARMANDE.

A prudence endormie il faut rendre les armes.

BELISE.

Loger son ennemie est pour moy plein de charmes.

PHILAMINTE.

J'aime *superbement* & *magnifiquement*;
Ces deux adverbes joints font admirablement.

BELISE.

Prestons l'oreille au reste.

TRISSOTIN.

Vostre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement,
Et de loger superbement
Vostre plus cruelle Ennemie.

ARMANDE.

Prudence endormie!

BELISE.

Loger son Ennemie!

PHILAMINTE.

Superbement & magnifiquement !

TRISSOTIN.

Faites-la ſortir, quoy qu'on die,
De voſtre riche Appartement,
Où cette Ingrate inſolemment
Attaque voſtre belle vie.

BELISE.

Ah tout doux, laiſſez-moy, de grace, reſpirer.

ARMANDE.

Donnez-nous, s'il vous plaiſt, le loiſir d'admirer.

PHILAMINTE.

On ſe ſent à ces Vers, juſques au fond de l'ame,
Couler je ne ſçay quoy qui fait que l'on ſe pâme.

ARMANDE.

Faites-la ſortir, quoy qu'on die,
De voſtre riche Appartement.
Que *riche Appartement* eſt là joliment dit !
Et que la métaphore eſt miſe avec eſprit !

PHILAMINTE.

Faites-la ſortir, quoy qu'on die.
Ah que ce *quoy qu'on die* eſt d'un gouſt admirable !
C'eſt, à mon ſentiment, un endroit impayable.

ARMANDE.

De *quoy qu'on die* auſſi mon cœur eſt amoureux.

BELISE

Je ſuis de voſtre avis, *quoy qu'on die* eſt heureux.

ARMANDE.

Je voudrois l'avoir fait.

BELISE.

Il vaut toute une Piece.

PHILAMINTE.

Mais en comprend on bien comme moy la fineſſe.

ARMANDE & BELISE.

Oh, oh.

PHILAMINTE.

Faites-la sortir, quoy qu'on die.

Que de la Fiévre on prenne icy les interests;
N'ayez aucun égard, mocquez-vous des caquets.
Faites-la sortir, quoy qu'on die, Quoy qu'on die, quoy qu'on die.
Ce *quoy qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne semble;
Je ne sçay pas, pour moy, si chacun me ressemble,
Mais j'entens là-dessous un million de mots.

BELISE.

Il est vray qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros,

PHILAMINTE.

Mais quand vous avez fait ce charmant *quoy qu'on die.*
Avez-vous compris, vous, toute son énergie!
Songiez-vous bien vous-mesme à tout ce qu'il nous dit,
Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit?

TRISSOTIN.

Hay, hay.

ARMANDE.

J'ay fort aussi l'*Ingrate* dans la teste,
Cette ingrate de Fiévre, injuste, mal-honneste.
Qui traite mal les Gens, qui la logent chez eux.

PHILAMINTE.

Enfin les Quatrains sont admirables tous deux.
Venons-en promptement aux Tiercets, je vous prie.

ARMANDE.

Ah, s'il vous plaist, encore une fois *quoy qu'on die.*

TRISSOTIN.

Faites la sortir, quoy qu'on die,

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Quoy qu'on die.

TRISSOTIN.

De vostre riche Appartement.

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Riche Appartement !

TRISSOTIN.

Où cette Ingrate insolemment.

PHILAMINTE, ARMANDE & BELISE.

Cette *ingrate* de Fiévre !

TRISSOTIN.

Attaque vostre belle vie.

PHILAMINTE.

Vostre belle vie

ARMANDE & BELISE.

Ah !

TRISSOTIN.

Quoy, sans respecter vostre rang.
Elle se prend à vostre sang.

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Ah !

TRISSOTIN.

Et nuit & jour vous fait outrage ?
Si vous la conduisez aux Bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez la de vos propres mains.

PHILAMINTE.

On n'en peut plus !

BELISE.

On pâme !

ARMANDE.

On se meurt de plaisir !

PHILAMINTE.

De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

ARMANDE.

Si vous la conduisez aux Bains.

BELISE.

Sans la marchander davantage.

PHILAMINTE.

Noyez la de vos propres mains.
De vos propres mains, là, noyez-la dans les Bains.

ARMANDE.

Chaque pas dans vos Vers rencontre un trait charmant.

BELISE.

Partout on s'y promene avec ravissement.

PHILAMINTE.

On n'y sçauroit marcher que sur de belles choses.

ARMANDE.

Ce sont petits chemins tout parsemez de roses.

TRISSOTIN.

Le Sonnet donc vous semble...

PHILAMINTE.

Admirable, nouveau ;
Et personne jamais n'a rien fait de si beau.

BELISE.

Quoy, sans émotion pendant cette lecture ?
Vous faites, là, ma Niéce, une étrange Figure.

HENRIETTE.

Chacun fait icy-bas la Figure qu'il peut,
Ma Tante ; & Bel-Esprit, il ne l'est pas qui veut.

TRISSOTIN.

Peut-estre que mes Vers importunent Madame.

HENRIETTE.

Point je n'écoute pas.

PHILAMINTE.

Ah ! voyons l'Epigramme.

TRISOTTIN.

SUR UN CAROSSE.
de couleur Amarante, donné à une
Dame de ses Amies.

PHILAMINTE.

Ces Titres ont toûjours quelque chose de rare.

ARMANDE.

A cent beaux traits d'Esprit leur nouveauté prepare.

TRISSOTIN.

L'Amour si cherement m'a vendu son lien.

BELISE, ARMANDE & PHILAMINTE.

Ah!

TRISSOTIN.

Qu'il m'en couste déja la moitié de mon bien.
Et quand tu vois ce beau Carosse
Où tant d'or se releve en bosse,
Qu'il étonne tout le Païs,
Et fait pompeusement triompher ma Lays:

PHILAMINTE.

Ah *ma Lays!* Voilà de l'érudition.

BELISE.

L'enveloppe est jolie, & vaut un milion.

TRISSOTIN.

Et quand tu vois ce beau Carosse,
Où tant d'or se releve en bosse,
Qu'il estonne tout le Païs,
Et fait pompeusement triompher ma Lays,
Ne dy plus qu'il est d'Amarante,
Dy plûtost qu'il est de ma Rente.

ARMANDE.

Oh, oh, oh! Celuy-là ne s'attend point du tout.

PHILAMINTE.

On n'a que luy qui puisse écrire de ce goust.

BELISE.

Ne dy plus qu'il est d'Amarante,
Dy plûtost qu'il est de ma Rente.
Voilà qui se decline, *ma Rente, de ma Rente, à ma Rente.*

PHILAMINTE.

Je ne sçay, du moment que je vous ay connu,
Si sur vostre sujet j'eus l'esprit prévenu,
Mais j'admire par tout vos Vers & vostre Prose.

TRISSOTIN.

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,
A nostre tour aussi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE.

Je n'ay rien fait en Vers, mais j'ay lieu d'esperer
Que je pourray bien-tost vous montrer en Amie,
Huit Chapitres du Plan de nostre Academie.
Platon s'est au projet simplement arresté,
Quand de sa Republique il a fait le Traité;
Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée
Que j'ay sur le papier en Prose accommodée,
Car enfin je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du costé de l'Esprit;
Et je veux nous vanger toutes tant que nous sommes
De cette indigne Classe où nous rangent les Hommes;
De borner nos talens à des futilitez,
Et nous fermer la porte aux sublimes clartez.

ARMANDE.

C'est faire à nostre Sexe une trop grande offense;
De n'étendre l'effort de nostre intelligence,
Qu'à juger d'une Jupe, & de l'air d'un Manteau,
Ou des beautez d'un Point, ou d'un Brocard nouveau.

BELISE.

Il faut se relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement nostre Esprit hors de Page.

TRISSOTIN.

Pour les Dames on ſçait mon reſpect en tous lieux ;
Et ſi je rens hommage aux brillans de leurs yeux,
De leur eſprit auſſi j'honore les lumieres.

PHILAMINTE.

Le Sexe auſſi vous rend juſtice en ces matieres ;
Mais nous voulons montrer à de certains Eſprits,
Dont l'orgueilleux ſçavoir nous traite avec mépris,
Que de Science auſſi les Femmes ſont meublées,
Qu'on peut faire comme eux de doctes Aſſemblées,
Conduites en celà par des ordres meilleurs,
Qu'on y veut reünir ce qu'on ſepare ailleurs ;
Meſler le beau Langage, & les hautes Sciences ;
Découvrir la Nature en mille experiences ;
Et ſur les Queſtions qu'on pourra propoſer,
Faire entrer chaque Secte, & n'en point épouſer.

TRISSOTIN.

Je m'attache pour l'ordre au Péripateriſme.

PHILAMINTE

Pour les abſtractions j'aime le Platoniſme.

ARMANDE.

Epicure me plaiſt, & ſes Dogmes ſont forts.

BELISE.

Je m'accommode aſſez pour moy des petits Corps ;
Mais le Vuide à ſouffrir me ſemble difficile,
Et je goûte bien mieux la matiere ſubtile.

TRISSOTIN.

Deſcartes pour l'Ayman donne fort dans mon ſens.

ARMANDE.

J'aime ſes tourbillons,

PHILAMINTE.

Moy ſes Mondes tombans.

ARMANDE.

Il me tarde de voir nostre Assemblée ouverte,
Et de nous signaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartez;
Et pour vous la Nature a peu d'obscuritez.

PHILAMINTE.

Pour moy, sans me flater, j'en ay déja fait une;
Et j'ay veu clairement des Hommes dans la Lune.

BELISE.

Je n'ay point encor veu d'Hommes comme je croy,
Mais j'ay veu des clochers tout comme je vous voy.

ARMANDE.

Nous approfondirons ainsi que la Physique,
Grammaire, Histoire, Vers, Morale, & Politique.

PHILAMINTE.

La Morale a des traits dont mon cœur est épris,
Et c'estoit autrefois l'amour des grands esprits;
Mais aux Stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de si beau que leur Sage.

ARMANDE.

Pour la Langue, on verra dans peu nos Reglemens,
Et nous y prétendons faire des remuëmens.
Par une antipathie ou juste, ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle,
Pour un nombre de mots, soit ou verbes, ou noms,
Que mutuellement nous nous abandonnons;
Contr'eux nous préparons de mortelles Sentences,
Et nous devons ouvrir nos doctes Conférences
Par les proscriptions de tous ces mots divers,
Dont nous voulons purger & la Prose & les Vers.

PHILAMINTE.

Mais le plus beau projet de nostre Académie,
Une entreprise noble, & dont je suis ravie;

Un dessein plein de gloire, & qui sera vanté
Chez tous les beaux Esprits de la Posterité :
C'est le retranchement de ces syllabes sales,
Qui dans les plus beaux mots produisent des scandales ;
Ces joüets éternels des Sots de tous les temps ;
Ces fades lieux-communs de nos méchans Plaisans ;
Ces sources d'un amas d'équivoques infames,
Dont on vient faire insulte à la pudeur des Femmes.

TRISSOTIN.

Voilà certainement d'admirables projets !

BELISE.

Vous verrez nos Statuts, quand ils seront tous faits.

TRISSOTIN.

Ils ne sçauroient manquer d'estre tous beaux & sages.

ARMANDE.

Nous serons par nos Loix les Juges des Ouvrages :
Par nos Loix, Prose & Vers, tout nous sera soûmis,
Nul n'aura de l'esprit, hors nous & nos Amis ;
Nous chercherons par tout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui sçache bien écrire.





SCENE III.

L'EPINE, TRISSOTIN, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE, VADIUS.

L'EPINE.

Monsieur, un Homme est là qui veut parler à vous,
Il est vestu de noir, & parle d'un ton doux.

TRISSOTIN.

C'est cet Amy sçavant qui m'a fait tant d'instance
De luy donner l'honneur de vostre connoissance.

PHILAMINTE.

Pour le faire venir, vous avez tout credit ?
Faisons bien les honneurs au moins de nostre Esprit.
Hola. Je vous ay dit en paroles bien claires,
Que j'ay besoin de vous.

HENRIETTE.

Mais pour quelles affaires ?

PHILAMINTE.

Venez, on va dans peu vous les faire sçavoir.

TRISSOTIN.

Voicy l'Homme qui meurt du desir de vous voir.
En vous le produisant, je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un Profane, Madame,
Il peut tenir son coin parmy de beaux Esprits.

PHILAMINTE

La main qui le presente en dit assez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux Auteurs la pleine intelligence,
Et sçait du Grec, Madame, autant qu'Homme de France.

PHILAMINTE.

Du Grec, ô Ciel! du Grec! Il sçait du Grec, ma Sœur!

BELISE.

Ah, ma Niéce, du Grec!

ARMANDE.

Du Grec! Quelle douceur!

PHILAMINTE.

Quoy, Monsieur sçait du Grec? Ah permettez, de grace,
Que pour l'amour du Grec, Monsieur, on vous embrasse.

Il les baise toutes, jusques à Henriette qui le refuse.

HENRIETTE.

Excusez-moy, Monsieur, je n'entens pas le Grec.

PHILAMINTE.

J'ay pour les Livres Grecs un merveilleux respect.

VADIUS.

Je crains d'estre fâcheux, par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'huy, Madame, mon hommage,
Et j'auray pû troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monsieur, avec du Grec on ne peut gaster rien.

TRISSOTIN.

Au reste il fait merveille en Vers ainsi qu'en Prose;
Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque chose.

VADIUS.

Le defaut des Auteurs dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les Conversations;
D'estre aux Palais, aux Cours, aux Ruelles, aux Tables,
De leurs Vers fatigans Lecteurs infatigables.
Pour moy je ne voy rien de plus sot à mon sens,
Qu'un Auteur qui par tout va gueuser des encens;

Qui des premiers-venus saisissans les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vû ce fol entestement,
Et d'un Grec là-dessus je suy le sentiment,
Qui par un dogme exprés défend à tous ses Sages
L'indigne empressement de lire leurs Ouvrages.
Voicy de petits Vers pour de jeunes Amans,
Surquoy je voudrois bien avoir vos sentimens.

TRISSOTIN.

Vos Vers ont des beautez que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Graces & Venus regnent dans tous les vostres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, & le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit par tout chez vous l'*Ithos* & le *Pathos*.

TRISSOTIN.

Nous avons vû de vous des Eglogues d'un stile,
Qui passe en doux attraits Theocrite & Virgile.

VADIUS.

Vos Odes ont un air noble, galant & doux,
Qui laisse de bien loin vostre Horace aprés vous.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos Chansonnettes ?

VADIUS.

Peut on voir rien d'égal aux Sonnets que vous faites ?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits Rondeaux.

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos Madrigaux.

TRISSOTIN.

Aux Balades sur tout vous estes admirable.

VADIUS.

Et dans les Bouts-rimez je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvoit connoistre vostre prix.

VADIUS.

Si le Siecle rendoit justice aux beaux Esprits.

TRISSOTIN.

En Carosse doré vous iriez par les Ruës.

VADIUS.

On verroit le Public vous dresser des Statuës.
Hom. C'est une Balade, & je veux que tout net
Vous m'en . . . .

TRISSOTIN.

Avez-vous vû certain petit Sonnet
Sur la Fiévre qui tient la Princesse Uranie ?

VADIUS.

Ouy, hier il me fut lû dans une Compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en sçavez l'Auteur ?

VADIUS.

Non ; mais je sçay fort bien,
Qu'à ne le point flater, son Sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de Gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empesche pas qu'il ne soit miserable ;
Et si vous l'avez-vû, vous serez de mon goust.

TRISSOTIN.

Je sçay que là-dessus je n'en suis point du tout.
Et que d'un tel Sonnet peu de Gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le Ciel d'en faire de semblables !

TRISSOTIN.

Je soûtiens qu'on ne peut en faire de meilleur ;
Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'Auteur.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moy.

VADIUS.

Je ne sçay donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut mal-heureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aye eu l'esprit distrait,
Ou bien que le Lecteur m'ait gasté le Sonnet.
Mais laissons ce discours, & voyons ma Balade.

TRISSOTIN.

La Balade, à mon goust, est une chose fade.
Ce n'en est plus la mode ; Elle sent son vieux temps.

VADIUS.

La Balade pourtant charme beaucoup de Gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empesche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les Pedans de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaist pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualitez aux autres.

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jettez les vostres.

TRISOTTIN.

Allez, petit Grimaut Barboüilleur de Papier.

VADIUS.

Allez, Rimeur de Bale, opprobre du Mestier.

TRISSOTIN.

Allez, Fripier d'écrits, impudent Plagiaire.

VADIUS.

Allez, Cuistre....

PHILAMINTE.

Eh, Messieurs que pretendez-vous faire?

TRISSOTIN.

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que reclament sur toy les Grecs & les Latins.

VADIUS

Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse;
D'avoir fait à tes Vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toy de ton Livre, & de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toy, de ton Libraire à l'Hospital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Ouï, ouï, je te renvoye à l'Auteur des Satires.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoye aussi.

VADIUS.

J'ay le contentement,
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte legere
Parmy plusieurs Auteurs qu'au Palais on revere;
Mais jamais dans ses Vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit par tout estre en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable ;
Il te met dans la foule ainsi qu'un Miserable ;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler :
Mais il m'attaque à part comme un noble Adversaire.
Sur qui tout son effort luy semble necessaire ;
Et ses coups contre moy redoublez en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel Homme je puis estre.

TRISSOTIN.

Et la mienne sçaura te faire voir ton Maistre.

VADIUS.

Je te défie en Vers, Prose, Grec, & Latin.

TRISSOTIN.

Hé bien, nous nous verrons seul-à-seul chez Barbin.



SCENE V.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, HENRIETTE.

TRISSOTIN.

A Mon emportement ne donnez aucun blâme :
C'est vostre jugement que je défens, Madame ;
Dans le Sonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHILAMINTE.

A vous remettre bien, je me veux appliquer.
Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette.
Depuis assez long-temps mon ame s'inquiette,

Et c'est un autre Epoux ....

CHRISALE.

Taisez-vous, Perronelle;
Allez philosopher tout le saoul avec elle,
Et de mes actions ne vous meslez en rien.
Dites luy ma pensée, & l'avertissez bien,
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles;
Allons viste.

ARISTE.

Fort bien; Vous faites des merveilles.

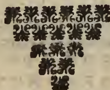
CLITANDRE.

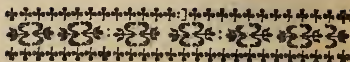
Quel transport! quelle joye! ha que mon sort est doux!

CHRISALE.

Allons, prenez sa main, & passez devant nous,
Menez-la dans sa Chambre. Ah les douces caresses!
Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses;
Cela ragaillardit tout à-fait mes vieux jours,
Et je me ressouviens de mes jeunes amours.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE.


Uy, rien n'a retenu son esprit en balance.
Elle a fait vanité de son obeïssance.
Son cœur pour se livrer à peine devant moy
S'est-il donné le temps d'en recevoir la loy,
Et sembloit suivre moins les volontez d'un Pere.
Qu'affecter de braver les ordres d'une Mere.

PHILAMINTE.

Je luy montreray bien aux loix de qui des deux
Les droits de la Raison soûmettent tous ses vœux;
Et qui doit gouverner ou sa Mere, ou son Pere,
Ou l'esprit, ou le corps, la forme, ou la matiere.

ARMANDE.

On vous en devoit bien au moins un compliment;
Et ce petit Monsieur en use étrangement,
De vouloir malgré vous devenir vostre Gendre.

PHILAMINTE.

Il n'en est pas encor où son cœur peut pretendre.

Je le trouvois bien fait, & j'aimois vos amours;
Mais dans ses procedez il m'a déplû toûjours.
Il sçait que Dieu mercy je me mêle d'écrire,
Et jamais il ne m'a prié de luy rien lire.



SCENE II.

CLITANDRE, ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE.

Je ne souffrirois point, si j'estois que de vous,
Que jamais d'Henriette il pût estre l'Epous.
On me feroit grand tort d'avoir quelque pensée,
Que là-dessus je parle en Fille interessée,
Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait,
Jette au fond de mon cœur quelque dépit secret:
Contre de pareils coups, l'ame se fortifie
Du solide secours de la Philosophie,
Et par elle on se peut mettre au dessus de tout:
Mais vous traiter ainsi, c'est vous pousser à bout.
Il est de vostre honneur d'estre à ses vœux contraire,
Et c'est un Homme enfin qui ne doit point vous plaire.
Jamais je n'ay connu, discourant entre nous,
Qu'il eust au fond du cœur de l'estime pour vous.

PHILAMINTE.

Petit Sot!

ARMANDE.

Quelque bruit que vostre gloire fasse
Toûjours à vous loüer il a paru de glace.

PHILAMINTE.

Le Brutal!

ARMANDE.

Et vingt fois, comme Ouvrages nouveaux,
J'ay leû des Vers de vous qu'il n'a point trouvé beaux.

PHILAMINTE.

L'Impertinent!

ARMANDE.

Souvent nous en estions aux prises;
Et vous ne croiriez point de combien de sottises....

CLITANDRE.

Eh doucement de grace. Un peu de charité,
Madame, ou tout au moins un peu d'honnesteté.
Quel mal vous ay-je fait? & quelle est mon offense,
Pour armer contre moy toute vostre éloquence?
Pour vouloir me détruire, & prendre tant de soin
De me rendre odieux aux Gens dont j'ay besoin?
Parlez. Dites, d'où vient ce courroux effroyable?
Je veux bien que Madame en soit Juge équitable.

ARMANDE.

Si j'avois le courroux dont on veut m'accuser,
Je trouverois assez dequoy l'autoriser;
Vous en seriez trop digne, & les premieres flâmes
S'établissent des droits si sacrez sur les ames,
Qu'il faut perdre fortune, & renoncer au jour,
Plûtost que de brûler des feux d'un autre amour;
Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale,
Et tout cœur infidelle est un monstre en Morale.

CLITANDRE.

Appellez-vous, Madame, une infidelité,
Ce que m'a de vostre ame ordonné la fierté?
Je ne fais qu'obeïr aux loix qu'elle m'impose;
Et si je vous offense, elle seule en est cause.

Vos

Vos charmes ont d'abord possedé tout mon cœur.
Il a brûlé deux ans d'une constante ardeur;
Il n'est soins empressez, devoirs, respects, services,
Dont il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices.
Tous mes feux, tous mes soins ne peuvent rien sur vous,
Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux;
Ce que vous refusez, je l'offre au choix d'une autre.
Voyez. Est ce, Madame, ou ma faute, ou la vostre?
Mon cœur court-il au change, ou si vous l'y poussez?
Est-ce moy qui vous quitte, ou vous qui me chassez?

ARMANDE.

Appellez-vous, Monsieur, estre à vos vœux contraire,
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire;
Et vouloir les reduire à cette pureté
Où du parfait amour consiste la beauté?
Vous ne sçauriez pour moy tenir vostre pensée
Du commerce des sens nette & debarrassée:
Et vous ne goûtez point dans ses plus doux appas,
Cette union des cœurs, où les corps n'entrent pas:
Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossiere,
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matiere;
Et pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un Mariage, & tout ce qui s'ensuit.
Ah quel étrange amour! & que les belles ames
Sont bien loin de brûler de ces terrestres flâmes!
Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs;
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs.
Comme une chose indigne, il laisse là le reste;
C'est un feu pur & net comme le feu celeste;
On ne pousse avec luy que d'honnestes soûpirs,
Et l'on ne panche point vers les sales desirs.

Rien d'impur ne se mesle au but qu'on se propose.
On aime pour aimer, & non pour autre chose.
Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports;
Et l'on ne s'apperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE.

Pour moy, par un malheur, je m'apperçois, Madame,
Que j'ay, ne vous deplaise, un corps tout comme une ame:
Je sens qu'il y tient trop pour le laisser à part:
De ces détachemens je ne connois point l'art;
Le Ciel m'a dénié cette Philosophie,
Et mon ame & mon corps marchent de compagnie.
Il n'est rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces vœux épurez qui ne vont qu'à l'esprit,
Ces unions de cœurs, & ces tendres pensées,
Du commerce des sens si bien débarassées:
Mais ces amours pour moi sont trop subtilisez,
Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez;
J'aime avec tout moy-mesme, & l'amour qu'on me donne,
En veut, je le confesse, à toute la personne.
Ce n'est pas là matiere à de grands chastimens;
Et sans faire de tort à vos beaux sentimens,
Je voy que dans le Monde on suit fort ma méthode,
Et que le Mariage est assez à la mode,
Passe pour un lien assez honneste & doux,
Pour avoir desiré de me voir vostre Epoux,
Sans que la liberté d'une telle pensée
Ait dû vous donner lieu d'en paroistre offensée.

ARMANDE.

Hé bien, Monsieur, hé bien, puis que sans m'écoûter
Vos sentimens brutaux veulent se contenter;

Puis que pour vous reduire à des ardeurs fidelles,
Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles;
Si ma mere le veut, je resous mon esprit
A consentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE.

Il n'est plus temps, Madame, une autre a pris la place;
Et par un tel retour j'aurois mauvaise grace
De mal-traiter l'azile, & blesser les bontez,
Où je me suis sauvé de toutes vos fiertez.

PHILAMINTE.

Mais enfin comptez-vous, Monsieur, sur mon suffrage,
Quand vous vous promettez cet autre Mariage;
Et dans vos visions sçavez-vous, s'il vous plaist,
Que j'ay pour Henriette un autre Epoux tout prest?

CLITANDRE.

Eh, Madame, voyez vostre choix, je vous prie
Exposez moy, de grace, à moins d'ignominie,
Et ne me rangez pas à l'indigne destin
De me voir le Rival de Monsieur Trissotin.
L'amour des beaux Esprits qui chez vous m'est contraire,
Ne pouvoit m'opposer un moins noble Adversaire.
Il en est, & plusieurs, que pour le bel esprit
Le mauvais goust du Siecle a sceu mettre en credit;
Mais Monsieur Trissotin n'a pû duper personne,
Et chacun rend justice aux Ecrits qu'il nous donne.
Hors ceans on le prise en tous lieux ce qu'il vaut;
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,
C'est de vous voir au Ciel élever des sornettes,
Que vous desavoûriez, si vous les aviez faites.

PHILAMINTE.

Si vous jugez de luy tout autrement que nous,
C'eſt que nous le voyons par d'autres yeux que vous.

SCENE III.

TRISSOTIN, ARMANDE, PHILAMINTE, CLITANDRE.

TRISSOTIN.

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant, Madame, échapé belle :
Un Monde prés de nous a paſſé tout du long,
Eſt chû tout au travers de noſtre tourbillon ;
Et s'il euſt en chemin rencontré noſtre terre,
Elle euſt eſté briſée en morceaux comme verre.

PHILAMINTE.

Remettons ce diſcours pour une autre ſaiſon,
Monſieur n'y trouveroit ny rime, ny raiſon ;
Il fait profeſſion de cherir l'ignorance,
Et de haïr ſur tout l'Eſprit & la Science.

CLITANDRE.

Cette verité veut quelque adouciſſement.
Je m'explique, Madame, & je hais ſeulement
La Science & l'Eſprit qui gaſtent les Perſonnes.
Ce ſont choſes de ſoy qui ſont belles & bonnes ;
Mais j'aimerois mieux eſtre au rang des Ignorans,
Que de me voir ſçavant comme certaines Gens.

TRISSOTIN.

Pour moy je ne tiens pas, quelque effet qu'on ſuppoſe
Que la Science ſoit pour gaſter quelque choſe.

CLITANDRE.

Et c'est mon sentiment, qu'en faits, comme en propos,
La Science est sujette à faire de grands Sots.

TRISSOTIN.

Le paradoxe est fort.

CLITANDRE.

Sans estre fort habile,
La preuve m'en seroit, je pense, assez facile.
Si les raisons manquoient, je suis seur qu'en tout cas
Les exemples fameux ne me manqueroient pas.

TRISSOTIN.

Vous en pourriez citer qui ne concluroient guere.

CLITANDRE.

Je n'irois pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN.

Pour moy je ne voy pas ces exemples fameux.

CLITANDRE.

Moy je les voy si bien, qu'ils me crevent les yeux.

TRISSOTIN.

J'ay crû jusques icy que c'estoit l'Ignorance.
Qui faisoit les grands Sots, & non pas la Science.

CLITANDRE.

Vous avez crû fort mal, & je vous suis garant,
Qu'un Sot sçavant est sot plus qu'un Sot ignorant.

TRISSOTIN.

Le sentiment commun est contre vos maximes,
Puis qu'Ignorant & Sot sont termes synonimes.

CLITANDRE.

Si vous le voulez prendre aux usages du mot,
L'alliance est plus grande entre Pedant & Sot.

TRISSOTIN.

La Sottise dans l'un se fait voir toute pure.

CLITANDRE.

Et l'Etude dans l'autre ajoûte à la Nature.

TRISSOTIN.

Le Sçavoir garde en soy son merite éminent.

CLITANDRE.

Le Sçavoir dans un Fat devient impertinent.

TRISSOTIN.

Il faut que l'Ignorance ait pour vous de grands charmes,
Puis que pour elle ainsi vous prenez tant les armes.

CLITANDRE.

Si pour moy l'Ignorance a des charmes bien grands;
C'est depuis qu'à mes yeux s'offrent certains Sçavans.

TRISSOTIN.

Ces certains Sçavans-là, peuvent à les connoistre
Valoir certaines Gens que nous voyons paroistre.

CLITANDRE.

Oüy, si l'on s'en rapporte à ces certains Sçavans;
Mais on n'en convient pas chez ces certaines Gens.

PHILAMINTE.

Il me semble, Monsieur....

CLITANDRE.

Eh, Madame, de grace;
Monsieur est assez fort, sans qu'à son aide on passe:
Je n'ay déja que trop d'un si rude assaillant;
Et si je me défens, ce n'est qu'en reculant.

ARMANDE.

Mais l'offençante aigreur de chaque repartie
Dont vous....

CLITANDRE.

Autre second. je quitte la partie.

PHILAMINTE.

On souffre aux entretiens ces sortes de combats;
Pourveu qu'à la Personne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE.

Eh, mon Dieu, tout cela n'a rien dont il s'offence;
Il entend raillerie autant qu'Homme de France;

Et de bien d'autres traits il s'est senti piquer,
Sans que jamais sa gloire ait fait que s'en moquer.

TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas au combat que j'essuye,
De voir prendre à Monsieur la These qu'il appuye.
Il est fort enfoncé dans la Cour, c'est tout dit:
La Cour, comme l'on sçait, ne tient pas pour l'Esprit;
Elle a quelque interest d'appuyer l'Ignorance,
Et c'est en Courtisan qu'il en prend la défence.

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre Cour,
Et son mal-heur est grand, de voir que chaque jour
Vous autres beaux Esprits, vous déclamiez contre-elle;
Que de tous vos chagrins vous luy fassiez querelle;
Et sur son méchant goust luy faisant son procés,
N'accusiez que luy seul de vos méchans succés.
Permettez-moy, Monsieur Trissotin, de vous dire;
Avec tout le respect que vostre nom m'inspire,
Que vous feriez fort bien, vos Confreres, & vous,
De parler de la Cour d'un ton un peu plus doux;
Qu'à le bien prendre au fond, elle n'est pas si beste
Que vous autres Messieurs vous vous mettez en teste;
Qu'elle a du sens commun pour se connoistre à tout;
Que chez elle on se peut former quelque bon goust;
Et que l'Esprit du Monde y vaut, sans flaterie,
Tont le sçavoir obscur de la Pedanterie.

TRISSOTIN.

De son bon goust, Monsieur, nous voyons des effets.

CLITANDRE.

Où voyez-vous, Monsieur, qu'elle l'ait si mauvais?

TRISSOTIN.

Ce que je voy, Monsieur, c'est que pour la
Science
Rasius & Baldus font honneur à la France,
Et que tout leur merite exposé fort au jour,
N'attire point les yeux & les dons de la Cour.

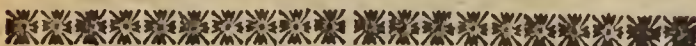
CLITANDRE.

Je voy vostre chagrin, & que par modestie
Vous ne vous mettez point, Monsieur, de la partie:
Et pour ne vous point mettre aussi dans le propos;
Que font-ils pour l'Etat vos habiles Heros?
Qu'est ce que leurs Ecrits luy rendent de service,
Pour accuser la Cour d'une horrible injustice,
Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes
noms
Elle manque à verser la faveur de ses dons?
Leur sçavoir à la France est beaucoup necessaire,
Et des Livres qu'ils font la Cour a bien affaire.
Il semble à trois Gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour estre imprimez, & reliez en Veau,
Les voila dans l'estat d'importantes Personnes;
Qu'avec leur plume ils font les destins des Couronnes;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les Pensions;
Que sur eux l'Univers a la veuë attachée;
Que par tout de leur nom la gloire est épanchée,
Et qu'en Science ils sont des prodiges fameux,
Pour sçavoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux & des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
A se bien barboüiller de Grec & de Latin,
Et se charger l'esprit d'un tenebreux butin
De tous les vieux fatras qui traînent dans les
Livres,
Gens qui de leur sçavoir paroissent toûjours yvres;

Riches pourtout merite, en babil importun,
Inhabiles à tout, vuides de sens commun,
Et pleins d'un ridicule, & d'une impertinence
A décrier par tout l'Esprit & la Science.

PHILAMINTE.

Vostre chaleur est grande, & cet emportement
De la Nature en vous marque le mouvement.
C'est le nom de Rival qui dans vostre ame excite....



SCENE IV.

JULIEN, TRISSOTIN, PHILAMINTE, CLITANDRE, ARMANDE.

JULIEN.

LE Sçavant qui tantost vous a rendu visite,
Et de qui j'ay l'honneur d'estre l'humble Valet,
Madame, vous exhorte à lire ce Billet.

PHILAMINTE.

Quelque important que soit ce qu'on veut que je lise,
Apprenez, mon Amy, que c'est une sottise
De se venir jetter au travers d'un discours,
Et qu'aux Gens d'un Logis il faut avoir recours,
Afin de s'introduire en Valet qui sçait vivre.

JULIEN.

Je noteray cela, Madame, dans mon Livre.

PHILAMINTE.

TRISSOTIN s'est vanté, Madame, qu'il épouseroit vostre Fille. Je vous donne avis que sa Philosophie n'en veut qu'à vos richesses, & que vous ferez bien de ne point conclure ce Mariage, que vous n'ayez veu le Poëme que je compose contre luy. En attendant

Cette Peinture où je prétens vous le dépeindre de toutes ses couleurs, je vous envoye Horace, Virgile, Terence & Catulle, où vous verrez notez en marge tous les endroits qu'il a pillez.

PHILAMINTE *poursuit.*

Voila sur cet Hymen que je me suis promis
Un merite attaqué de beaucoup d'ennemis:
Et ce déchaînement aujourd'huy me convie,
A faire une action qui confonde l'envie;
Qui luy fasse sentir que l'effort qu'elle fait,
De ce qu'elle veut rompre, aura pressé l'effet.
Reportez tout cela sur l'heure à vostre Maistre;
Et luy dites; qu'afin de luy faire connoistre
Quel grand estat je fais de ses nobles avis,
Et comme je les crois dignes d'estre suivis,
Dés ce soir à Monsieur je mariray ma Fille;
Vous, Monsieur, comme Amy de toute la famille
A signer leur Contract vous pourrez assister,
Et je vous y veux bien de ma part inviter.
Armande, prenez soin d'envoyer au Notaire,
Et d'aller avertir vostre Sœur de l'affaire.

ARMANDE.

Pour avertir ma Sœur, il n'en est pas besoin,
Et Monsieur que voila, sçaura prendre le soin
De courir luy porter bien-tost cette nouvelle,
Et disposer son cœur à vous estre rebelle.

PHILAMINTE.

Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir,
Et si je la sçauray reduire à son devoir. *Elle s'en va.*

ARMANDE.

J'ay grand regret, Monsieur, de voir qu'à vos visées,
Les choses ne soient pas tout-à-fait disposées.

CLITANDRE.

Je m'en vais travailler, Madame, avec ardeur,
A ne vous point laisser ce grand regret au cœur,

ARMANDE.

J'ay peur que vostre effort n'ait pas trop bonne issuë.

CLITANDRE.

Peut-estre verrez-vous vostre crainte déceuë.

ARMANDE.

Je le souhaite ainsi.

CLITANDRE.

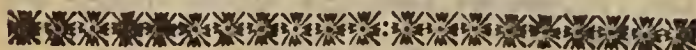
J'en suis persuadé,
Et que de vostre appuy je seray secondé.

ARMANDE.

Ouy, je vais vous servir de toute ma puissance.

CLITANDRE.

Et ce service est seur de ma reconnoissance.



SCENE V.

CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

SAns vostre appuy, Monsieur, je seray malheureux,
Madame vostre Femme a rejetté mes vœux,
Et son cœur prévenu, veut Trissotin pour Gendre.

CHRISALE.

Mais quelle fantaisie a-t-elle donc pû prendre?
Pourquoy diantre vouloir ce Monsieur Trissotin?

ARISTE.

C'est par l'honneur qu'il a de rimer à Latin,
Qu'il a sur son Rival emporté l'avantage.

CLITANDRE.

Elle veut dés-ce soir faire ce Mariage?

CHRISALE.

Dés ce soir ?

CLITANDRE.

Dés ce soir.

CHRISALE.

Et dés ce soir je veux,
Pour la contre-quarrer, vous marier vous deux.

CLITANDRE.

Pour dresser le Contract, elle envoye au Notaire.

CHRISALE.

Et je vay le querir pour celuy qu'il doit faire.

CLITANDRE.

Et Madame doit estre instruite par sa Sœur,
De l'Hymen où l'on veut qu'elle appreste son cœur.

CHRISALE.

Et moy, je luy commande avec pleine puissance,
De preparer sa main à cette autre Alliance.
Ah je leur feray voir, si pour donner la loy,
Il est dans ma Maison d'autre Maistre que moy.
Nous allons revenir, songez à nous attendre,
Allons, suivez mes pas, mon Frere, & vous mon Gendre.

HENRIETTE.

Helas ! dans cette humeur conservez-le toûjours.

ARISTE.

J'emploiray toute chose à servir vos amours.

CLITANDRE.

Quelque secours puissant qu'on promette à ma flâme,
Mon plus solide espoir, c'est vostre cœur, Madame.

HENRIETTE.

Pour mon cœur, vous pouvez vous asseurer de luy.

CLITANDRE.

Je ne puis qu'estre heureux, quand j'auray son appuy.

HENRIETTE.

Vous voyez à quels nœuds on pretend le con-
traindre.

CLITANDRE.

Tant qu'il sera pour moy, je ne voy rien à craindre.

HENRIETTE.

Je vais tout essayer pour nos vœux les plus doux ;
Et si tous mes efforts ne me donnent à vous,
Il est une retraite où nostre ame se donne,
Qui m'empeschera d'estre à toute autre Per-
sonne.

CLITANDRE.

Veüille le juste Ciel me garder en ce jour,
De recevoir de vous cette preuve d'amour.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, TRISSOTIN.

HENRIETTE.



'Est sur le Mariage où ma Mere s'appreste ;
Que j'ay voulu, Monsieur, vous parler teste à teste ;
Et j'ay crû dans le trouble où je voy la Maison,
Que je pourrois vous faire écoûter la Raison.
Je sçay qu'avec mes vœux vous me jugez capable
De vous porter en dot un bien considerable :
Mais l'argent dont on voit tant de Gens faire cas,
Pour un vray Philosophe a d'indignes appas ;
Et le mépris du bien & des grandeurs frivoles,
Ne doit point éclater dans vos seules paroles.

TRISSOTIN.

Aussi n'est-ce point-là ce qui me charme en vous :
Et vos brillans attraits, vos yeux perçans & doux,
Vostre grace & vostre air, sont les biens, les richesses,
Qui vous ont attiré mes vœux & mes tendresses ;
C'est de ces seuls thresors que je suis amoureux.

HENRIETTE.

Je suis fort redevable à vos feux genereux ;

Cet obligeant amour a dequoy me confondre,
Et j'ay regret, Monsieur, de n'y pouvoir répondre.
Je vous estime autant qu'on sçauroit estimer,
Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer:
Un cœur, vous le sçavez, à deux ne sçauroit estre,
Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître.
Je sçay qu'il a bien moins de merite que vous,
Que j'ay de méchans yeux pour le choix d'un Epoux,
Que par cent beaux talens vous devriez me plaire.
Je voy bien que j'ay tort, mais je n'y puis que faire;
Et tout ce que sur moy peut le raisonnement,
C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN.

Le don de vostre main où l'on me fait pretendre,
Me livrera ce cœur que possede Clitandre.
Et par mille doux soins, j'ay lieu de presumer,
Que je pourray trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE.

Non, à ses premiers vœux mon ame est attachée,
Et ne peut de vos soins, Monsieur, estre touchée;
Avec vous librement j'ose icy m'expliquer,
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.
Cette amoureuse ardeur qui dans les cœurs s'excite,
N'est point, comme l'on sçait, un effet du merite,
Le caprice y prend part, & quand quelqu'un nous plaist,
Souvent nous avons peine à dire pourquoy c'est.
Si l'on aimoit, Monsieur, par choix & par sagesse,
Vous auriez tout mon cœur, & toute ma tendresse!

Mais on voit que l'amour ſe gouverne autrement.
Laiſſez-moy je vous prie à mon aveuglement,
Et ne vous ſervez point de cette violence
Que pour vous on veut faire à mon obeïſſance.
Quand on eſt honneſte-Homme, on ne veut rien devoir
A ce que des Parens ont ſur nous de pouvoir ;
On repugne à ſe faire immoler ce qu'on aime,
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de luy-même.
Ne pouſſez point ma Mere à vouloir par ſon choix,
Exercer ſur mes vœux la rigueur de ſes droits.
Oſtez-moy voſtre amour, & portez à quelqu'autre
Les hommages d'un cœur auſſi cher que le noſtre.

TRISSOTIN.

Le moyen que ce cœur puiſſe vous contenter ?
Impoſez-luy des Loix qu'il puiſſe executer.
De ne vous point aimer peut-il eſtre capable,
A moins que vous ceſſiez, Madame, d'eſtre aimable,
Et d'étaler aux yeux les celeſtes appas ? . .

HENRIETTE.

Eh, Monſieur, laiſſons-là ce galimatias.
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes ;
Que par tout dans vos Vers vous peignez ſi charmantes,
Et pour qui vous jurez tant d'amoureuſe ardeur . . . .

TRISSOTIN.

C'eſt mon eſprit qui parle, & ce n'eſt pas mon cœur.
D'elles on ne me voit amoureux qu'en Poëte ;
Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette,

HENRIETTE.

Eh de grace, Monſieur . . .

TRISSOTIN.

Si c'eſt vous offenſer,
Mon offenſe envers vous n'eſt pas preſte à ceſſer.
Cette ardeur juſqu'icy de vos yeux ignorée,
Vous conſacre des vœux d'éternelle durée,
Rien n'en peut arreſter les aimables tranſports ;
Et bien que vos beautez condamnent mes efforts,
Je ne puis refuſer le ſecours d'une Mere
Qui pretend couronner une flâme ſi chere ;
Et pourveu que j'obtienne un bonheur ſi charmant,
Pourveu que je vous aye, il n'importe comment.

HENRIETTE.

Mais ſçavez-vous qu'on riſque un peu plus qu'on ne penſe,
A vouloir ſur un cœur uſer de violence ?
Qu'il ne fait pas bien ſeur, à vous le trancher net,
D'épouſer une Fille en dépit qu'elle en ait ;
Et qu'elle peut aller en ſe voyant contraindre,
A des reſſentimens que le Mary doit craindre ?

TRISSOTIN.

Un tel diſcours n'a rien dont je ſois alteré.
A tous évenemens le ſage eſt preparé.
Guery par la raiſon des foibleſſes vulgaires,
Il ſe met au deſſus de ces ſortes d'affaires,
Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennuy ;
De tout ce qui n'eſt pas pour dépendre de luy.

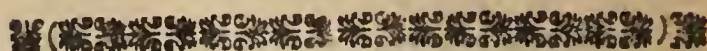
HENRIETTE.

En verité, Monſieur, je ſuis de vous ravie,
Et je ne penſois pas que la Philoſophie
Fût ſi belle qu'elle eſt, d'inſtruire ainſi les Gens
A porter conſtamment de pareils accidens.
Cette fermeté d'ame à vous ſi ſinguliere,
Merite qu'on luy donne une illuſtre matiere ;

Eſt digne de trouver qui prenne avec amour,
Les ſoins continuels de la mettre en ſon jour;
Et comme à dire vray, je n'oſerois me croire.
Bien propre à luy donner tout l'éclat de ſa gloire;
Je le laiſſe à quelqu'autre, & vous jure entre-nous,
Que je renonce au bien de vous voir mon Epoux.

TRISSOTIN.

Nous allons voir bien-toſt comment ira l'affaire;
Et l'on a là-dedans fait venir le Notaire.



SCENE II.

CHRISALE, CLITANDRE, MARTINE, HENRIETTE.

CHRISALE.

AH, ma Fille, je ſuis bien-aiſe de vous voir.
Allons, venez vous-en faire voſtre devoir,
Et ſoûmettre vos vœux aux volontez d'un Pere.
Je veux, je veux apprendre à vivre à voſtre Mere;
Et pour la mieux braver, voilà malgré ſes dents,
Martine que j'amene, & rétablis ceans.

HENRIETTE.

Vos reſolutions ſont dignes de loüange.
Gardez que cette humeur, mon Pere, ne vous change.
Soyez ferme à vouloir ce que vous ſouhaitez,
Et ne vous laiſſez point ſéduire à vos bontez.
Ne vous relâchez pas, & faites bien en ſorte
D'empeſcher que ſur vous ma Mere ne l'emporte.

CHRISALE.

Comment? Me prenez-vous icy pour un Beneſt?

HENRIETTE.

M'en preſerve le Ciel.

CHRISALE.

Suis-je un fat, s'il vous plaiſt ?

HENRIETTE.

Je ne dis pas cela.

CHRISALE.

Me croit-on incapable
Des fermes ſentimens d'un Homme raiſonnable ?

HENRIETTE.

Non, mon Pere.

CHRISALE.

Eſt-ce donc qu'à l'âge où je me voy,
Je n'aurois pas l'eſprit d'eſtre Maiſtre chez moy ?

HENRIETTE.

Sifait.

CHRISALE.

Et que j'aurois cette foibleſſe d'ame,
De me laiſſer mener par le nez à ma Femme ?

HENRIETTE.

Eh non, mon Pere.

CHRISALE.

Oüais. Qu'eſt-ce donc que cecy,
Je vous trouve plaiſante à me parler ainſi.

HENRIETTE.

Si je vous ay choqué, ce n'eſt pas mon envie.

CHRISALE.

Ma volonté ceans doit eſtre en tout ſuivie.

HENRIETTE.

Fort bien, mon Pere.

CHRISALE.

Aucun, hors moy, dans la Maiſon,
N'a droit de commander.

HENRIETTE.

Ouy, vous avez raiſon.

CHRISALE.

C'est moy qui tiens le rang de Chef de la Famille.

HENRIETTE.

D'accord.

CHRISALE.

C'est moy qui dois disposer de ma Fille.

HENRIETTE.

Ehuy.

CHRISALE.

Le Ciel me donne un plein pouvoir sur vous.

HENRIETTE.

Qui vous dit le contraire ?

CHRISALE.

Et pour prendre un Epoux,
Je vous feray bien voir que c'est à vostre Pere
Qu'il vous faut obeïr, non pas à vostre Mere.

HENRIETTE.

Helas ! vous flatez-là les plus doux de mes vœux ;
Veuillez estre obeï, c'est tout ce que je veux.

CHRISALE.

Nous verrons si ma Femme à mes desirs rebelle....

CLITANDRE.

La voicy qui conduit le Notaire avec elle.

CHRISALE.

Secondez-moy bien tous.

MARTINE.

Laissez-moy, j'auray soin
De vous encourager, s'il en est de besoin.





SCENE III.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, TRISSOTIN, LE NOTAIRE, CHRISALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

PHILAMINTE.

Vous ne sçauriez changer vostre stile sauvage;
Et nous faire un Contract qui soit en beau langage?

LE NOTAIRE.

Nostre stile est tres-bon, & je serois un Sot,
Madame, de vouloir y changer un seul mot.

BELISE.

Ah! quelle barbarie au milieu de la France!
Mais au moins en faveur, Monsieur, de la Science,
Veüilliez au lieu d'écus, de livres & de francs,
Nous exprimer la dot en Mines & Talens,
Et dater par les mots d'Ides & de Calendes.

LE NOTAIRE.

Moy? si j'allois, Madame, accorder vos demandes,
Je me ferois sifler de tous mes Compagnons.

PHILAMINTE.

De cette barbarie en vain nous nous plaignons.
Allons, Monsieur, prenez la Table pour écrire.
Ah! ah! Cette Impudente ose encor se produire?
Pourquoy donc, s'il vous plaist, la ramener chez moy?

MARTINE.

Tantoſt avec plaiſir on vous dira pourquoy.
Nous avons maintenant autre choſe à conclure.

LE NOTAIRE.

Procedons au Contract. Où donc eſt la Future ?

PHILAMINTE.

Celle que je marie eſt la Cadette.

LE NOTAIRE.

Bon.

CHRISALE.

Oui. La voilà, Monſieur, Henriette eſt ſon nom.

LE NOTAIRE.

Fort bien. Et le Futur ?

PHILAMINTE *montrant Triſſotin.*

L'Epoux que je luy donne,
Eſt Monſieur.

CHRISALE *montrant Clitandre.*

Et celuy, moy, qu'en propre perſonne,
Je pretens qu'elle épouſe, eſt Monſieur.

LE NOTAIRE.

Deux Epoux !
C'eſt trop pour la Coûtume.

PHILAMINTE.

Où vous arreſtez-vous ?
Mettez, mettez, Monſieur Triſſotin pour mon Gendre.

CHRISALE.

Pour mon Gendre mettez, mettez, Monſieur Clitandre.

LE NOTAIRE.

Mettez-vous donc d'accord ; & d'un jugement mûr
Voyez à convenir entre-vous du Futur.

PHILAMINTE.

Suivez, ſuivez, Monſieur, le choix où je m'arreſte.

CHRISALE.

Faites, faites, Monſieur, les choſes à ma teſte.

LE NOTAIRE.

Dites-moy donc à qui j'obeïray des deux ?

PHILAMINTE.

Quoy donc, vous combattez les choſes que je veux ?

CHRISALE.

Je ne ſçaurois ſouffrir qu'on ne cherche ma Fille,
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma Famille.

PHILAMINTE.

Vrayment à voſtre bien on ſonge bien icy,
Et c'eſt là pour un Sage, un fort digne ſoucy.

CHRISALE.

Enfin pour ſon Epoux, j'ay fait choix de Clitandre.

PHILAMINTE.

Et moy, pour ſon Epoux, voicy qui je veux prendre :
Mon choix ſera ſuivi, c'eſt un point reſolu.

CHRISALE.

Ouais. Vous le prenez-là d'un ton bien abſolu ?

MARTINE.

Ce n'eſt point à la Femme à preſcrire, & je ſommes
Pour ceder le deſſus en toute choſe aux Hommes.

CHRISALE.

C'eſt bien dit.

MARTINE.

Mon congé cent fois me fût-il hoc
La Poule ne doit point chanter devant le Coc.

CHRISALE.

Sans doute.

MARTINE.

Et nous voyons que d'un Homme on ſe gauſſe,
Quand ſa Femme chez luy porte le haut-de-chauſſe.

CHRISALE.

Il est vray.

MARTINE.

Si j'avois un Mary, je le dis,
Je voudrois qu'il se fist le Maistre du Logis.
Je ne l'aimerois point, s'il faisoit le Jocrisse;
Et si je contestois contre luy par caprice;
Si je parlois trop haut, je trouverois fort bon,
Qu'avec quelques soufflets il rabaissast mon ton.

CHRISALE.

C'est parler comme il faut.

MARTINE.

Monsieur est raisonnable;
De vouloir pour sa Fille un Mary convenable.

TRISSOTIN.

Ouy.

MARTINE.

Par quelle raison, jeune, & bien fait qu'il est,
Luy refuser Clitandre? Et pourquoy, s'il vous plaist,
Luy baller un Sçavant, qui sans cesse épilogue;
Il luy faut un Mary, non pas un Pedagogue:
Et ne voulant sçavoir le Gsais, ny le Latin,
Elle n'a pas besoin de Monsieur Trissotin.

CHRISALE.

Fort-bien.

PHILAMINTE.

Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.

MARTINE.

Les Sçavans ne sont bons que pour prescher en Chaise;
Et pour mon Mary, moy, mille fois je l'ay dit,
Je ne voudrois jamais prendre un Homme d'esprit
L'Esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage;
Les Livres quadrent mal avec le Mariage;

Et

Et je veux, si jamais on engage ma foy,
Un Mary qui n'ait point, d'autre Livre que moy;
Qui ne sçache A, ne B, n'en déplaise à Madame:
Et ne soit en un mot Docteur que pour sa femme:

PHILAMINTE.

Est-ce fait? & sans trouble ay-je assez écouté
Vostre digne Interprete?

CHRISALE.

Elle a dit verité.

PHILAMINTE.

Et moy, pour trancher court toute cette dispute,
Il faut qu'absolument mon desir s'execute.
Henriette, & Monsieur, seront joints de ce pas;
Je l'ay dit, je le veux, ne me repliquez pas:
Et si vostre parole à Clitandre est donnée,
Offrez-luy le party d'épouser son Aisnée.

CHRISALE.

Voilà dans cette affaire un accommodement.
Voyez: y donnez-vous vostre consentement?

HENRIETTE.

Eh mon Pere!

CLITANDRE.

Eh Monsieur!

BELISE.

On pourroit bien luy faire
Des propositions qui pourroient mieux luy plaire:
Mais nous établissons une espece d'amour
Qui doit estre épuré comme l'Astre du Jour;
La Substance qui pense, y peut estre receuë,
Mais nous en bannissons la substance étenduë;





SCENE DERNIERE.

ARISTE, CHRISALE, PHILAMINTE, BELISE, HENRIETTE, ARMANDE, TRISSOTIN, LE NOTAIRE, CLITANDRE, MARTINE.

ARISTE.

J'Ay regret de troubler un myſtere joyeux,
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux.
Ces deux Lettres me font porteur de deux nouvelles,
Dont j'ay ſenty pour vous les atteintes cruelles:
L'une pour vous, me vient de voſtre Procureur;
L'autre pour vous me vient de Lyon.

PHILAMINTE.

Quel malheur
Digne de nous troubler, pourroit-on nous écrire?

ARISTE.

Cette Lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHILAMINTE.

MADAME, j'ay prié Monſieur voſtre Frere de vous rendre cette Lettre, qui vous dira ce que je n'ay oſé vous aller dire La grande negligence que vous avez pour vos Affaires, a eſté cauſe que le Clerc de voſtre Rapporteur ne m'a point averty, & vous avez perdu abſolument voſtre Procez que vous deviez gagner.

CHRISALE.

Voſtre Procez perdu !

PHILAMINTE.

Vous vous troublez beaucoup
Mon cœur n'eſt point du tout ébranlé de ce coup.
Faites, faites paroiſtre une ame moins commune
A braver comme moy les traits de la Fortune.

Le peu de ſoin que vous avez vous couſte quarante mille écus, & c'eſt à payer cette ſomme, avec les dépens, que vous eſtes condamnée par Arreſt de la Cour.

Condamnée ? Ah ce mot eſt choquant, & n'eſt fait
Que pour les Criminels.

ARISTE.

Il a tort en effet,
Et vous vous eſtes là juſtement recriée.
Il devoit avoir mis que vous eſtes priée
Par Arreſt de la Cour, de payer au plûtoſt
Quarante mille écus, & les dépens qu'il faut.

PHILAMINTE.

Voyons l'autre.

CHRISALE lit.

MONSIEUR, l'amitié qui me lie à Monſieur voſtre Frere, me fait prendre intereſt à tout ce qui vous touche. Je ſçay que vous avez mis voſtre bien entre les mains d'Argante & de Damon, & je vous donne avis qu'en meſme jour ils ont fait tous deux banqueroute.

O Ciel ! tout à la fois perdre ainsi tout mon bien !

PHILAMINTE.

Ah quel honteux transport ! Fy, tout cela n'est rien,
Il n'est pour le vray Sage aucun revers funeste,
Et perdant toute chose, à soy-mesme il se reste.
Achevons nostre affaire, & quittez vostre ennuy ;
Son bien nous peut suffire & pour nous, & pour luy.

TRISSOTIN.

Non, Madame, cessez de presser cette affaire.
Je voy qu'à cet Hymen tout le Monde est contraire,
Et mon dessein n'est point de contraindre les Gens.

PHILAMINTE.

Cette reflexion vous vient en peu de temps ;
Elle suit de bien prés, Monsieur, nostre disgrace.

TRISSOTIN.

De tant de resistance à la fin je me lasse.
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras ;
Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas.

PHILAMINTE.

Je voy, je voy de vous, non pas pour vostre gloire,
Ce que jusques icy j'ay refusé de croire.

TRISSOTIN.

Vous pouvez voir de moy tout ce que vous voudrez ;
Et je regarde peu comment vous le prendrez :
Mais je ne suis point Homme à souffrir l'infamie
Des refus offençans qu'il faut qu'icy j'essuye ;
Je vaux bien que de moy l'on fasse plus de cas,
Et je baise les mains à qui ne me veut pas.

PHILAMINTE.

Qu'il a bien découvert son ame mercenaire !
Et que peu philosophe est ce qu'il vient de faire !

CLITANDRE.

Je ne me vante point de l'estre ; mais enfin
Je m'attache, Madame, à tout vostre destin ;
Et j'ose vous offrir, avecque ma personne,
Ce qu'on sçait que de bien la Fortune me donne.

PHILAMINTE.

Vous me charmez, Monsieur, par ce trait genereux,
Et je veux couronner vos desirs amoureux.
Oui, j'accorde Henriette à l'ardeur empressée ....

HENRIETTE.

Non, ma Mere, je change à present de pensée.
Souffrez que je resiste à vostre volonté.

CLITANDRE.

Quoy, vous vous opposez à ma felicité ?
Et lors qu'à mon amour je voy chacun se rendre ....

HENRIETTE.

Je sçay le peu de bien que vous avez, Clitandre ;
Et je vous ay toûjours souhaité pour Epoux,
Lors qu'en satisfaisant à mes vœux les plus doux,
J'ay vû que mon Hymen ajustoit vos affaires :
Mais lors que nous avons les Destins si contraires,
Je vous cheris assez dans cette extremité,
Pour ne vous charger point de nostre adversité.

CLITANDRE

Tout Destin avec vous me peut estre agreable ;
Tout Destin me seroit sans vous insupportable.

HENRIETTE.

L'Amour dans son transport parle toûjours ainsi,
Des retours importuns évitons le soucy,
Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,
Que les fâcheux besoins des choses de la vie ;

Et l'on en vient ſouvent à s'accuſer tous deux,
De tous les noirs chagrins qui ſuivent de tels feux.

ARISTE.

N'eſt-ce que le motif que nous venons d'entendre,
Qui vous fait reſiſter à l'Hymen de Clitandre ?

HENRIETTE.

Sans cela vous verriez tout mon cœur y courir;
Et je ne fuy ſa main, que pour le trop cherir.

ARISTE.

Laiſſez-vous donc lier par des chaînes ſi belles.
Je ne vous ay porté que de fauſſes nouvelles;
Et c'eſt un ſtratagême, un ſurprenant ſecours,
Que j'ay voulu tenter pour ſervir vos amours;
Pour détromper ma Sœur, & luy faire connoiſtre.
Ce que ſon Philoſophe à l'eſſay pouvoit eſtre.

CHRISALE.

Le Ciel en ſoit loüé.

PHILAMINTE.

J'en ay la joye au cœur,
Par le chagrin qu'aura ce lâche Deſerteur.
Voilà le châtiment de ſa baſſe avarice,
De voir qu'avec éclat cet Hymen s'accompliſſe.

CHRISALE *à Clitandre*

Je le ſçavois bien, moy, que vous l'épouſeriez.

ARMANDE.

Ainſi donc à leurs vœux vous me ſacrifiez ?

PHILAMINTE.

Ce ne ſera point vous que je leur ſacrifie;
Et vous avez l'appuy de la Philoſophie,
Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.

BELISE.

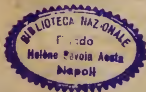
Qu'il prenne garde au moins que je ſuis dans ſon cœur,

Par un prompt deſeſpoir ſouvent on ſe marie,
Qu'on s'en repent aprés tout le temps de ſa vie.

CHRISALE.

Allons, Monſieur, ſuivez l'ordre que j'ay preſcrit,
Et faites le Contract ainſi que je l'ay dit.

FIN.



Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Paris le dix-huitiéme Septembre 1692. Signées par le Roy en ſon Conſeil, GAMART. Il eſt permis à Pierre Traboüillet Libraire à Paris, d'imprimer, vendre & debiter, pendant le temps & eſpace de vingt années, *Les Oeuvres de Moliere en huit Volumes, & les Fables de la Fontaine*, enſemble où ſeparément : avec deffenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de faire imprimer, vendre & debiter leſdits Livres, dans le Royaume, Païs & Terres de l'obeïſſance de Sa Majeſté, à peine de ſix mille livres d'amende, comme il eſt plus amplement porté par leſdites Lettres.

Regiſtré ſur le Livre des Libraires & Imprimeurs de Paris le 21. *Octobre* 1692. *Signé*, P. AUBOUIN, *Syndic.*

Ledit Traboüillet a aſſocié au Privilege des Oeuvres de Moliere, Denys Thierry ancien Juge Conſul de Paris, & Claude Barbin Marchands Libraires, chacun pour un tiers.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, en vertu deſdites Lettres, le 22. *Mars* 1697.





